

SUR
LE BUCHER

OU

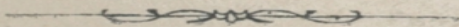


LE SORT DES FEMMES

PAR

J. Gondry du Jardinnet

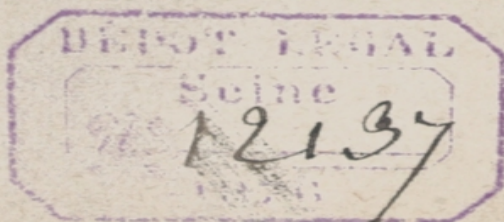
Auteur du *Secret du château de Rocnoir*, du *Drame dans la Forêt noire*,
etc., etc.



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
25, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25

—
1877



Librairie VICTOR PALMÉ, rue de Grenelle, 25

Ouvrages de J. Gondry du Jardinot.

La Main invisible. <i>Episode de l'Invasion de 1814.</i> 1 vol. in-12.....	2	»
L'Anneau du Meurtrier. 1 vol. in-12.....	2	»
Une agréable Visite aux grands crus de France et de l'Etranger. 1 vol. in-12.....	2	»
Le Secret du château de Rocnoir. <i>Episode de la Révolution de 1789.</i> 1 fort vol. in-12.	2	»
Le Prisonnier du Czar. <i>Episode de la guerre d'Orient.</i> 1 vol. in-12.....	1	50
Un Drame dans la Forêt Noire. 1 vol. in-12.	1	50
La Vierge de Walcourt. 1 vol. de 108 pages..	»	60
Le Supplice d'une mère. 1 vol. (<i>sous presse</i>)	2	»

LE SECRET D'UN TOURISTE.

Ouvrage illustré.

Prix 3 francs.

I.

L'article 213.

Dans un petit salon transformé en boudoir et orné de meubles qui respiraient à la fois la grâce et une certaine austérité, remarquable surtout par une bibliothèque d'œuvres choisies et magnifiquement reliées, une jeune femme tenait un livre, dont elle froissait un passage d'une main fébrile.

Ses yeux lançaient des éclairs.

Elle se leva convulsivement.

Ce brusque mouvement débarrassa de ses liens sa chevelure d'ébène, qui flotta sur ses épaules et encadra son front, où se lisait une belle intelligence.

Sa haute taille apparut dans toute sa majesté lorsque, rejetant loin d'elle le petit livre gracieusement relié qui avait suscité sa grande colère, elle s'écria :

— Jamais, non, jamais une femme ne devrait signer un acte qui la place sous le joug d'un homme.

Ce livre était le code qui renferme le passage suivant :

« La femme doit obéissance à son mari. »

Après quelques instants de réflexion, elle se dit encore :

— Qu'ils sont perfides, ces hommes ! Ils s'inclinent à nos pieds, et lorsque nous souscrivons à leurs désirs, ils s'emparent aussitôt, pour nous asservir, du pouvoir acquis devant le maire et les autels.

Le malheur des autres femmes nous apprend assez le sort qui nous attend. Elles aussi se sont flattées de conserver le sceptre que la volonté du maître a bientôt arraché de leurs mains. L'attrait du pouvoir est si grand.

N'enchaînons pas notre liberté. Ébranlons l'édifice de l'iniquité humaine jusque dans ses fondements. Devenons législatrices à notre tour et forçons ces hommes, qui sourient de notre faiblesse aujourd'hui dans leur toute-puissance, à s'estimer heureux de marcher notre égal.

La mécontentement de Juliette de Crève-cœur augmentait avec les griefs qu'elle se rappelait à elle-même en les exagérant. C'était une trop digne émule de Paul Mink et de M^{me} Audouard, dont les discours ont plus d'une fois fait rougir leurs compagnes, femmes comme elles, mais bien plus dignes, parce qu'elles entendaient mieux leurs devoirs de filles, d'épouses et de mères.

Les principes de la prétendue libre pensée avaient entraîné Juliette de Crève-cœur dans les exagérations que nous venons d'entendre.

En rejetant les préceptes religieux sous prétexte d'indépendance, Juliette s'était ensuite abandonnée à la superstition. L'humanité est ainsi faite, qu'elle s'efforce en vain de matérialiser l'idée d'une action supérieure qui la domine malgré elle. Aussi Juliette ajoutait-elle foi aux prétendues révélations d'une nécromancienne qui, imitant les sibylles antiques, pour mieux frapper l'imagination de ses dupes, habitait un antre non loin de la Nouvelle-Orléans.

Cette magicienne avait prédit à Juliette que le succès couronnerait ses efforts et que son nom serait exalté dans l'univers entier.

L'orgueil de Juliette lui avait fait accepter avec empressement cet oracle.

Exploitant la crédulité et la vanité de sa cliente, la nécromancienne voyait l'or ruisseler en abondance dans sa sèbile.

Juliette de Crève-cœur était riche. Par sa mère, elle était alliée aux premières familles de France.

Tout la rattachait à la France. Cependant, depuis son enfance, elle habitait les Etats-Unis. C'est qu'un riche héritage avait appelé son père à la Nouvelle-Orléans.

Ce voyage, qui semblait devoir bientôt se terminer, se transforma en séjour définitif.

Lorsque Juliette eût atteint l'âge de vingt ans, elle perdit son père. Deux ans après, elle pleurait sa mère.

Cette dernière perte l'affecta surtout. Elle restait presque seule, car elle ne connaissait pas les membres de sa famille, qui presque tous, habitaient la France et la Belgique. A peine en conservait-elle un bien faible souvenir.

Il est vrai qu'aux Etats-Unis, aux portes mêmes de la Nouvelle-Orléans, habitait lord Midwell, né du premier mariage de sa mère avec un noble Anglais. Mais les goûts de Juliette et de son frère différaient tellement que, sans être en désaccord, leurs rapports étaient fort rares.

Lord Midwell était un Anglais dans toute l'acception du mot, jouissant de sa richesse avec une insouciance sans égale du genre humain. Clara, son épouse, avait en vain essayé de galvaniser cette nature que rien ne semblait émouvoir.

Ce fut au milieu de ce concours de circonstances que Juliette répondit à l'appel d'un vieil oncle maternel qui demandait instamment à la voir, en souvenir de celle qui n'était plus.

Juliette se rendit en France, visita la Belgique et les ruines du château de Crevecœur, qui dominent la petite ville de Bouvignes, cette rivale de Dinant, avec laquelle elle fut longtemps en guerre, et dont la rivalité n'a pu s'éteindre, même après plusieurs siècles.

A Paris, elle assista aux réunions publiques où les femmes réclamaient bruyamment leur indépendance et presque leur supériorité sur l'homme.

Ces idées pénétrèrent d'autant plus facilement dans l'esprit de Juliette, que lord Midwell lui avait donné, dans son enfance, un précepteur imbu des idées voltairiennes subversives de toute société.

Son imagination donnant une direction à son activité, elle résolut de transporter sur le sol américain le germe de ces idées et de régénérer, disait-elle, le Nouveau-Monde.

Ce fut avec ces idées et ce projet qu'elle débarqua à la Nouvelle-Orléans. Bientôt elle en fit part à ses amies, dont quelques-unes sourirent à cette ouverture, tandis que d'autres y applaudirent.

Parmi ses prosélytes, Fatime, une des femmes d'un riche musulman, se faisait remarquer par un enthousiasme à toute épreuve et par un désir exagéré d'arriver à la célébrité. Rien n'arrêtait cette femme lorsqu'il s'agissait d'appeler sur elle l'attention publique. Elle ne prétendait à rien moins qu'à remplir l'univers du bruit de son nom et à passer à la postérité.

Juliette avait aussi gagné la confiance de Sara, qui était destinée ou condamnée à devenir l'épouse du vieux Singapoor, indien qui remplissait les fonctions de consul britannique. Pour être moins bruyant, le concours de Sara n'en était que plus utile, car elle inspirait partout la compassion. On savait que les lois de l'Inde la destinaient à périr sur le bûcher après la mort de son futur époux.

Beaucoup d'autres dames de la Nouvelle-Orléans avaient été enthousiasmées des théories de Juliette. C'était une réaction contre l'abaissement parfois exagéré de la femme dans la famille, et contre le

délaissement dans lequel se trouvaient plusieurs d'entre elles, qui se voyaient abandonnées pour d'indignes rivales.

Une réunion publique devait avoir lieu le jour même où commence notre récit, et Juliette se proposait d'y déclamer contre les hommes et leurs prétentions inscrites dans le Code.

Ce qui avait mis le comble à son mécontentement et avait surrexcité son irrascibilité même, c'est que Fernand de Montfort, son cousin et son filleul, venait de refuser catégoriquement de prêter son concours à son œuvre de prétendue régénération sociale.

Cette détermination était d'autant plus fâcheuse que Juliette, espérant vaincre les résistances de Fernand, avait annoncé sa présence au meeting. Elle voulait faire jouer à Fernand le rôle effacé que le mari de M^{me} Paul Minck n'a que trop souvent accepté dans les réunions publiques.

Le refus de Fernand était grave : il faisait partie du Congrès de l'Union américaine.

Pour obvier à cette difficulté, Juliette avait prié ses amies de passer immédiatement chez elle.

Comment remplacer efficacement le concours de Fernand ? Comment colorer d'un prétexte plausible son absence au meeting ?

Juliette se posait cette question pour la centième fois, lorsque son attention fut appelée par un bruit de pas dans son antichambre.

— Ah ! fit-elle d'un air presque satisfait, c'est Fatime, sans doute, qui s'est empressée de répondre à mon appel.

La porte s'ouvrit.

L'étonnement se peignit sur les traits de Juliette. Elle tressaillit.

C'était Fernand de Montfort.

Grand, élancé, d'une physionomie à la fois expressive, sympathique et respirant, sous l'énergie, la confiance si naturelle à la jeunesse, qui n'a pas encore éprouvé les déceptions humaines, tel était, à vingt-six ans, le jeune homme dont les mérites avaient inspiré assez de confiance à ses concitoyens pour qu'ils lui confiassent le soin de défendre au Congrès leurs intérêts communs.

Juliette se demandait quel était le motif de la visite de Fernand de Montfort et s'il allait enfin acquiescer à ses désirs. Elle le désirait plus qu'elle n'osait l'espérer.

Cependant elle cacha sa pensée dans les replis les plus profonds de son cœur.

Avec un accent où se peignait une indignation factice, mais bien simulée, elle lui dit :

— Votre présence ici, Monsieur, est-elle une adhésion à ma volonté ou une nouvelle insulte ?

— Une insulte ?

— Oui. Je vous le repète ; il faut vous décider aujourd'hui. Il n'y a plus d'alternative. Le moment de la manifestation publique approche. Faites effacer de votre code l'article qui déclare que la femme doit obéissance à son mari.

— Mais cela est-il en mon pouvoir ?

— N'êtes-vous pas législateur ? Parlez à vos collègues, montez à la tribune, prononcez des discours qui retentissent dans tous les États de l'Union. J'en serai l'écho dans les meetings de la Nouvelle-Orléans.

L'avenir est à nous. C'est en vain qu'on s'oppose à ce progrès.

Unissez vos efforts aux miens, et peut-être consentirai-je à oublier que vous avez méprisé les conseils de votre marraine, de celle qui remplace votre mère.

— Croyez-vous que ma mère m'eût donné les mêmes conseils que vous, et que du haut du ciel, où l'ont placée ses vertus, elle ne se voilerait pas la face si je consentais à défendre vos théories ?

— Vous doutez de mon projet lorsque le monde entier frémit à notre appel ; que l'esprit de liberté souffle partout !

Ne savez-vous pas que Fatime et Sara s'efforcent de réveiller l'esprit d'indépendance dans les pays qui les ont vues naître, dans l'Inde et jusque dans le sérail du sultan ?

Ignorez-vous les efforts qui se font à Paris, la capitale du monde civilisé ?

Les succès qui accompagnent les meetings m'en présagent aussi pour l'assemblée qui se réunit aujourd'hui, sous mon inspiration à la Nouvelle-Orléans.

Juliette s'était exaltée à la pensée de ses travaux et du triomphe qui l'attendait.

Au milieu de cette avalanche d'idées et de mots, Fernand se taisait. Ce n'est pas qu'il fut insensible. Non. Un combat terrible s'élevait entre son cœur et sa raison.

Son cœur lui insinuait d'accéder au désir de celle que pendant si longtemps il avait respectée comme une mère.

La raison lui commandait la résistance.

Ce fut la raison qui l'emporta, lorsque Juliette lui dit :

— Eh bien ! que prétendez-vous faire ? Me suivrez-vous ?

— Je ferai tout pour vous être agréable ; mais ne me demandez pas l'impossible.

— L'impossible n'est pas français, dit-on à Paris.

— Les idées d'outre mer vous passionnent et vous égarent.

— La passion du bien n'égare jamais. J'ai promis à mes sœurs de les soulager dans leurs misères présentes et de veiller à leur bonheur futur ; je n'y faillirai pas.

Nous, qui sommes nées avec de la fortune, nous fonderons des établissements qui donneront à nos sœurs l'indépendance par le travail.

Le courage grandit avec la connaissance qu'on a de sa propre force. Nous vous étonnerons, messieurs, vous qui nous considérez comme les instruments de vos caprices ; nous vous forcerons à nous admirer dans nos œuvres.

Bientôt, en Turquie, nous redresserons les erreurs du Coran, qui permet à un homme d'avoir plusieurs femmes ; l'Inde ne verra plus la femme brûlée vive sur le bûcher qui réduit en cendres le corps de son époux ; enfin nos regards ne seront plus attristés, à la vue de la femme esclave, courbée sous le joug, battue de verges ou subissant, dans les larmes, les caprices d'un maître qui abuse d'elle et de ses sentiments.

— Mais, loin de prendre la défense de ces horreurs, je les condamne.

— Vous condamnez, dans autrui, ce que vous feriez vous-même en vous armant de votre code, qui condamne la femme à un esclavage déguisé.

— Vous êtes injuste envers le code et bien cruelle pour moi.

— Et vous bien perfide. Hommes, vous n'élevez la femme, un instant, sur un piédestal, qu'afin de la briser avec plus d'éclat.

— Dieu lit dans mon cœur. Il y voit ma sincérité et ma tristesse.

Exaspérée de ne pouvoir vaincre la résolution de Fernand, Juliette s'éloigna en disant avec colère :

— Choisissez, monsieur, entre l'acquiescement à ma volonté ou ma haine.

Elle comptait encore sur l'affection de Fernand, qui s'était toujours montré si tendre et si soumis.

Mais Fernand se disait :

— N'aurait-elle pas de cœur ?

Le doute était entré dans son esprit.

— Quel n'est pas mon malheur, se disait-il : Choisir entre mon affection ou l'infamie. O marraine, vous êtes trop cruelle pour moi ; vous ne m'aimez pas. Vous faites fi de mon honneur, vous n'êtes pas digne d'être ma seconde mère.

Tandis que Fernand se désolait ainsi, Juliette se dirigeait vers l'autre de la sibylle.

II.

Les veuves de Malabar.

Fernand resta, pendant quelque temps, si absorbé dans ses douloureuses réflexions, qu'il ne s'aperçut pas de la présence de Sara, qui s'étant empressée de répondre à l'appel de Juliette et ne la rencontrant pas chez elle, s'était décidée à l'attendre.

Sara était une jeune fille aux formes élégantes et délicates. De longs cheveux châains se déroulaient capricieux sur son cou frêle et satiné. Son regard, à la fois doux et ferme, annonçait une âme puissante et passionnée.

Elle considéra, quelques instants, Fernand plongé dans sa douleur. La pitié s'empara bientôt de son cœur.

S'avançant vers lui, elle lui dit avec une voix sympathique.

— Vous paraissez bien affligé, monsieur de Montfort. Quel malheur vous a atteint ou vous menace ?

Fernand, arraché subitement à ses tristes pensées, répondit sans trop savoir ce qu'il disait.

— Le plus grand de tous.

— Vous m'effrayez !

— Ma marraine vient de me quitter en courroux.

— Querelle de famille. Je suis rassurée. Cela n'est pas grave.

— Très-grave, hélas !

— Une tempête dans un verre d'eau.

— Cette tempête vient de bouleverser ma vie.

Ma marraine me met dans la triste alternative de choisir entre le déshonneur ou sa colère. J'ai choisi son courroux.

Pour accomplir un devoir on ne devrait pas reculer même devant la mort.

— Mourir ! Cette pensée terrible me fait frémir malgré moi.... Moi aussi, j'ai appelé la mort, et maintenant je crains qu'elle n'arrive.

— Vous êtes donc réconciliée avec la vie et le bonheur ?

— Il ne dépend pas de moi de vivre.

— Vous m'étonnez !

— Écoutez-moi, et puissent mes malheurs vous servir d'enseignement et vous faire prendre vos souffrances en patience.

— Je suis née dans l'Inde. Mon père était ministre du rajah de Malabar. J'étais encore enfant lorsque je perdis l'auteur de mes jours. Je le pleurai, mais j'étais loin de comprendre toute l'étendue de mon malheur.

Ma pauvre mère, elle, ne prévoyait que trop ma triste destinée.

A peine nos larmes étaient-elles séchées que la famille de mon père, sous prétexte qu'il fallait se conformer à la loi de Vichnou, qui ordonne de pourvoir les filles d'un mari, avant l'âge de huit ans, proposa de m'unir à un vieillard.

Ce fut en vain que ma mère objecta que l'on me condamnerait, par ce mariage, à une mort prochaine, puisque nous appartenons à une caste en qui revivent les vieilles traditions de l'Inde, qui exigent que la femme soit brûlée vive sur le bûcher de son époux.

Les cadeaux dont Singapoor combla les parents de mon père, qui, d'après nos lois, avaient le droit de disposer de mon avenir, furent plus puissants que les larmes et les prières de ma mère.

Je fus fiancée !

Mais selon l'usage, je restai chez ma mère, en attendant que je fusse nubile.

Ma pauvre mère me voyait grandir avec peine. Mes jeux enfantins, mes joies et l'insouciance de la jeunesse furent impuissants à calmer les soucis de ma tendre mère, qui me chérissait d'autant plus qu'elle était seule à m'aimer.

Un jour elle eut la pensée de fuir avec moi pour me soustraire au sort qui m'attendait.

Tous les préparatifs furent faits avec la plus grande discrétion.

Mais ma mère désobéissait à la divinité, à Vichnou, pour me sauver.

Vichnou nous punit.

Instruit par un serviteur que ma mère nous croyait dévoué et qui n'était qu'un espion, Singapoor empêcha notre fuite et invoqua ce projet pour me tenir directement sous sa dépendance.

Ma pauvre mère en mourut de chagrin.

Ce fut alors que j'appelai la mort.

Tandis que j'habitai l'Inde, tout autour de moi parlait en faveur de cette coutume qui enchaîne deux existences jusqu'au-delà du tombeau, et que notre caste considère avec fierté comme un privilège. Mais depuis mon

séjour aux États-Unis, je suis tentée de me révolter contre cette loi que, malgré moi, j'appelle barbare.

— Qui vous empêche maintenant de vous y soustraire ?

— Et Siva ? Et Vichnou ?

— Soyez sans crainte. Ces divinités sont aussi impuissantes à vous nuire qu'à vous être utiles.

— Qu'osez-vous dire !

— Ces fantômes n'existent que dans l'imagination des peuples de l'Inde.

— Blasphème !

Vichnou ! Siva ! ayez pitié de lui, il ne vous connaît pas.

— N'invoquez donc plus ces divinités imaginaires et laissez-moi vous secourir.

N'oubliez pas que Singapoer vous menace.

— Oh ! Oui. Dans trois mois je serai sa femme... Et il a bien pris toutes ses précautions pour que je ne puisse lui échapper même après sa mort.

La demeure d'un consul est considérée comme pays indigène. Chez mon mari, je suis encore dans l'Inde.

— Quand il ne sera plus....

— Sa volonté lui survivra.

— Et comment ?

— Tous nos serviteurs sont des fidèles observateurs de nos lois. Singapoer les a fanatisés.

Plusieurs même ont brigué l'honneur d'être brûlés vifs sur le bûcher de leur maître. Cette faveur leur a été accordée à la condition secrète mais expresse qu'ils me forceraient, au besoin, à me brûler vive avec eux.

— Brûler vive !

— Oui, brûlée vive....

Mon imagination me représente sans cesse les apprêts lugubres du bûcher, les torches que l'on allume, la foule qui se presse de toutes parts pour assister au spectacle de ma mort.

Le glas funèbre fige mon sang dans mes veines en m'annonçant l'heure du supplice.

Je m'avance à pas lents vers le bûcher, en pensant aux lieux qui m'ont vue naître, aux compagnes des jeux de mon enfance, à ma mère, à la vie qui m'échappe.

Trop tôt j'arrive.

Le lugubre ordonnateur m'apparaît. Je tremble, je pleurs.

On me force à monter sur le bûcher.

Les flammes m'environnent. Je veux fuir. Mais on me repousse au milieu de la fournaise qui me dévore.

— Que c'est horrible !

Mourir au début de la vie, sans avoir porté à vos lèvres la coupe du bonheur.

— Hélas !

— Mais Singapoor n'a-t-il pas d'affection pour vous ?

— Avez-vous jamais éprouvé les ardeurs du soleil au milieu des frimas de l'hiver ?

— Le bourreau !

— Ne le condamnez pas ; ne jugez pas un vieillard d'après les instincts généreux de la jeunesse.

— S'il ne vous aime pas, pourquoi veut-il s'unir à vous ? Et s'il vous aime, pourquoi vous entraîne-t-il dans sa tombe entr'ouverte ?

— Afin que je le serve dans l'autre vie.

— Quelle aberration !

— Oh ! la tombe ne m'effraie pas. Mais le bûcher ! Les flammes !

L'effroi contractait les traits pâlis de Sara.

Son imagination lui représentait des flammes. Elle marchait au supplice....

Elle couvrit son visage de ses deux mains pour échapper à l'horrible vision, et elle tomba affaissée dans un fauteuil.

Les rôles étaient changés. Fernand n'était plus affligé. Au récit de douleurs plus grandes que les siennes, il s'était oublié lui-même et avait pris instinctivement le rôle de consolateur.

Il considérait avec intérêt cette femme si jeune et si malheureuse.

De même que la rosée du matin fait mieux briller l'éclat de la fleur qui s'épanouit, ainsi les larmes et les chagrins de Sara faisaient mieux ressortir ses charmes et ses mérites. La douleur ne laisse de traces profondes qu'au déclin de la vie, de même que la rosée n'effeuille la rose que lorsqu'elle a atteint sa maturité.

Jusque là Fernand s'était laissé dominer par les sentiments naturels ; ses arguments ne s'étaient appuyés que sur la raison. Ému par une douleur profonde, il l'avait partagée et avait cherché les moyens de l'adoucir et d'y porter remède. Mais les sentiments religieux ne tardèrent pas à lui inspirer

des idées plus élevées, le généreux projet de sauver l'âme et le corps de Sara en lui enseignant la vérité religieuse, la voie de la vie céleste.

Sara, catholique, ne redouterait plus les divinités sanguinaires de l'Inde, qui l'enchaînaient à Singapoor.

— Madame, dit-il, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur. Dieu est tout puissant.

Sara tressaillit.

Elle se retourna vivement, en disant d'un air égaré.

— Qu'est-ce ? que me voulez-vous ?

Puis passant sa main sur son front et rappelant ses souvenirs.

— Ah ! dit-elle, mille pardons, monsieur de Montfort. La pensée du malheur qui me menace m'avait plongée dans une prostration qui doit vous faire sourire de pitié.

— Vous vous exagerez le danger, madame.

— Hélas ! l'espérance est éteinte. Qui pourrait m'arracher au supplice ?

— Moi, répondit Fernand avec fermeté et avec la générosité qui le caractérisaient.

— Vous !

— Je lutterai contre vos ennemies ; je lutterai contre l'Inde entière, s'il le faut. Je vous arracherai à la mort ou je périrai dans la lutte que je vais entreprendre pour vous sauver. Mes actes mieux que les vains discours prouveront qu'on peut défendre la cause des femmes asservies sans tomber dans les exagérations des meetings.

— Que ces paroles me font de bien ! Depuis la mort de ma mère, je n'ai rencontré que perfidie, égoïsme ou indifférence...

Cependant abandonnez votre généreux, mais irréalisable projet.

— Jamais, dit Fernand avec force.

Madame, ajouta-t-il avec déférence, armez-moi votre chevalier et soyez certaine que je saurai comme les anciens preux vaincre vos adversaires, vous arracher au supplice et éclairer votre esprit obscurci par les ténèbres du paganisme.

Émue, attendrie par ces paroles, Sara se sentait renaître à l'espérance, qui est si fortement enracinée dans le cœur de la jeunesse.

— Ah ! madame, continua Fernand, si votre esprit s'ouvrait à la vérité, si vous connaissiez les splendeurs du christianisme, si...

Il fut interrompu par une exclamation de Sara, qui reculait épouvantée.

C'est que Juliette s'avancait vers Sara, l'œil enflammé, le regard et le geste menaçant. Sa bouche s'ouvrit et la menace éclata comme la foudre.

— Enfin, dit-elle, je te découvre, traîtresse.

Sara, étonnée plus encore qu'effrayée, se demandait en vain quelle était la cause de cette grande et soudaine colère de son amie.

Elle ignorait que Juliette sortait de l'ancre de la sibylle et que cette prétendue femme forte, qui reniait sa foi, ajoutait croyance aux dires d'une nécromancienne.

Quelle révélation la sibylle avait-elle faite ?

III.

L'antre de la sybille.

Après avoir suivi pendant vingt minutes, en aval, les bords enchanteurs du Mississippi, le voyageur aperçoit au moment où il s'y attend le moins un ruisseau qui coule enserré entre deux montagnes peu élevées, mais à l'aspect sombre et lugubre. Des rochers nus s'offrent bientôt et partout à sa vue.

Cette vallée semble être le séjour du malheur.

Là se trouvait l'antre de la sybille de la Nouvelle-Orléans qui, sans avoir la notoriété de la sybille de Cumes, voyait un grand nombre de personnes recourir à sa prescience prétendue.

L'homme n'est jamais satisfait du présent ; il s'efforce toujours de pressentir l'avenir, comme si les soucis de chaque jour ne l'accablaient pas assez.

Certes, si l'homme, au commencement de sa carrière, voyait par un acte de la toute-puissance divine se dérouler devant ses yeux les déboires, les soucis, les peines, les malheurs qui l'attendent presque à chaque pas dans sa carrière, il est certain que, comme le Fils de l'homme, il demanderait au Père céleste d'écarter de ses lèvres le calice de douleurs.

Et, s'il n'était pas chrétien, il maudirait le Créateur qui ne l'a tiré du néant que pour le vouer aux adversités de l'existence.

C'est à ce moment de découragement que la religion apparaît à l'homme, relève son courage et lui dit :

— La vie terrestre n'est qu'une épreuve douloureuse plus ou moins longue ; le vrai bonheur ne se trouve que dans l'éternité.

Cette parole bien comprise, bien méditée est la science de l'homme ; c'est la science de la douleur.

Au milieu des épreuves elle nous enseigne la consolation.

Juliette de Crèvecoeur ayant perdu la foi, voyant le bonheur s'enfuir comme un mirage, s'élançait dans des aspirations vers l'inconnu comme si elle avait voulu arracher son secret à l'avenir.

Son âme était inquiète. Elle commençait à douter de la science occulte de la nécromancienne qui lui avait promis la victoire.

En ce moment la défection de Fernand lui présageait une défaite.

Ce fut donc l'œil enflammé, le regard couroucé qu'elle souleva le marteau de la porte qui défendait l'entrée de la caverne de la sybille.

Le marteau en retombant sur une plaque métallique fabriquée à cet effet rendait, un son lugubre, qui n'était que trop en harmonie avec le sentiment des personnes qui abordaient cette sinistre demeure.

Une vieille mégère, après s'être fait quelque temps attendre, entrouvrit la porte.

Mais à peine eut-elle aperçu Juliette qu'elle s'empressa de lui livrer passage en grimaçant un sourire.

— Ta maîtresse est-elle libre, demanda Juliette d'un ton brusque et sombre ?

— Serait-il arrivé quelque malheur à mademoiselle ? demanda la vieille avec un air doucereux qui contrastait avec toute sa personne.

— Réponds au lieu d'interroger. Je te demande si ta maîtresse est libre.

La mégère eut un mouvement de colère. Ses yeux brillèrent d'un feu sombre qui ne tarda pas toutefois à s'éteindre.

C'est qu'elle pensa que chaque visite de Juliette était une bonne aubaine pour elle.

L'or de Juliette charmait le cerbère de la sybille.

Cependant la mégère gardait le silence, parce que sa maîtresse ne lui avait pas donné d'instruction.

— Mais réponds donc, s'écria Juliette dont la colère grandissait avec les obstacles.

La servante s'inclina et la porte du cénacle de la magicienne ne tarda pas à s'ouvrir.

Après quelques instants d'un silence que rien ne troublait dans cette caverne fantastique, une voix sépulcrale s'écria :

— Juliette de Crève-cœur, prenez garde.

Malgré son courage et son stoïcisme Juliette recula d'un pas, épouvantée. Quel danger la menaçait donc ?

Et pourquoi la sybille rendait-elle donc cette fois ses oracles sans se montrer à ses yeux ?

C'est en vain que Juliette chercha la cause de cette innovation. Et cependant le motif en était bien simple et bien naturel.

La sybille se trouvant à son belvédère, lors de l'arrivée de Juliette et ayant remarqué son agitation, avait compris que quelque obstacle imprévu irritait sa riche cliente.

Elle se hâta de gagner une grotte profonde d'où elle ne rendait ses oracles que dans les circonstances solennelles.

Quand Juliette se fut émue au cri : Prenez garde, la sybille ajouta :

— Défiez-vous de la première femme que vous aborderez en rentrant chez vous. C'est votre ennemie.

Juliette voulut en vain demander d'autres explications.

L'oracle avait parlé.

Que voulait dire la sybille ?

Pour prédire l'avenir il faut le connaître. En prononçant des paroles obscures, elle répondait à l'agitation de Juliette et détournait le cours de sa colère. Les événements pouvaient justifier cette prédiction obscure.

C'est sous l'impression de ces sentiments que Juliette rentra à son hôtel.

La vue de Sara donna aussitôt un corps à la prédiction de la magicienne.

Aussi l'avons-nous vue s'avancer l'œil en feu vers Sara qu'elle menaçait.

Sara étonnée et fort embarrassée de l'irritation subite de son amie, restait immobile comme pétrifiée, lorsque Juliette tourna sa colère contre Fernand que dans son imagination elle se représentait ourdissant un complot avec Sara contre ses projets et le succès de ses meetings.

— Vous êtes encore ici, monsieur, interrogea-t-elle avec aigreur et en conversation avec mon ennemie ?

Pour Juliette, la trahison de Sara était un fait accompli. La magicienne l'avait dit.

Fernand releva sa haute taille et prenant une pose noble et digne, il enveloppa Juliette d'un regard superbe.

— Depuis ma plus tendre enfance, dit-il d'un ton ému encore malgré lui, je vous aimai, je vous vénérâi comme si vous eussiez été ma mère.

J'ai vécu dans l'illusion. Mon amour me donnait le courage d'accéder à tous vos caprices et de supporter parfois même vos affronts.

Après bien longtemps la désillusion a commencé peu à peu. Vous ne m'aimiez pas. Je n'étais qu'un instrument à vos projets.

Si j'en avais douté encore, votre ultimatum d'hier, répété aujourd'hui, me l'aurait prouvé surabondamment. La coupe est pleine ; elle a débordé. J'étais enchaîné ; mes liens sont tombés comme par enchantement.

— Vraiment !

— Et j'ai repris ma liberté pour toujours.

— C'est sans doute ce que vous disiez à madame ?...

— Je puis vous dire... Mais non, je tairai l'objet de mon entretien avec madame, car votre cœur n'est pas à la hauteur d'un vrai dévouement.

— Il s'agit bien de dévouement vraiment. Parlez donc de complot, de trahison, de perfidie.

— Madame ! fit Sara avec dignité.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, madame, mais puisqu'il vous plaît de vous mêler aux débats, je vous demanderai s'il est noble et digne d'abandonner une cause de dévouement et de sacrifices pour aider à l'oppression.

— C'en est trop enfin, madame.

— Et c'est chez moi que vous osez...

— Vos propos sont injurieux surtout pour le galant homme que vous insultez avec moi.

— Répétez moi alors ce qu'il vous disait.

— Non, madame, ne parlez pas, fit Fernand.

— Et pourquoi ?

— Je ne lui reconnais pas le droit de nous interroger.

— Mon silence pourrait être mal interprété par un esprit prévenu, n'ayant rien à me reprocher, je parlerai.

C'est en vain que je cherche ce qui a pu susciter dans l'esprit de Juliette ses injustes soupçons. Mais je lui pardonne ces pensées accusatrices et ses attaques. Il est si cruel d'être trahi surtout par ceux qui devraient nous aimer. Je ne le sais que trop, moi, qui ne connaîtrai jamais d'autres ardeurs que celles du bûcher.

— Celles du bûcher où vous voulez sans doute faire monter les promotrices de liberté.

— Vous le voyez, madame, dit Fernand, elle ne peut même pas vous comprendre. Sous le dévouement humanitaire, cette femme cache son orgueil, son égoïsme, sa méchanceté.

Quoiqu'il arrive, madame, souvenez-vous que Fernand n'oublie jamais ses promesses.

Il salua Sara avec respect et jeta sur Juliette un long regard où se lisait plus de tristesse encore que de mépris.

— L'aurais-je accusé injustement ? se demandait Juliette.

— Généreux jeune homme, se disait Sara. Mais parviendra-t-il à me sauver. O le bûcher ! le bûcher !

IV

Les illusions.

Quelques instants d'un profond silence succédèrent à la sortie de Fernand.

Les deux femmes étaient plongées dans leurs réflexions.

Juliette se reprochait d'avoir trop exigé. Mais elle était loin de supposer que son prestige sur Fernand était perdu pour toujours, que semblable à une montre dont un des rouages est brisé, le cœur de Fernand ne battait plus pour elle.

J'ai été imprudente, se disait-elle, j'ai blessé son amour propre.

S'il allait combattre mes projets !

Mais non, il m'aime encore. Ne suis-je pas sa marraine ?

Elle se replia pendant quelques secondes sur elle-même.

Revenant bientôt à ses soupçons, elle se dit en jetant sur Sara de sombres regards accompagnés d'un geste menaçant.

— Oui, cette femme me trahit, elle dont l'innocence, la jeunesse devaient exciter partout par sa présence une tendre sympathie pour ma cause.

Cependant si je me trompais... Mais non, la sybille ne m'a-t-elle pas dit :

— La première femme que vous rencontrerez en rentrant chez vous...

Il n'y a pas à en douter. C'est bien elle, qui est mon ennemie.

Quelle disparaisse donc puisqu'elle fait obstacle à mes desseins ; quelle devienne la proie de Singapoor et qu'elle périsse sur le bûcher.

Sara ne voyait pas les gestes menaçants de Juliette. Elle aussi était préoccupée.

Elle rêvait à son supplice ; elle entrevoyait le bûcher et les flammes. Un peuple entier la poussait à la torture, lorsque tout à coup Fernand apparaissait en défenseur...

Juliette et Sara seraient restées longtemps encore l'une à sa colère, l'autre à son effroi que calmait l'espoir d'un secours, si une femme ne fut entrée brusquement en s'écriant :

— Victoire, mes amies, victoire.

Les nouvelles de Constantinople sont excellentes. Dans les harems et jusque dans celui du Sultan lui-même nos idées ont opéré une révolution complète, chez nos sœurs. Ces femmes, en apparence, si soumises, si obéissantes aux caprices du mari, du maître, qu'on aurait pu les prendre jusqu'ici pour des esclaves, veulent que les hommes fassent un choix...

Sa volubilité ne se serait pas si tôt arrêté si elle n'avait pas remarqué que Juliette et Sara ne l'écoutaient que d'une oreille distraite.

— Mais qu'éprouvez-vous donc ? Vous ne m'écoutez pas.

— C'est que d'autres nouvelles sont loin d'être aussi favorables que celles que vous apportez, repartit Juliette.

— Nos sœurs seraient-elles en danger ? Où ? Dites-le moi bien vite. Je vole à leur secours.

La femme qui parlait ainsi, nos lecteurs l'ont sans doute devinée, n'était autre que Fatime l'une des femmes de l'ambassadeur ottoman. C'était la première en rang d'ancienneté et d'honneur. Mais il n'en était pas de même en affection. Son époux lui avait donné un grand nombre de rivaless. En ce moment même son animosité n'était si grande qu'à cause de la préférence que le musulman accordait à une nouvelle favorite de seize ans pour laquelle il délaissait Fatime qui avait atteint l'âge mûr.

Ce n'est pas qu'elle fut sans charme. Ses traits étaient réguliers et annonçaient qu'autrefois elle avait du être ravissante. Les années lui avaient enlevé un à un les fleurons de sa couronne. Qu'il est triste pour une femme de se survivre à elle-même lorsqu'à côté d'elle apparaissent pour combattre son influence de jeunes beautés qui lui rappellent ses charmes perdus.

La religion catholique seule sait consoler de la perte de ces attraits périssables par l'espoir d'un bonheur céleste et inaltérable.

Musulmane, Fatime voulait faire quelque action d'éclat qui la rehaussât aux yeux de son mari ; elle s'efforçait surtout d'écarter loyalement les rivaless qui naissaient avec les caprices du maître.

Elle ne rêvait rien moins que l'abrogation du Coran qui permet aux musulmans d'avoir plusieurs femmes.

On comprend donc qu'elle eût accepté avec enthousiasme les théories nouvelles.

Aussi frémit-elle, lorsque Juliette lui répon dit :

— Nous sommes trahies !

— Trahies ! Et par qui donc ?

— Fernand nous abandonne.

— Fernand ! Fernand ! Lui sur lequel nous comptons pour exposer avec autorité nos théories dans le meeting de ce soir !

Vous ne lui avez donc pas dit que jamais il ne lui serait donné une occasion aussi belle de s'illustrer ?

— Il prétend que c'est à l'homme de commander.

— Quelle horreur !

Quand donc ces hommes comprendront-ils la supériorité de la femme ! Nous joignons l'esprit à la grâce et ce n'est pas assez ?

— Cela ne suffit point, répondit sentencieusement Sara, lorsque l'homme a la raison pour lui.

— Quoi ! Vous aussi vous admettez que l'homme peut avoir plusieurs femmes ?

— Je ne dis pas cela.

— Dites donc aussi que vous êtes charmée que le vieux Singapoer veuille enchaîner votre existence à la sienne.

Sara garda le silence.

— Vous vous taisez maintenant, continua Fatime, vous n'approuvez plus parce que vous êtes partie intéressée, parce que vous savez combien il est pénible d'être la femme d'un homme qui ne nous accorde qu'une partie ou le reste de son affection.

La vie du harem est-elle préférable au bûcher ? Ne vaudrait-il pas mieux souffrir tout d'un seul coup que d'être brûlée à petit feu ? d'être privée de sentiments que de les voir flétris ? de n'avoir plus de cœur que de le sentir rongé par la jalousie ?

— Je crois avec vous, répondit Sara avec émotion, qu'une femme suffit à un homme ; qu'un cœur jeune peut seul correspondre à une affection naïve et sincère. Mais croyez-moi, évitons l'exagération ; ne nuisons pas à notre œuvre, en réclamant pour notre sexe la supériorité que la nature accorde à l'homme.

A nous la grâce et la beauté, à l'homme la force, le courage et le dévouement.

En prononçant ces paroles, elle pensait involontairement à Fernand qui lui avait promis de la sauver du péril qui la menaçait ; de la défendre contre tous ; de l'arracher au bûcher.

Le dévouement exerce un si grand prestige sur la femme, surtout lorsque le danger la menace ; aussi poursuivit-elle avec enthousiasme :

Que j'aime à voir des hommes généreux se jeter tête baissée dans le péril pour accomplir la sublime mission qu'ils se sont donnée à eux-mêmes de veiller sur l'infortune.

— Comme Fernand sans doute ? ricana Juliette.

— Fernand, fit Fatime avec mépris, lui qui n'a pas le courage de prendre la défense de notre cause sublime et sacrée !

Fatime allait faire pour la centième fois peut-être, l'éloge de l'œuvre de l'émancipation de la femme et rappeler les adhésions et les concours promis, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de Lord Midwell.

— Si nous lui demandions de se dévouer pour notre cause, dit-elle, en interrogeant Juliette du regard ?

— Y pensez-vous ? au bourreau de nos esclaves.

— Il n'aura que plus de mérite et de gloire s'il sait vaincre l'erreur, chez les autres, après s'être vaincu lui-même.

— On ne galvanise pas l'esclavage, on l'anéantit.

Lord Midwell s'avancait calme, froid, impassible comme s'il ne s'était pas agi de lui.

— Merci, mesdames, de vos bienveillantes réflexions, dit-il avec un gracieux sourire. Continuez, je vous en prie, ce sujet m'intéresse beaucoup.

— Votre flegme ne prouve pas que nos attaques ne produisent pas leurs effets, repartit Juliette.

— Ni vos attaques que vous avez raison, ma bonne sœur.

Vous vouliez-vous adresser à moi, je crois, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Fatime. Quelle nouvelle équipée vous proposait donc Juliette ?

— Il s'agit de l'émancipation de la femme...

— Vraiment ! Ce n'est pas possible. Vous vous faites tort à vous-mêmes, mesdames. Vous vous répétez. Votre esprit si merveilleux n'aurait-il rien trouvé de plus extraordinaire ?

— Extraordinaire ! fit Fatime.

— Cherchez et vous trouverez, dit l'Évangile.

— Vous voilà encore avec vos plaisanteries, dit Juliette. Il n'est pas généreux d'insulter à nos soucis.

— Vous souffrez, chère sœur ?

Ne jouez pas l'étonnement. Vous n'ignorez point que Fernand refuse de prendre la parole au meeting de ce soir.

— Fernand refuse ; c'est fort bien. Je n'attendais pas moins de lui.

— Il n'était pas digne de marcher à la tête des promoteurs d'une si noble cause, dit Fatime. Mais vous, monsieur, pensez donc à l'effet que vous produiriez, si, prenant en main la direction du mouvement qui doit régénérer la société, vous commenciez l'œuvre de l'émancipation de la femme par l'émancipation de vos esclaves.

— Et par ma ruine, ajouta lord Midwel.

— La gloire vaut mieux que le vil métal, répondit Juliette.

— Toujours mystique, ma sublime sœur.

— On vous élèvera des statues ! dit Fatime avec enthousiasme.

— On vous tressera des couronnes, ajouta Juliette.

— Sur mon tombeau ?

— Sur votre... Mais non.

— Mais si. L'homme ne vit pas seulement de gloire, mais de pain. Si je signe moi-même l'acte qui me ruine, que me restera-t-il ?

— Nouveau Washington, les peuples vous honoreront pendant votre vie et vous regretteront lorsque vous ne serez plus.

— Ou nouveau Bélisaire, j'irai de porte en porte pleurer l'ingratitude des femmes.

C'est acheter trop cher la gloire à ce prix. Permettez à lord Midwell de vivre simple, obscur, mais heureux avec ses esclaves.

— Vous renoncez à la gloire ? fit Fatime avec persifflage.

— J'aime mieux le bonheur.

— Comment peut-on vivre heureux du produit de l'iniquité, de l'esclavage, la pire des plaies sociales ?

— Pourquoi ferais-je des considérations ? je ne suis ni avocat, ni législateur, ni philosophe.

— Mais peut-on voir, sans être ému, ces hommes, ces femmes, ces enfants privés de leur liberté ?

— Qu'y puis-je faire ?

— Soumis aux caprices d'un maître, ajouta Fatime.

— Vous êtes donc aveugle ou sans cœur, dit Juliette avec violence. Ne voyez-vous pas ces maris séparés de leurs femmes ? ces enfants arrachés à leurs parents et vendus à des maîtres différents qui les entraînent aux quatre coins du monde ? enfin et surtout ces jeunes filles qui deviennent le jouet des turpitudes de leurs maîtres ?

Quand je pense à ces souffrances, je sens le besoin d'écraser la tête de ses tyrans.

Elle accompagnait ces paroles d'un geste menaçant.

— Dans ce cas, dit lord Medwill sans s'émouvoir, je me sauve.

— Comment osez-vous me rappeler que vous aussi vous avez des esclaves ? Vous devriez en rougir.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais rougir en agissant comme mes pères, qui ont eu des esclaves.

— Les Anglais !

— Et les Français n'en eurent-ils pas ?

— Ils ont reconnu leur erreur. Vous devez faire comme eux et suivre la voie du progrès.

— Mes esclaves ne me paraissent pas bien malheureux. Je ne les accable pas de travail. Je suis même convaincu que la liberté leur serait préjudiciable.

Que feraient ces hommes nés sous le joug, sans volonté propre, sans esprit d'initiative, ce moteur indispensable de l'homme libre ? que deviendraient-ils si on les jetait subitement, sans expérience et sans ressources, sur l'arène du monde, où l'argent et l'astuce sont les grands mobiles ?

Ils seraient bientôt en proie à la misère et demanderaient la faveur de redevenir esclaves.

— Vous oubliez que la nécessité est le stimulant des grandes âmes.

— Les grandes âmes des esclaves ! Vous plaisantez sans doute.

— Le sujet est trop grave pour...

La porte s'ouvrit brusquement et une jeune fille ravissante, même sous ses habits d'esclave, fit irruption dans la salle, malgré les efforts d'un domestique qui voulait l'empêcher d'entrer, et se jeta aux genoux de Juliette en s'écriant :

— Grâce, grâce, madame.

— Qu'est-ce ? Qu'avez-vous ?

— Oh, madame, ayez pitié de moi.

— Que voulez-vous ?

— Le misérable !

— Qui donc ?

— Quand vous saurez...

— Expliquez-vous.

— Vous prendrez ma défense, n'est-ce pas madame ? Vous ne souffrirez pas que je devienne la proie de cette homme.

— Mais qui êtes-vous ? De qui parlez-vous ?

— De l'intendant de lord Midwell, mon maître.

— Ah ! Lord Midwell est votre maître ? interrogea Juliette en jetant un regard significatif sur son frère, que l'esclave dans son effroi n'avait pas remarqué.

— Oh ! madame, continua l'esclave, depuis deux mois cet intendant me poursuit ; il m'a tendu des pièges. Ma résistance l'a irrité. Pour me réduire, il vient d'ordonner le supplice des verges,

— L'infâme ! s'exclama Juliette.

— Mais j'ai pu fuir et je suis accourue vers vous, dont on dit tant de bien. Vous me défendrez, n'est-ce pas, madame ?

— Certes, si vous dites la vérité. Mais si vous avez menti, je vous rendrai à lord Midwell, que voici.

Du doigt elle lui montra son frère.

L'esclave fit un mouvement convulsif, puis resta comme pétrifiée.

— Ciel ! Lord Midwell.

— Vous tremblez. Confirmez - vous encore tout ce que vous avez avancé ?

— Oui, fit-elle avec effroi.

— Pourquoi tremblez-vous alors ?

— Oh ! madame.

— Les faits seraient-ils exagérés !

— Nullement, madame. Ce que j'ai dit est l'exacte vérité, ajouta l'esclave, qui reprenait peu à peu son assurance.

— Si vous avez dit vrai, pourquoi vous troublez-vous à la vue de votre maître ?

— C'est que l'affirmation, le serment même d'un esclave ne compte pas, et que l'intendant fera encore croire à mon maître que je suis coupable et qu'il est blanc comme neige. Oh ! les esclaves sont bien malheureux, madame.

— Eh bien ! dit Juliette avec force en se tournant vers son frère, oserez-vous encore défendre l'esclavage ?

Jugeons l'arbre par ses fruits. Sont-ils assez amers ?

— Vos servantes sont-elles plus heureuses ?

— Elles sont libres.

— Libres de changer de maîtres et d'esclavage.

— Ainsi vous approuvez les faits et gestes de votre intendant ?

— Non pas. Il sera sévèrement puni s'il est coupable.

— Et que ferez-vous de cette esclave ?

A cette question Betsy trembla.

— Ne crains rien, ma fille, lui dit Juliette. Je te prends sous ma protection.

— Et la peine que je lui inflige, dit sentencieusement lord Midwell, c'est de vous la donner et de la soumettre à vos caprices.

— Ainsi vous osez prétendre...

— Qu'il est bien difficile de mettre la morale en action.

En ce moment on vint apprendre à Juliette qu'un grand nombre de personnes étaient arrivées au meeting et qu'on réclamait sa présence.

— Déjà ! s'exclama Juliette, en jetant un coup d'œil rapide sur la pendule.

Quel temps précieux vous nous avez fait perdre, dit-elle à lord Midwell avec aigreur.

— Je me sauve. Votre colère est trop à redouter, chère sœur, fit lord Midwell en s'éloignant avec une précipitation simulée.

V.

Le meeting.

Juliette ouvrit une porte à deux battants et l'œil plongea dans un vaste salon transformé en salle de meeting. A la place des fauteuils et des objets d'art se trouvaient des banquettes destinées au peuple qui était convoqué à cette réunion. Ce n'était pas que les fauteuils eussent disparu. Non. Mais ils étaient rangés devant l'estrade où devaient siéger Juliette et ses amies.

La haute bourgeoisie et la noblesse de la Nouvelle-Orléans avaient été conviées à ce meeting, où « des idées nouvelles devaient étonner le Nouveau Monde et le saisir d'admiration. » C'étaient du moins les espérances que Juliette avait exprimées dans sa lettre d'invitation.

La salle ne tarda pas à être envahie par les badauds, qui ne font jamais défaut aux réunions publiques, par des ouvriers et des esclaves qui étaient émerveillés des grands mots d'indépendance et de liberté, par quelques bourgeois émus des idées nouvelles. Mais les classes riches et élevées de la société, qui sont toujours certaines de trouver une bonne place, parce qu'on considère leur présence comme un honneur, ces classes d'élite faisaient défaut.

Répondraient-elles à l'appel de Juliette de Crève-cœur ?

Donneraient-elles par leur présence un nouveau relief aux idées nouvelles d'outre-mer ?

Viendraient-elles pour protester contre ces principes subversifs de la société ?

Telles étaient les questions que Juliette et ses amies se posaient naturellement en voyant la salle envahie par la classe peu fortunée et peu instruite.

Sept heures sonnèrent. C'était le moment fixé pour l'ouverture du meeting.

Les places réservées au peuple étaient toutes occupées. Des ouvriers, des esclaves se donnaient de violents coups de poing pour pénétrer dans la salle, ou pour occuper une place meilleure.

Les premiers arrivés pressés de proche en proche par ceux qui voulaient aussi entendre, mais qui s'efforçaient en vain d'arriver dans la salle, allaient forcément envahir, soulevés par le mouvement, les places réservées, que défendaient avec hauteur les valets de Juliette de Crève-cœur, lorsqu'une seconde salle qui communiquait à la première fut ouverte. Le trop plein des spectateurs s'y précipita.

La patience n'est pas la vertu dominante des masses. Aussi, après quelques minutes d'attente, l'assemblée témoigna le désir de voir le spectacle commencer. Pour le peuple, cette réunion était un spectacle.

Cependant Juliette ne faisait pas semblant de comprendre cette impatience. Les nobles auditeurs qu'elle attendait faisaient encore entièrement défaut.

La pendule marquait sept heures et demie.

La foule qui n'avait pas cependant acheté en entrant le droit de siffler n'en manifestait pas moins son vif désir, sa volonté même de voir son spectacle.

Quelques trépignements exprimèrent, sont mécontentement.

Juliette attendit encore.

Mais bientôt le bruit augmenta et devint un véritable tumulte.

Il était sept heures trois quarts.

Désespérant de voir la noblesse arriver, Juliette, accompagnée de Fatime s'avança vers le fauteuil présidentiel.

Tous les regards se portèrent sur elles.

Des cris : chut ! silence ! se firent entendre dans toute la salle.

Le bruit des pieds cessa comme par enchantement. C'est que les spectateurs se haussaient pour mieux voir, comme si par cet effort général ils ne s'obstruaient pas naturellement la vue.

Fatime se placa ostensiblement à la droite de Juliette.

Juliette, après avoir promené ses regards sur la salle, aurait pu être satisfaite de la multitude qui se pressait pour l'entendre, si les bancs réservés à l'aristocratie et à la noblesse d'argent n'avaient pas été vides ou à peu près. Là se prélassaient seulement quelques personnes peu marquantes et qu'on n'y avait placées qu'à défaut d'autres. Quelques reporters de journaux se faisaient remarquer par leur loquacité et l'aisance de leurs manières. Les journaux de la Nouvelle-Orléans ont aussi leur reporters. Ce sont les voltigeurs de la presse.

Un léger froncement de sourcil manifesta le mécontentement de Juliette lorsqu'elle contempla les fauteuils vides.

Mais elle dompta bientôt ses sentiments et ne pensant plus qu'au but de l'assemblée, elle s'exprima ainsi :

Mesdames et Messieurs,

Le progrès est la loi de la nature. Si l'on en doutait, notre réunion pourrait servir de témoignage. Autrefois et encore aujourd'hui, hélas ! dans trop de contrées la femme est esclave.

Le Christ est venu éclairer les peuples il y a dix-huit siècles. Il a relevé la femme de l'abjection où elle se trouvait pour l'élever jusqu'à l'homme. Mais que de peuples n'ont pas entendu ou ont rejeté la voix du Christ, dont nous sommes forcés de reconnaître la sainte morale ! Dans quel misérable état se trouvent nos sœurs de la Turquie, de l'Inde, du Japon et même les femmes qui gémissent à nos portes sous le joug de l'esclavage ! (Applaudissements).

Mais pour que nos sœurs puissent lutter avec énergie, il faut qu'elles sachent que nous pensons à elles, que nous agissons pour elles. C'est le motif de la réunion de ce soir.

Juliette lut ensuite le programme des questions qui devaient être traitées et qui ne comportaient rien moins que tout ce qui intéressait le sort des femmes, dans les cinq parties du monde.

A peine avait-elle cessé de parler que Fatime prit la parole et dit :

— Si j'ose parler, après l'illustre orateur que vous venez d'applaudir, dit-elle, c'est que je veux attirer plus particulièrement votre attention sur le sort des femmes en Turquie, où l'homme se permet de prendre deux, trois, dix, vingt et jusqu'à cent femmes et plus. Quel est le sort de ces malheureuses !

— Cicero pro domo suâ, fit ironiquement un reporter qui n'avait pas oublié entièrement son latin.

— Le saint prêche pour sa chapelle, traduisit librement un autre reporter. Cette interruption troubla Fatime. Néanmoins elle essaya de continuer.

— Quel est le sort de ces malheureuses qui... de ces malheureuses que...

Juliette trépignait d'impatience.

Enfin, dit Fatime, de ces malheureuses, dont vous comprenez le sort ! Rien n'y est comparable.

— Excepté un orateur malheureux, exclama un reporter.

Fatime s'assit au milieu de l'hilarité générale.

Juliette voulant réparer l'échec de son amie, prit de nouveau la parole. Après quelques réflexions justes, elle fit appel au dévouement et à l'intelligence de ses auditeurs pour élaborer dans une prochaine réunion les statuts de l'œuvre de l'Émancipation de la femme dans toutes les contrées de la terre.

Comment, objecta aussitôt à voix basse Fatime que son échec n'avait pas rendue plus circonspecte, nous terminons déjà la séance ?

— N'avez-vous donc remarqué l'absence des personnes les plus importantes de la Nouvelle-Orléans ?

— Oui, mais il faut leur prouver que nous n'avons pas besoin de leur concours.

— De la prudence ! Nous avons posé aujourd'hui les bases de l'association pour l'émancipation des femmes. Cela suffit. Les reporters qui ont toujours soin de grossir les choses feront le reste.

La curiosité aidant nous amènera les personnes qui ont trouvé bon de briller aujourd'hui par leur absence.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincue.

— Mais encore...

— Laissez moi, le public est impatient.

Juliette se leva et dit :

Mesdames et Messieurs, je vous remercie de votre bienveillant concours et j'ose espérer que vous nous le continuerez à la prochaine réunion qui aura lieu, ici, dans huit jours.

La foule s'écoula bruyante et à moitié satisfaite. On n'avait pas fait assez de bruit.

VI.

La proie des sauvages.

Un homme entre dans son cabinet de travail, en proie à une vive émotion.

Il se débarrasse de son surtout, s'assoit dans un large fauteuil, sans même jeter un coup d'œil sur son bureau, où Tom, son fidèle serviteur, dépose les nombreuses lettres qui assiègent toujours les demeures des députés.

Fernand de Montfort ne remarque pas une lettre aux armes du président des États-Unis. Elle est cependant placée en vedette.

— Comment agir, se dit-il ? Je ne puis cependant forfaire à ma dignité, ni abandonner Sara que menace un horrible supplice.

Sa préoccupation est telle qu'il ne peut rester en place. Il se promène de long en large depuis longtemps déjà, lorsque ses yeux tombent sur la missive du général Grant.

Il saisit machinalement cette lettre et l'ouvre.

Ses traits ne tardent pas à se contracter. C'est que cette lettre contrarie ses projets.

Après quelque temps de réflexion, il sonne.

Aussitôt son fidèle Tom est auprès de lui.

— Tom, dit-il, où est le messenger qui a apporté cette lettre ?

Il repose, monsieur ; comme il avait fait grande diligence pour arriver ici, il n'a pas tardé à s'assoupir, après un repas qui a réparé ses forces. C'est en vain que je lui conseillai d'abord d'aller prendre quelque repos, il n'y consentit qu'après que je lui eus promis d'appeler votre attention, monsieur, sur la lettre qu'il m'avait remise pour vous.

— Et c'est ce que tu as fait ? interrogea Fernand avec un bienveillant sourire.

— Oh ! monsieur, je savais bien qu'en plaçant la lettre en évidence sur votre bureau elle ne vous échapperait pas.

D'ailleurs j'attendais, et je ne me serais pas couché avant d'avoir vérifié le fait.

C'est bien, Tom. Je vais prendre aussi quelque repos qui m'est bien nécessaire, car je pars demain matin pour un long voyage.

— Vous partez, monsieur ?

— Oui, mon bon Tom.

— Et où allez-vous ?

— Je me rends à l'isthme de Panama.

— Et moi ? demanda Tom dont la figure se contractait à la pensée d'être séparé du jeune maître qu'il avait élevé, qu'il aimait et dont il était aimé comme si Fernand eût été son fils.

— Tu m'accompagneras si tu le désires, répondit Fernand qui lisait toutes les pensées du vieillard sur son visage attristé.

— Si ie le désire ! s'exclama le vieillard dont la figure reprit peu à peu sa placidité habituelle.

— Mais je dois te prévenir que ce voyage sera long et périlleux.

— Qu'importe le péril quand je suis avec vous.

— Eh bien, tu me suivras. Nous allons faire des expériences relatives au canal du Darien.

— Aux Antipodes, si cela vous est utile.

— Je pars comme inspecteur général des ponts et chaussées. Tu sais ce qu'il me faut.

Prépare tout et laisse moi.

— Reposez-vous. Comptez sur moi, mon jeune maître, tout ira bien.

Lorsque Fernand fut seul, il voulut goûter quelques instants de repos ; mais ce fut en vain, il relut la lettre du président des États-Unis. Elle était conçue en ces termes :

Monsieur le député,

La république a jeté les yeux sur vous pour une mission importante qui exige de grandes connaissances et beaucoup d'habileté. Il s'agit du canal du Darien, que plusieurs compagnies voudraient exploiter.

Mieux que tout autre, vous comprendrez l'utilité de la création de ce canal, et combien il serait avantageux pour les États-Unis que ce projet fût

réalisé sous les auspices de notre république. Nos citoyens pourraient s'enrichir en augmentant l'influence de la patrie.

Quand vous aurez étudié cette question sur les lieux avec le célèbre ingénieur Klinwaer que je vous adjoints dans vos recherches, ayez soin de m'adresser aussitôt un rapport, afin que j'agisse activement auprès du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, près duquel un émissaire va préparer les voies et écarter toute concurrence possible.

Cette république nous est très-sympathique. Mais au besoin nous saurions imposer nos volontés.

Inutile d'insister sur l'importance de la mission qui vous est confiée et qui serait pour beaucoup un honneur.

Agréez, etc.

GRANT.

Enfin Fernand s'assoupit dans son fauteuil. La lassitude l'avait emporté.

Lorsque le lendemain il ouvrit les yeux, Tom était auprès de lui.

— Déjà levé, mon bon maître, demande Tom ?

— Oui, répondit Fernand en écarquillant les yeux.

— Vous vous êtes levé trop tôt. C'est une imprudence. Oh ! les jeunes gens.

— Mais, mon bon Tom, je ne me suis pas levé trop tôt.

— Comment ? Il n'est que six heures.

— Eh bien ! je puis te l'affirmer, car je n'ai pas reposé dans mon lit.

— Et où donc ? grand Dieu !

— Sur ce fauteuil.

— Voilà bien les jeunes gens. Ils jouent avec les forces que Dieu accorde et plus tard ils ressentent les effets de leurs bravades.

En disant ces mots le fidèle Tom se tâta comme pour constater les suites de ses propres imprudences et convaincre son maître par des faits.

— Je te remercie de tes conseils et de ton dévouement, mon bon Tom, je les mettrai en pratique à l'avenir. Mais, dis-moi, que voulais-tu en entrant ici ?

— L'envoyé du président est là. Il vous attend pour le départ.

— Partir !

— Oui, tout est prêt.

— Déjà !

— Ne m'avez-vous pas recommandé hier la plus grande diligence ?

— Oui, sans doute. Mais elle ! que dira-t-elle de ce départ ?

— Qui ?

— Laisse-moi. Tu ne saurais me comprendre.

— Mais, mon bon maître, qu'avez-vous donc ? Vous souffrez et j'ignore la cause de vos souffrances.

Dîtes, que faut-il faire pour vous soulager ?

— Oh ! mon bon Tom, tu ne peux rien pour moi en cette occurrence.

— Peut-être.

— Non... mais oui, tu peux porter une... oh ! si cette lettre tombait entre les mains de...

Non je n'écirai pas...

Mais que dira-t-on de mon brusque départ ?...

Ah ! j'ai trouvé.

Ayant écrit quelques lignes il les remit à Tom en lui disant :

— Va vite porter cette lettre au directeur du Courrier de la Louisiane, à lui-même. Tu entends ? à lui-même.

On apprendra ainsi que j'ai dû quitter subitement la Nouvelle-Orléans par ordre du gouvernement.

Deux heures plus tard, Fernand, accompagné de l'ingénieur des États-Unis et du fidèle Tom, montait sur le paquebot qui devait les conduire à l'embouchure du Mississipi, d'où ils se dirigèrent vers le canal du Darien.

La mission que le général Grant avait confiée à Fernand était hérissée de difficultés. Il s'agissait de distinguer entre un grand nombre de plans émis jusqu'alors quel était le meilleur, et d'en découvrir, si c'était possible, un qui fût plus favorable et surtout moins coûteux. La grande république oublie rarement, dans ses projets, le côté matériel. Elle n'a que trop bien suivi les principes de son ancienne métropole.

L'isthme de Panama est, dans sa largeur la moins grande, d'une étendue de 40,000 mètres ou de dix lieues.

Le sol en est composé de porphyre, de trapp, de grauwacke et de pierre calcaire.

On n'y distingue pas de chaîne de collines plus élevée que 350 mètres.

Depuis la conquête du nouveau monde par les Espagnols, la pensée avait surgi de créer un canal propre à la navigation- entre les deux mers. Mais ce fut seulement en 1828 qu'on s'en occupa activement.

L'ingénieur anglais Lloyd fut chargé à cette époque de faire des opérations de nivellement. Comme lui, les commissions, envoyées plus tard

par le gouvernement français et les États-Unis ont admis que la construction d'un grand canal qui traverserait l'isthme en ligne droite ne rencontrerait pas d'obstacle insurmontable.

Mais c'est à Alexandre de Humboldt que revient l'honneur d'avoir abordé et traité sous tous ses aspects la question d'une communication artificielle à établir entre les deux mers.

Neuf projets ont été émis depuis. Ils renferment tous de grandes difficultés que le génie de l'homme, d'immenses travaux et des dépenses considérables peuvent seuls vaincre.

Les proportions de ce canal devront être colossales, afin de permettre aux bâtiments de s'y croiser sans faire escale et sans décharger. Sa profondeur sera au moins de 8 mètres et sa largeur de 26 à 27 mètres. Les écluses devront être en rapport avec les autres constructions.

Telles étaient les réflexions que Fernand faisait dans le navire qui le dirigeait vers l'isthme de Panama. S'il eût douté des difficultés de l'entreprise qu'on lui avait imposée, la lecture des auteurs qui avaient écrit sur ce sujet et qu'il avait eu soin d'emporter avec lui, l'en aurait bientôt convaincu.

En attendant la création du canal, on a construit un chemin de fer qui, partant d'Aspinwall City, traverse l'isthme dans la direction du sud et arrive à la ville de Panama. Les travaux, commencés le 15 décembre 1850, furent achevées quelques années plus tard.

Mais un chemin de fer ne peut rendre les services qu'on attend d'un canal construit pour le passage de gros navires.

Le déchargement du navire, les frais de transport à travers l'isthme par chemin de fer, le coût du chargement dans un nouveau navire équivaldraient au retard que cause le passage par le cap Horn.

Fernand, après avoir reconnu l'impossibilité matérielle dans laquelle se trouvait le chemin de fer, de satisfaire aux exigences de la navigation, étudia, quels avantages apporterait la construction du canal pour la rapidité des communications.

De Boston à Noutka, ancien centre du commerce de loutres sur la côte nord-ouest de l'Amérique, la distance est de 2,100 lieues marines à travers le canal projeté du Darien. Le même voyage par le cap Horn est de 5,200 lieues.

3,000 lieues marines séparent Boston de Londres par le canal tandis qu'un trajet de 5,000 lieues existe maintenant par le sud de l'Amérique.

Quand Fernand fut débarqué à l'isthme de Panama, il se mit aussitôt en quête d'ouvriers pour l'aider dans ses travaux et pour assurer sa marche au milieu des dangers qui ne manqueraient pas de l'assaillir dans ses recherches.

Ce n'est pas chose facile que de parcourir ces terres inconnues et surtout de pénétrer dans des forêts qui ne portent la trace d'aucun pied humain et qui renferment un grand nombre d'animaux malfaisants.

Il résolut d'utiliser un des cours d'eaux qui partant des nombreuses montagnes formant les Cordillères vont bientôt tomber dans la mer. L'eau, résultat des brouillards, retourne à la mer d'où elle émane.

Cependant le choix des hommes qui devaient accompagner Fernand était hérissé de difficultés. Il ne suffisait pas qu'ils eussent quelques notions de la navigation, il fallait qu'ils fussent hardis pour se lancer dans une aventure peu commune, courageux pour mener à bonne fin des travaux pénibles, forts pour lutter énergiquement contre les ennemis qui ne manqueraient pas de les assaillir et surtout bons catholiques, car Fernand voulait attirer la bénédiction de Dieu sur son entreprise.

De tels hommes sont rares en tous pays. Bien que l'ingénieur Klinwaer aidât Fernand dans ses démarches, ils furent quelque temps avant de trouver les hommes qu'ils cherchaient. Et s'ils n'avaient pas eu un crédit illimité de la république, ils n'auraient pu atteindre leur but.

Enfin ils partirent. Fernand, accompagné de l'ingénieur, de Tom et de quatre ouvriers choisis entre mille, montèrent dans un canot où ils avaient réuni tout ce qui était nécessaire à leurs explorations sans oublier des armes pour leur défense.

Tout alla bien d'abord. Ils remontaient un courant peu rapide ; les rives étaient assez larges, mais peu à peu les obstacles surgirent. Tantôt c'était un récif à fleur d'eau qu'il fallait éviter, un courant rapide qu'on devait vaincre à force de rames, un arbre colossal comme l'Amérique sait seule en produire, que l'âge ou la tempête avaient abattu.

La nuit vint arrêter leur marche.

On tint conseil.

Fallait-il aborder à terre et y établir un bivouac ? Ne serait-il pas plus prudent de dormir dans la barque que l'on amarrerait au milieu de l'eau ?

On adopta ce dernier mode de repos. Les animaux malfaisants que renfermait la rivière semblaient moins à craindre que les bêtes féroces, et pouvaient être plus aisément évités et combattus.

Toutefois il fut résolu que les hommes qui accompagnaient les voyageurs feraient alternativement sentinelle afin de parer à tout danger.

Après avoir invoqué le Dieu qui sauva Daniel de la gueule des lions, ils se roulèrent dans leurs manteaux.

La nuit se passa sans péril.

A l'aurore les voyageurs reprirent leur course nautique. Quoique la rivière fit de nombreux détours, Fernand était satisfait, car s'il marchait lentement, il avançait, et il savait que la marche serait bien moins rapide et moins sûre quand on devrait s'ouvrir un chemin à travers la forêt.

Cependant il ne tarda pas à remarquer que les obstacles grandissaient. Le cours n'étant plus assez profond, on dut jeter peu à peu tout ce qui n'était pas de stricte nécessité. Les armes, les vivres et les instruments qui devaient aider dans les recherches et les études furent seuls conservés.

Vers le soir les difficultés augmentèrent ; elles parurent insurmontables à l'ingénieur lui-même, qui conseilla à Fernand d'abandonner la barque et de marcher dans la forêt.

Fernand s'y refusa. Il sauta hors de la barque. Son exemple fut suivi par tous ses compagnons. La barque ainsi débarrassée put franchir le passage difficile.

Chacun remonta en barque après ce bain improvisé.

Mais des difficultés plus grandes ne tardèrent pas à surgir.

Il fallut encore descendre. Ce nouveau bain fut loin de satisfaire tout le personnel de l'embarcation. Mais comme Fernand payait de sa personne, tous le suivirent en silence.

Cette fois le passage difficile était fort long.

Tandis que l'ingénieur et le vieux Tom veillaient sur la barque, Fernand, accompagné de quelques travailleurs, fit une excursion qui le convainquit bientôt que leurs efforts seraient inutiles et qu'ils devaient enfin abandonner l'embarcation.

On débarqua les objets qui se trouvaient dans l'esquif et on laissa aller ce véhicule inutile au gré de l'eau.

La nuit vint pendant qu'on portait ces divers objets sur le rivage.

Nos explorateurs dressèrent une tente et allumèrent des feux afin d'écarter les bêtes sauvages.

Cette seconde nuit, les sentinelles qui veillèrent sur le campement ne virent rien de suspect. Cependant un œil ennemi les avait aperçus.

Quand Fernand et ses hommes reprirent leur course avec l'aurore, cet ennemi, qui avait veillé pendant leur sommeil, resta à l'écart ; mais il ne perdit pas un seul de leurs mouvements.

Le trajet devenait pénible à travers la forêt vierge de toute hache, et dont les arbres monstrueux semblaient tels encore que Dieu les avait créés.

Pendant les travaux, Fernand crut apercevoir un animal dans le lointain, il tira ; mais un cri qui n'avait rien que d'humain retentit à ses oreilles.

Suivi de quelques ouvriers, Fernand s'élança vers l'endroit d'où le cri était parti, mais ils ne découvrirent rien.

Ils allaient retourner à leur travail convaincus que l'ouïe les avait trompés et que c'était une bête fauve et non un être humain que la balle avait atteint, lorsque Tom, dont l'âge appesantissait la marche, arriva auprès d'eux.

Il avança de quelques pas, se baissa, examina avec soin la terre, et là où Fernand n'avait rien vu Tom découvrit les traces d'un mocassin.

— Hugh ! fit Tom, avec cette expression favorite aux sauvages qui ont fait une découverte. Et il montra des traces de pas.

— Eh bien ? interrogea Fernand, qui ne distinguait rien.

— Un homme a passé par ici.

— Tu crois ?

— J'en suis certain, répéta Tom, avec un geste de mécontentement qui lui était peu habituel. Ne voyez-vous donc pas la forme de ces mocassins, la manière dont le pied est posé...

Il s'arrêta tout à coup et fit un geste d'étonnement.

— Qu'est-ce encore ?

— Ils étaient deux. Voici les traces de leurs pas. Les mocassins sont différents, il n'y a pas de doute possible. Puis l'un est jeune, son pied repose à peine à terre. C'est sur lui que vous avez tiré, M. Fernand. Le compagnon est plus âgé, ses pas sont plus lourds.

Fernand et ses compagnons étaient étonnés de la science du vieux Tom qui lisait sur la terre comme dans un livre les événements qui venaient d'avoir lieu. C'est que le vieux Tom avait passé une année entière privé de la liberté parmi les sauvages de l'isthme de Panama. Il en connaissait les usages, leur science d'observation, leurs cris de victoire et de détresse.

Le cri lui avait appris que c'était un sauvage que Fernand avait visé ; l'art si prononcé et si précieux des Indiens pour suivre une piste ne lui laissait pas le moindre doute sur la présence de deux sauvages qui les

guettaient, que l'arme avait mis en fuite, mais qui reviendraient bientôt avec un grand renfort d'hommes de leur tribu pour les accabler sous le nombre.

— Eh bien ! que devons-nous faire ? demanda Fernand.

— Redoubler de vigilance, nous tenir sur nos gardes, car ces sauvages procèdent toujours par la ruse, quand même ils seraient de beaucoup les plus forts.

— Si nous retournions sur nos pas ! proposa l'ingénieur, qui n'ayant jamais exercé son art que dans les villes, était quelque peu ému des dangers qu'il courait au milieu de cette sombre forêt.

— Que nous reculions ou que nous avancions, répondit Tom, ils ne tarderont pas à nous atteindre. Notre piste les guidera.

— D'ailleurs, repartit Fernand, nous avons accepté une mission, il faut la remplir jusqu'au bout.

En avant donc et prudence.

— Je veillerai sur mon jeune maître, se disait Tom. Il est si courageux, si téméraire.

Tom frémissait à la pensée que Fernand pût être fait prisonnier par les sauvages. L'inquiétude se lisait sur son visage. C'est que son année de captivité et de souffrances repassait tout entière dans son esprit. Il se voyait encore obligé de courber la tête sous les caprices de ces tyrans des forêts plus terribles que les tyrans des peuples des villes, parce qu'ils n'ont que leur volonté pour règle et leurs tomahacks comme ministres de leurs vengeances.

Le vieux serviteur veilla pendant toute la journée, mais sa vigilance fût vaine. Il ne pouvait pas apercevoir un homme qui de loin surveillait les explorateurs.

Tom ne craignait pas pour lui, mais pour Fernand. Son maître n'était-il pas aussi son fils ? N'avait-il pas été le frère de lait de son cher Jacomo qui n'était plus ? Sa chère Rosa n'avait-elle point en mourant appelé toute sa sollicitude sur son fils d'adoption ? D'ailleurs, Tom aimait son jeune maître au point de sacrifier sa vie pour lui.

Ah ! le vrai dévouement est si beau et si rare qu'on ne saurait trop l'exalter.

La journée s'étant écoulée lentement au milieu de pénibles travaux et de craintes de surprise, on prit des mesures pour le campement pendant la nuit.

Comme rien n'était venu confirmer leurs craintes, Fernand et quelques-uns de ses jeunes compagnons reprirent bientôt la gaieté naturelle à la

jeunesse.

Peu à peu tous les fronts se déridèrent. La figure seule de Tom restait sombre.

— Eh bien ! père Tom, demanda Fernand, rien ne peut-il donc te dérider aujourd'hui ? Serais-tu mécontent de ce que tes prévisions ne se sont pas justifiées ? Aurais-tu voulu que nous fussions attaqués pour que tes pronostics s'accomplissent ?

— Je désire m'être trompé et être considéré comme mauvais prophète. La compagnie des sauvages m'est peu agréable. J'en sais quelque chose, vous ne l'ignorez pas ; et c'est précisément la pénible existence que j'ai endurée avec eux qui me fait croire qu'ils reviendront nous assaillir à l'improviste et en grand nombre.

— Ainsi, tu crains encore ?

— Autant que jamais. Ils attendent sans doute la nuit pour nous surprendre.

— Nous veillerons et pour être sûrs de ne pas être surpris, deux d'entre nous feront alternativement le guet.

— C'est bien, mon jeune maître.

— Il est entendu, père Tom, qu'étant six sans toi, tu ne veilleras pas.

— Croyez-vous que Tom pourrait accepter une conduite aussi peu digne ? Jamais. La vieillesse ne dort guère. On dirait que la nature nous refuse le sommeil pour que nos derniers jours soient plus longs, ou bien que le souvenir d'un passé pénible nous empêche de dormir au milieu des contrariétés du présent et dans la crainte de l'avenir.

Pour ne pas contrarier son fidèle serviteur, Fernand le désigna avec l'ingénieur pour la première garde.

Tout reposait tranquille depuis plus d'une heure. Rien n'était venu justifier les appréhensions de Tom. L'ingénieur veillait tenant le doigt en l'air pour ne pas dormir. Enfin l'attention de Tom fut éveillée par un petit bruit ; son expérience lui apprit que c'étaient des branches d'arbres qu'on écartait avec beaucoup de précaution, mais qui, reprenant leur position naturelle, produisaient le bruit qu'il percevait.

Il se penche pour mieux écouter, mais en s'abritant derrière un arbre.

Avant qu'il puisse rien distinguer, un coup de feu retentit et atteint l'ingénieur, qui tourne sur lui-même et tombe.

A cette détonation succèdent un cri sauvage et un coup de feu. Tom avait rendu mort pour mort.

Les détonations et le cri de Tom avaient éveillé ses compagnons.

— Aux armes ! s'écria Fernand en bondissant sur son fusil.

Mais avant qu'ils pussent prendre l'offensive, une vive fusillade fut dirigée contre eux. Un ouvrier fut tué, et Fernand blessé légèrement à la main.

Heureusement que Tom ne s'aperçut pas de la blessure de Fernand, qui supporta la douleur avec un courage héroïque, car le vieux serviteur aurait perdu la présence d'esprit qui seule pouvait les sauver dans ce danger imminent.

Ils n'étaient plus que cinq pour résister à l'attaque d'un nombre considérable d'Indiens.

Le feu qu'ils avaient allumé pour écarter les bêtes sauvages, servit de point de repaire aux assaillants qui pouvaient viser à coups sûrs.

Tom comprit le danger.

Abrisons-nous derrière les arbres, cria Tom qui dans le péril suprême prit instinctivement le commandement que lui donnait l'expérience des forêts.

Mais avant que ce mouvement eût pu être exécuté, Tom aperçut les fusils des sauvages qui ayant rampé à terre pour se rapprocher sans dangers de leurs ennemis apparaissaient subitement à une faible distance.

— A terre ! cria Tom en apercevant les fusils braqués sur leurs poitrines et en donnant lui-même l'exemple du mouvement.

Comme Fernand ne se baissait pas assez vite, Tom appuya fortement sur son épaule et le força à fléchir.

Il était temps.

Les balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes.

Un des ouvriers fut atteint non mortellement, mais assez pour ne pas pouvoir se servir de son arme.

Ils ne restaient donc plus que quatre.

Les Indiens, au lieu de recharger leurs armes, se précipitèrent sur leurs ennemis. Quatre coups de feu retentirent. Deux Indiens tombèrent mortellement atteints. Un troisième était blessé.

Alors commença une lutte inégale. Les sauvages étaient vingt contre quatre.

Mais avant qu'ils eussent atteint leurs adversaires, les pistolets de Fernand et de Tom en abattirent encore quatre. Cependant ils restaient au nombre de seize.

Toute résistance semblait inutile, néanmoins Fernand, enflammé par l'ardeur du combat, résolut de vendre chèrement sa vie. Il se jeta dans les rangs ennemis.

Tom semblait avoir retrouvé l'ardeur de la jeunesse pour défendre son jeune maître.

Son courage redoublait avec le danger. La blessure de Fernand dont il s'aperçut en fit une bête fauve qui venge ses petits. Il se ruait sur les rangs ennemis. — Dieu, s'écriait-il, prenez ma vie, mais sauvez mon maître. Que dirait Rosa si elle le voyait arriver là-haut avant moi !

Leur vaillance en imposait aux sauvages. Si les deux ouvriers qui combattaient avec eux avaient montré le même courage, peut-être auraient-ils pu repousser l'attaque.

Déjà cinq Indiens étaient étendus sans vie à leurs côtés.

Malheureusement l'un des ouvriers étant tombé, l'autre prit lâchement la fuite.

Les sauvages à cette vue redoublèrent d'ardeur.

C'en était fait de Fernand, un coup de tomahawk allait lui fendre la tête, lorsque l'épée de Tom perça le sein de l'Indien dont la hache resta quelques instants suspendue pour retomber inoffensive à terre.

Mais pendant cet incident un Indien avait rampé jusqu'à Fernand qui fut surpris et renversé. Tom ayant oublié sa propre défense pour voler au secours de son maître, gisait blessé à côté de lui.

Oubliant sa propre douleur, Tom demandait avec anxiété à Fernand :

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Mes blessures m'importent peu, ah ! s'ils ne m'avaient pas surpris, les lâches !

Les sauvages poussaient des cris de victoire.

Tandis qu'on le garrottait, Fernand encore sous l'exaltation du combat, criait avec colère :

— Tuez-moi, tuez-moi donc, misérables !

Mais ses cris furent impuissants.

Il dut ensuite assister à un acte barbare qui le fit frémir d'horreur.

Les sauvages voulant porter des témoignages irrécusables de leurs actes de courage, emploient le procédé barbare de scalper les ennemis qu'ils ont tués dans un combat. Aussi ces cruels se jetèrent-ils sur l'ingénieur et les ouvriers morts et enlevèrent-ils leurs chevelures avec la peau du crâne.

Le malheureux ouvrier qui était tombé blessé à côté de Fernand ne fût pas même épargné. Scalpé vivant il mourut au milieu d'atroces souffrances.

Fernand secouait de rage ses liens et jetait des regards enflammés sur ses ennemis qui riaient de sa colère impuissante.

Il fut lui-même en but aux mauvais traitements, parce qu'il refusa de marcher quand la troupe voulut s'enfoncer dans les forêts.

Comme Tom le suppliait, il répondit avec exaltation :

— Mieux vaut la mort que l'esclavage.

Les coups qui redoublaient furent impuissants à vaincre sa résistance.

Tom connaissant le caractère irascible et cruel des sauvages, craignait que fatigués de la résistance et surexcités par les pertes qu'ils avaient faites dans le combat, ils ne fissent subir à son jeune maître des traitements plus cruels encore, et peut-être même la mort.

Cependant, les pensées religieuses calmèrent enfin l'exaltation guerrière de Fernand. Il accepta son sort de la main de Dieu. La vue de ses entraves lui rappela les liens dont les mains divines du Christ furent chargées.

Il ne fit plus de résistance.

On les traîna de forêt en forêt pendant toute la nuit.

Enfin les sauvages poussèrent tous ensemble des cris formidables pour annoncer leur arrivée à leur tribu dont ils approchaient.

Ils poussèrent ensuite des cris aigus et lugubres, répétés autant de fois que le combat leur avait coûté de victimes.

Un écho lugubre répété par la tribu, que les premiers cris avaient éveillée, répondit à ce récit primitif mais expressif.

Puis les voix des sauvages qui accompagnaient les prisonniers firent entendre des accents guerriers pour annoncer le nombre de chevelures qu'ils avaient enlevées à leurs ennemis et de prisonniers qu'ils amenaient.

Comme le nombre de leurs victimes était plus considérable que celui des chevelures enlevées et des prisonniers, la tribu garda un morne silence, au lieu de répondre par des exclamations aux cris de ceux qui arrivaient après un sanglant combat. Ce silence récompense mal le danger que courent les braves lorsqu'ils combattent d'autres braves. Les sauvages, eux aussi, n'applaudissent guère que les combats heureux.

Bientôt on vit accourir des sauvages que la curiosité poussait en avant pour voir les prisonniers.

Le soleil commençait à se lever lorsque Fernand et Tom arrivèrent à une caverne que la nature avait formée dans un rocher d'une hauteur

prodigieuse qui menaçait d'écraser les passants sous sa masse imposante et formait en avançant un toit naturel. C'est au bas de ce rocher que se trouvaient réunis le chef et les premiers de la tribu.

Jusque là l'obscurité avait empêché Fernand de remarquer l'étrange aspect et les armes singulières que portaient les sauvages. Les uns avaient des carabines rayées et des fusils doubles, d'autres étaient armés de vieux mousquets et de pistolets de divers calibres. De longs couteaux pendaient à leurs ceintures, à côté de haches qui leur servaient également à se frayer un passage dans la forêt et à fendre la tête de leurs ennemis.

Les chefs prévenus par les cris des sauvages s'étaient déjà formés en tribunal pour juger les prisonniers. Ils étaient debout, sauf le président, qui siégeait sur un bloc de pierre.

Cet homme formait un mélange étrange du sauvage et de l'homme civilisé. Il était basané, barbu, de haute taille et d'une physionomie assez belle. Sur son front on remarquait les profonds sillons que les soucis avaient creusés. L'une de ses mains larges et osseuses étreignait le canon d'une carabine.

— Qui es-tu ? demanda le chef à Fernand. Comment te nommes-tu ?

— Fernand de Montfort.

— Où es-tu né ?

— A la Nouvelle-Orléans.

A cette réponse le chef fit un mouvement de surprise qu'il réprima aussitôt pour continuer son interrogatoire.

— Quelle est ta profession ?

— Membre de la représentation des États-Unis.

— Ah ! fit-il d'un air de satisfaction accompagné d'une expression haineuse.

Pourquoi es-tu venu troubler le calme de nos forêts ?

— Afin d'unir les deux mers par un canal et de répandre chez tous les peuples les principes de liberté qui caractérisent les États-Unis.

Ces questions étaient posées en anglais, que le chef parlait fort correctement.

Fernand s'était d'abord demandé si l'anglais était la langue de ces sauvages ; mais il ne tarda pas à remarquer que, sauf un jeune homme qui paraissait être le fils du chef, aucun des sauvages ne comprenait rien à l'entretien.

— Croyez-vous, jeune homme, demanda sentencieusement le chef à Fernand, que les principes qui régissent les peuples prétendument civilisés valent mieux pour le bonheur de l'humanité que les lois naturelles ?...

Mais, ajouta-t-il, en s'interrompant lui-même, ce n'est pas pour traiter ces questions que vous êtes ici.

Vous avez tué plusieurs guerriers de notre tribu. Plusieurs sont blessés. Vous devez mourir.

— Et voilà les bienfaits de l'état naturel ! fit Fernand avec hauteur :

La barbarie.

— Et chez les hommes prétendus civilisés, ne met-on pas en pratique la maxime : œil pour œil, dent pour dent ?

A quoi servent vos échafauds ?

Cette question et les réflexions qui l'avaient précédée prouvaient que ce sauvage n'avait pas toujours vécu au milieu des forêts et qu'il connaissait les turpitudes, les trahisons, les infamies, les cruautés des hommes réunis en grand nombre dans les villes. N'avait-il pas été victime lui-même de quelque infamie ? Ne fuyait-il pas le monde parce qu'il lui rappelait des malheurs ? C'est avec raison que le sage a dit : Plus je vais parmi les hommes et moins je reviens homme.

On n'estime guère l'humanité lorsqu'on la connaît. C'est seulement dans la jeunesse que l'ardeur du dévouement et l'ignorance des turpitudes humaines peuvent agir entièrement sur les esprits. Plus tard, l'humanité ne lui inspire souvent que du mépris.

Cependant Fernand ne laissa pas l'attaque du chef sauvage sans réponse.

— L'échafaud, dit-il, est dressé contre les criminels, contre ceux qui violent les lois.

— Le désert a aussi ses lois, dit le vieillard, et vous les avez violées en pénétrant dans nos forêts et en blessant un jeune guerrier qui chassait les animaux carnassiers.

Qui vous a autorisé à pénétrer dans mon empire ? Moi aussi, je suis souverain. Nous avons établi des lois qu'on ne peut violer impunément. Tout étranger qui entre en armes dans le territoire soumis à ma domination est puni de mort.

Le fils du chef ayant répété ces dernières paroles dans le langage des sauvages, des cris, des menaces, des vociférations se firent entendre.

Le chef ayant calmé d'un geste ce tumulte, Fernand repartit :

— C'est une loi barbare.

— Le coupable maudit toujours ses juges.

Se tournant vers deux hommes armés de lances qui se tenaient derrière lui, le chef dit sans qu'aucune trace d'émotion pût se lire sur son visage :

— Qu'on prépare le supplice des criminels.

Ce mélange de raisonnement et de barbarie était étrange.

Le chef raisonnait comme un homme instruit de nos mœurs, et il agissait comme un barbare.

— Je puis donc, dit-il, me venger enfin de l'un de ceux qui font les lois aux Etats-Unis. Ne m'a-t-on pas condamné injustement sur cette terre de prétendue liberté ? Mon maître le voulait ainsi. Que pouvait contre lui le témoignage d'un esclave ? La volonté des maîtres y est la loi suprême.

Il m'a fait torturer et il a ri de mes tortures ; il s'est repu de mon sang lorsque je criais, je suppliais sous les verges.

On a osé me marquer d'un fer rouge. —Regarde ! s'écria-t-il en découvrant sa poitrine et en s'avançant avec colère sur Fernand, regarde et vois les marques d'ignominie que m'a infligées ta patrie.

Eh bien, toutes ces souffrances je te les ferai endurer.

L'effroi se peignit sur le visage de Tom.

Le chef s'en aperçut.

— Tu trembles, vieillard, lui dit-il.

— Oui, je tremble, répondit Tom, mais ce n'est pas pour moi.

Qu'importe la vie à celui qui n'a plus que quelques pénibles jours à passer sur la terre ! Qu'importent les souffrances ! elles purfient l'âme avant le suprême passage.

— Tu trembles cependant, vieillard.

— J'aime ce jeune homme ; je l'ai élevé. Les coups que tu lui porterais pourraient seuls m'être sensibles.

Grâce, grâce pour lui !

— Grâce, dis-tu, vieillard. Mais c'étaient aussi les cris que je poussais lorsqu'on fouettait mon pauvre Accolo, mon fils bien-aimé. Ah ! je vois encore son sang jaillir sous les verges ! Les barbares l'ont meurtri avec un fer rouge et l'on tenaillé jusqu'à ce qu'il expirât au milieu d'atroces souffrances.

Accolo, mon fils, tu as sans doute accusé ton père d'oubli. Il ne t'envoyait pas les mânes de tes persécuteurs ! Enfin, sois satisfait, mon fils, je te livre deux de tes ennemis.

— Bourreaux, s'écria-t-il avec violence, faites votre office.

Aussitôt Fernand et Tom sont saisis par les bourreaux sauvages.

Les fers sont mis dans les fourneaux que des soufflets rendent plus ardents encore.

Tom à genoux se recommandait à Dieu et le priait de sauver son maître.

Le bourreau saisit un fer rouge.

Tom se traînait aux pieds de son maître et fermait les yeux pour ne pas voir l'instrument fatal.

Le chef activait l'ardeur des bourreaux. Il semblait d'avance se délecter du mal qu'il allait faire. Vraiment c'était l'image de l'esprit infernal. Hélas ! on rencontre parfois des hommes qui semblent possédés du démon, et qui se complaisent dans le mal qu'il font.

S'adressant à Fernand qui se fortifiait par la prière contre la souffrance, il lui dit en ricanant :

— Ah ! toi aussi, jeune intrépide, tu commences à pâlir devant les tenailles rougies et le bûcher qui s'allume.

— Je ne crains pas le trépas, répondit Fernand. Ce qu'on appelle la mort est le commencement de la véritable vie.

— Tu ne regrettes rien en mourant ?

En ce moment, le bourreau s'empara de Fernand.

— Mon Dieu ! s'écria Fernand, prenez ma vie, mais que mon sang serve de baptême et de rédemption à Maria Singapoor.

Il poussa un cri douloureux : le bourreau commençait son office.

— Arrêtez ! ordonna le chef au bourreau.

Puis, se tournant vers Fernand, il lui demanda d'un ton radouci :

— N'avez-vous pas prononcé le nom de Singapoor ?

— Oui.

— Quelle ville habite l'homme que vous connaissez et qui porte ce nom ?

— La Nouvelle-Orléans.

— Quels liens vous unissent à cet homme ?

Fernand garda le silence.

— Répondez donc, lui dit le chef, et soyez sincère, car de votre réponse dépend votre vie ou votre mort.

Tom, qui comprenait le danger du silence, répondit pour Fernand.

— Mon maître est en rapport d'amitié avec la famille Singapoor. Il l'aime et il en est aimé. Rien de plus naturel donc qu'il pense à ceux qu'il aime en ce moment terrible.

— Je ne vous interroge pas, vieillard. Répondez jeune homme : Êtes-vous parent de Singapoor ?

— Non.

— Quels rapports avez-vous avec lui ?

— Mon fidèle serviteur vous l'a dit. Je porte beaucoup d'intérêt à cette famille.

— Vous dites bien la vérité, n'est-ce pas ?

— Un homme d'honneur, un catholique ne ment point.

Le chef éclaircit ses doutes et contenta sa légitime curiosité en parlant longuement de Singapoor.

— Que je suis malheureux dit-il enfin. Je dois tout à Singapoor. C'est lui qui m'a sauvé la vie et m'a fait ouvrir les portes de ma prison la nuit qui précédait mon supplice. Et cependant j'allais faire périr un homme qui le sauvera peut être à son tour.

Puis, levant les yeux au ciel, il soupira :

— Oh ! mon fils, si tu étais ici, tu me conseillerais la pitié et la reconnaissance ; j'écoute ta voix, je pardonne.

Le chef de la tribu ayant renvoyé d'un geste les bourreaux, laissa à son fils le soin d'expliquer à l'assemblée les motifs de son indulgence.

Croyant, en rendant service à Fernand, payer sa dette de reconnaissance envers Singapoor, il s'offrit à le guider dans ses recherches pour la création du canal du Darien.

Fernand accepta avec reconnaissance.

Le lendemain, ils partaient ensemble accompagnés de quatre sauvages. Ils retrouvèrent sur le bord de la rivière les objets que Fernand avait emportés pour ses recherches.

Là, gisaient aussi les cadavres de l'ingénieur et des trois ouvriers victimes du combat, ainsi que les corps des sauvages qui étaient tombés dans l'attaque.

On rendit les derniers devoirs à ces hommes qui s'étaient entretenus sans se connaître et qui reposent maintenant dans une fosse commune.

Aidé du chef des sauvages, Fernand fit des découvertes importantes dont s'occupa longuement le Congrès des États-Unis ; son nom vola de bouche en bouche. Le courage dont il avait fait preuve, exagéré par les récits de Tom, fut rapporté dans tous les journaux.

Fernand fut transformé en héros.

VII.

Il le faut.

Un homme élégamment vêtu, mais sans cette recherche qui dénote un dandy, marchait tantôt à pas précipités, tantôt s'arrêtant. dans les rues de la Nouvelle-Orléans. Il était plongé dans des réflexions si profondes qu'elles lui étaient la conscience de ce qui se passait autour de lui.

Son beau front de vingt-cinq ans se plissait et se couvrait de rides comme le front d'un vieillard. C'est que le chagrin est de tous les âges et qu'il produit toujours le même effet. Seulement dans la jeunesse, les rides s'effacent par la joie, tandis que le vieillard, ne sourit jamais qu'à moitié. L'expérience l'a rendu méfiant envers le bonheur qui le fuit.

Quelques passants s'étonnaient de cette marche à la fois lente et précipitée ; mais comme notre voyageur avait suivi instinctivement des rues peu fréquentées, il ne rencontra aucun de ses amis qui seuls auraient pu lui en faire la remarque. Il arriva sur les bords du Mississipi. Les rives enchanteresses de ce beau fleuve chanté par Châteaubriant furent impuissantes à le tirer de ses rêveries. Cependant tout l'invitait à la joie. C'était au printemps : le réveil de la nature semblait la faire sortir de son tombeau ; le chant des oiseaux fêtaient le retour du soleil et des charmes qu'il fait naître. Mais que peut la nature contre les peines de l'esprit et du cœur ?

Il avançait toujours, plongé dans sa réflexion.

Où allait-il ?

A quelque réunion mystérieuse est terrible ?

Non, il n'avait pas l'air sombre et farouche des conspirateurs.

Enfin, il s'arrêta auprès d'un petit bosquet planté d'arbres odoriférants qui commençaient seulement à montrer quelques feuilles.

Notre mystérieux personnage jeta un regard inquisiteur à travers les merisiers, les lauriers roses et blancs, les cèdres avec lesquels on fait ces marqueteries charmantes et incorruptibles qui les insectes ne peuvent pénétrer ; les cyprès qui dans certaines parties de la Louisiane, ont une

dimension si extraordinaire qu'on en fait des pirogues, d'une seule pièce, capables de contenir soixante hommes.

— John n'aurait-il pas réussi à remettre ma lettre ? se demanda-t-il.

Il consulta sa montre :

— Dix heures moins sept minutes, se dit-il.

Je suis arrivé trop tôt

Attendons.

C'est à peine si ses yeux apercevaient les beautés de la nature, s'il entendait le chant des oiseaux.

Après s'être assis pendant quelques instants, sur un tertre, il se leva brusquement, emporté par sa pensée.

— Il faut que je la voie dit-il, il le faut. Trois jours nous séparent à peine de son hymen avec ce vieillard qui, en l'entraînant dans la tombe, la mène en enfer. Qu'elle perde la vie, si on ne peut la soustraire à sa triste destinée, mais qu'elle sauve son âme.

Que le soleil de la vérité brille à ses yeux avant qu'ils se ferment pour toujours.

Mais comment faire ?

C'est en vain qu'il cherchait une réponse à cette question. Il se promenait vivement agité, oubliant que sa présence, en ces lieux, dans cet état de surexcitation, aurait pu être singulièrement interprétée.

De là on découvrait, dans un enfoncement marécageux et malsain, la ville de la Nouvelle-Orléans, qu'on ne protège contre les débordements du Mississipi que par de coûteuses levées, trop souvent emportées par les flots. Ces jetées sont entretenues avec d'autant plus de soin, que le niveau du fleuve est plus élevé que celui de la ville.

La vieille ville s'étend en carré le long du fleuve. En comprenant les faubourgs et les édifices construits au milieu de jardins plantés d'orangers, la longueur totale de la ville n'est pas moindre de sept kilomètres.

On donne à la Nouvelle-Orléans le nom de Crescent city ou de ville de demi-lune, parce que les rues parallèles au fleuve sont disposées en forme de croissant.

Quoique cette ville ne brille point par ses édifices, cependant, Fernand de Montfort distinguait l'hôtel des Monnaies construit en 1835, la Bourse, l'hôtel Saint-Charles qu'on dit être le plus grandiose et le plus majestueux du nouveau monde.

Ces édifices étaient dominés par les flèches des églises catholiques. En vain chercherait-on les insignes des temples protestants. On dirait que les prétendus réformés, depuis qu'ils se sont séparés de l'église, n'osent plus élever leurs regards vers le ciel.

Dans le fleuve, au-devant de la ville, dans un port, situé sur le lac Pont-Chartrain, et relié à la Nouvelle-Orléans par deux canaux et un chemin de fer, étaient amarrés de nombreux navires de tous les pays du monde. Ces bâtiments se trouvent parfois au nombre de mille et même de quinze cents.

La Nouvelle-Orléans a été fondée par les Français en 1718. Les avantages exceptionnels de sa situation, dans un bassin profond, sur le bras principal du Mississippi qui, en cet endroit, a une profondeur de cinquante mètres ; loin des agitations et des tempêtes de la mer dont elle est éloignée de 150 kilomètres, en ont fait le principal entrepôt non-seulement de la Louisiane, mais de tout le bassin du Mississippi.

En 1803 on n'y comptait encore que 9,000 habitants. La population était de 102,193 en 1840 et de 145,149 en 1852. Aujourd'hui elle s'élève à plus de 250,000. Dans cette population on distingue beaucoup d'Allemands et d'Irlandais.

Les mœurs et l'idiome, qui ont été pendant longtemps exclusivement français, prennent peu à peu le caractère général qu'ils ont dans le reste de l'Union. C'est une conséquence naturelle de la confusion des langues.

L'importation et l'exportation des produits du bassin du Mississippi donnent lieu à un immense mouvement d'affaires. Le coton est l'article le plus important.

Cependant il se traite des affaires très-considérables en tabac, sucre, maïs, froment, viande de porc et d'autres substances alimentaires.

Nos lecteurs sont loin de supposer que dans cette ville qui est après New-York l'entrepôt le plus considérable des États-Unis et qui semble être le rendez-vous du commerce de l'univers, les maladies pestilentiellles sont en permanence et que la fièvre jaune y fait de fréquentes et désastreuses visites. La nature marécageuse de la ville et de ses environs, les brusques changements de température qui y surviennent en hiver, le manque d'eau potable sont les causes de ces désastres.

Quand on quitte la Nouvelle-Orléans, et qu'on se dirige vers l'embouchure du Missisipi, on arrive au Golfe du Mexique, qui est très-redoutable, surtout au mois de mai. Les brouillards y sont parfois si épais que, sans les bois que la fleuve charrie en quantité et qu'il pousse dans la

mer à une distance très-considérable, il serait presque impossible de découvrir l'embouchure.

Les basses terres et les écueils rendent très-difficile et très-dangereuse l'entrée de ce fleuve.

Pour obvier à ces dangers, on a construit un fanal défendu par un fort auquel on a donné le nom de la balise. C'est un poste isolé, un séjour affreux, qui n'a pour horizon que l'immensité de la mer et pour voisins que des crocodiles ou des nuages d'insectes.

La vue de la Nouvelle-Orléans et le bruit qui se faisait dans le port étaient impuissants à arracher Fernand de Montfort à ses sombres réflexions, tandis qu'il tressaillit à un bruit de pas qui semblaient se rapprocher.

— Enfin ! dit-il, après avoir jeté les yeux autour de lui.

C'est John.

— Eh bien, demanda-t-il à John, aussitôt qu'il fut à portée de l'entendre, l'avez-vous vue ?

— Non. Cela m'a été de toute impossibilité, monsieur.

— Et ma lettre ?

— Est entre ses mains.

— En êtes-vous bien sûr ?

— C'est mon ami Frédéric qui l'a remise, lui-même. Je lui ai promis cent piastres (il y en aura cinquante pour moi, se disait John : les bons comptes font les bons amis), s'il vous faisait parvenir jusqu'à sa maîtresse, sans que personne s'aperçût de votre présence.

— C'est bien. Mais quels moyens emploiera-t-il ?

— Oh ! le gaillard est rusé. Son moyen est bien naturel. Il a pris les domestiques par leur faible. Ayant fait un pari, il a perdu de propos délibéré plusieurs bouteilles de madère, de bourgogne et de Champagne. Ce sera l'assaisonnement d'un petit déjeuner qui commencera à dix heures précises et qui réunira tous les amis et camarades à l'office. Le bon vin leur fera oublier l'heure. Que pensez-vous de cet expédient ?

— Il émane d'un homme rusé. Mettons-le immédiatement à exécution.

— Un peu de patience, monsieur, s'il vous plaît.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'ils se réunissaient à dix heures ?

— Oui. Mais vous oubliez les minutes de grâce. Si quelque valet était en retard pour cause de service.

Fernand grillait d'impatience. Il ne pouvait se tenir en place. Néanmoins il suivit le conseil de John ; il attendit.

Enfin ils s'avancèrent vers la villa à pas de loup, pour ne pas être surpris.

John entra le premier, afin de s'assurer qu'il n'y avait aucun œil indiscret qui pût apercevoir Fernand de Montfort.

VIII.

Angoisses.

Dans une serre formée à la fois de fleurs de l'Inde et de l'Amérique ; embellie par des jets d'eau odoriférantes qui rafraichissaient l'air en l'ambaumant ; assez vaste pour qu'on pût aisément se figurer qu'on était au milieu d'un jardin, se trouvait une jeune femme enveloppée d'une robe rose et ondoyante, que rehaussaient des fleurs naturelles.

Mais les soucis qui se lisaient sur son beau visage contrastaient avec les charmes qui l'entouraient, son agitation fébrile apparaissait plus étrange encore dans ce lieu de repos.

Elle tenait en main une lettre dont le cachet n'était pas encore rompu.

Mécontente elle hésitait dans sa résolution.

— Voilà trois fois qu'il m'écrit pour me sauver, dit-il. Et, sans le vouloir, il risque de me perdre.

Si Singapoor venait à apprendre...

J'en frémis !

Hélas ! Je suis bien malheureuse !

Plus je m'efforce de repousser la pensée de fuir la mort, par l'abandon de mes dieux, plus la vie s'offre souriante à mes yeux éblouis...

Que peut-il encore me dire ? fit-elle en rompant le cachet. Ma main tremble. Serait-ce le pressentiment de quelque malheur ?

Ayez pitié de moi Siva, Vichnou, puissantes divinités de mon pays ; je ne suis pas coupable d'infidélité à vos autels.

Ayant jeté un coup d'œil sur la lettre, elle s'écria avec effroi :

— Dieu ! Il va venir. Je suis perdue.

Elle continua la lecture de la lettre qu'elle interrompit par cette exclamation qui s'échappa, malgré elle de son cœur oppressé :

— Comme il aime son Dieu ! Comme il est convaincu que je suis dans l'erreur !

Elle fut épouvantée de sa réflexion.

— Non, s'écria-t-elle d'un accent déchirant, je ne continuerai pas la lecture de cette lettre. J'accomplirai mon devoir jusqu'au bout.

En prononçant ces paroles, elle s'était dirigée vers l'une des extrémités de la serre et vers un boudoir où elle se tenait habituellement.

A cette porte elle rencontra Singapoore qui l'aborda d'un air mécontent.

— Que faites-vous ici, Sara ? Je vous ai cherchée de tous côtés.

— Me soupçonnerait-il ? se demanda Sara fortement émue.

— Vous avez donc oublié l'heure à laquelle vous devez dépouiller ma correspondance ? Ne perdez jamais de vue, vous, qui serez ma femme dans trois jours que « la femme indoue, a dit le grand Mahabharatta, a été créée afin de servir son mari. »

— Je vais réparer immédiatement cet instant d'oubli.

— N'oubliez jamais, madame, quoiqu'en disent vos amies, que le mari est l'image de la divinité et que « la vertu domestique chez la femme, a dit encore le sublime Mahabharatta, consiste à vénérer son mari comme un Dieu. »

— Nous rendrons-nous dans votre cabinet de travail ? demanda Sara, qui voulait éloigner Singapoore de la serre où Fernand lui proposait un entretien.

— Non pas. Je suis en retard. J'ai apporté mes correspondances, travaillons ici.

Que dit cette lettre ? demanda-t-il en désignant une des nombreuses correspondances qu'il étala sur une jolie chiffonnière.

— C'est un de nos compatriotes qui est plongé dans la misère la plus profonde et qui implore votre protection.

— La misère la plus profonde ! Que n'économisait-il ?

— Mais...

— Et cette autre lettre ?

— Cependant si le malheur...

— Passons outre, vous dis-je, lisez.

— Sans cœur, fit tout bas Sara. Reprenant haut elle dit :

— C'est une demande en autorisation de mariage.

— Encore un imbécile qui veut se jeter dans l'esclavage. Je devrais rejeter sa demande, mais soit ! qu'il courre à sa perte, puisque cela lui fait plaisir.

— Cette réflexion vraiment est bien flatteuse pour les femmes.

— Mais n'ai-je pas mille fois raison, lorsque je vois ce qui se passe autour de moi lorsque les femmes osent réclamer l'égalité et même la supériorité sur l'homme ? Quel bouleversement des lois divines et humaines ! O Vichnou ! O Siva ! comment ne frappez-vous ces téméraires

de vos foudres vengeresses, vous, qui avez inspiré les maximes suivantes que vénèrent l'Inde entière : « Une jeune fille, une femme, même avancée en âge, ne doivent jamais rien faire suivant leur propre volonté. Pendant son enfance, une femme dépend de son père ; pendant sa jeunesse, elle dépend de son mari. Si son mari meurt, elle dépend de ses fils. Lorsqu'elle n'a pas de fils, elle dépend des parents de son mari, et, à leur défaut, elle dépend de ceux de son père. Si elle n'a pas de parents paternels, elle dépend du souverain. Une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise ».

N'oubliez donc jamais ces maximes sacrées.

Vous savez aussi que, dans notre caste qui observe le plus fidèlement les principes purs de la divinité, la femme doit être brûlée vive sur le bûcher de son époux, afin de le servir au delà du tombeau.

— Le bûcher !

— Au lieu de vous effrayer, le bûcher devrait vous réjouir. Pour quelques instants de douleur, le bonheur éternel !

— Le bonheur ! comme celui que j'éprouve en ce moment, se dit Sara avec amertume.

— Que renferme cette autre lettre ? continua Singapoor.

Sara allait répondre, lorsque la tête de Fernand lui apparut comme la tête de Méduse, derrière un arbuste.

— Ah ! s'écria Sara, qui ne put réprimer un premier mouvement de surprise.

— Qu'est-ce ? interrogea Singapoor étonné, qui, de la place qu'il occupait, n'avait pu rien apercevoir.

— Je ne sais trop ce que j'éprouve, mais je me sens indisposée.

— Les émanations de ces fleurs vous auront sans doute porté au cerveau.

Allons respirer l'air frais du jardin.

— Je crois plutôt que quelques instants de repos me seraient plus favorables ; me permettez-vous de rester ici et de ne reprendre notre travail que dans dix minutes ?

— Dans une heure, si cela peut vous être agréable.

— Dix minutes suffiront, si vous le voulez bien.

Et elle appuya sa tête comme une personne qui désire s'abandonner au repos.

A peine Singapoor se fut-il éloigné que Fernand s'avança vers Sara.

— Enfin, dit-il, je puis vous parler.

— Imprudent ! que venez-vous faire ici ?

— Mes lettres, ne vous ont-elles pas dit tout l'intérêt que je vous porte ? je veux vous sauver à la fois des flammes terrestres-et célestes.

— Et pour accomplir votre projet sacrilège, vous risquez de me perdre ; vous m'exposez à la colère de Singapoor et à la vengeance de Siva et de Vichnou.

— Je vous ai déjà dit que ces prétendues divinités n'existaient pas.

Ah ! si vous n'aviez pas d'autres dangers à craindre, si, dans trois jours, Singapoor ne devait pas, en vous épousant, vous entraîner avec lui dans la tombe, sur le bûcher et dans les flammes du vrai Dieu méconnu, je ne m'introduirais pas comme un larron dans votre demeure.

— Le bûcher ! fit Sara vaincue par un avenir de douleur.

— Écoutez-moi et vous n'aurez plus rien à craindre ; je renverserai ce bûcher, je l'étoufferai dans mes bras ; je serai invincible, parce que je combattrai pour sauver une âme...

— Dieux, s'écria soudain Sara... Juliette !... éloignez-vous, je vous prie, monsieur Fernand.

— Je ne la crains pas.

— Par pitié... Dans ce cabinet.

Juliette, sans apercevoir Fernand, devina sa présence qui lui avait été annoncée par ses espions.

Depuis huit jours que Fernand était de retour, aucune de ses démarches ne lui avait échappé.

Cette femme qui voulait régénérer le monde et sauver toutes les femmes, s'acharnait à la perte de Sara, parce qu'elle n'avait pas voulu servir à ses projets.

Pourvu qu'elle ne l'ait pas aperçu, se disait Sara, en jetant malgré elle un regard inquiet vers le cabinet où Fernand s'était réfugié.

— Je le sens, il est là, se dit Juliette.

S'avançant vers Juliette, Sara lui dit avec son plus gracieux sourire :

— Enchantée de vous voir, chère amie...

— Il me semblait avoir, entrevu M. le consul Britannique...

— Vous désirez lui parler.

— J'ai une grâce à solliciter, mais je vous dérange peut-être.

La préoccupation se lisait en effet sur le visage de Sara. Involontairement elle jetait des regards inquiets vers le cabinet où se trouvait Fernand.

Mais à cette question de Juliette, elle comprit son imprudence et répondit, en s'efforçant de sourire.

— Bien au contraire, madame, votre visite ne pouvait venir plus à propos.

— Je serais désolée de vous déranger. Nous avons parfois des affaires particulières où les tiers ne sont pas admis. Pour peu que cela puisse vous être agréable, je me retirerai.

— Vous plaisantez.

— Nullement. Je pourrais remettre ma visite à un moment plus opportun.

Mais, j’y pense, dites-moi, mon amie, pourquoi n’êtes-vous pas venue à notre dernier meeting ? Nous avons obtenu un succès étonnant et qui a dépassé toutes mes espérances.

Des hommes eux-mêmes ont pris la défense de nos doctrines. De nombreux et éloquents discours ont poussé nos théories jusqu’ aux plus extrêmes limites. Il en est un qui a été d’une effrayante audace...

Mais c’est étrange. Notre succès ne vous émeut pas. Vous ne m’écoutez que d’une oreille distraite. Qu’éprouvez-vous donc, mon amie ?

— Moi !... Vous savez bien que je n’admets pas vos théories.

— Vous vous renfermez dans les bornes étroites et glacées de l’obéissance ?

— Oui.

— Et vous croyez me persuader ?

— S’il en est ainsi.

— C’est trop longtemps vous parer de la vertu.

— Je n’ai jamais trahi mes devoirs.

— Et si j’ai des preuves du contraire ?

— Des preuves ! Vous ?

— Oui, moi.

— Je vous mets au défi de me prouver que j’ai été infidèle à mes devoirs ; car cela n’est pas.

— Vous osez nier l’évidence ?

— Vous jugez de la faiblesse des autres d’après la vôtre peut-être.

— Avouez que pour échapper aux projets de Singapoore vous vous êtes aisément laissé persuader que Siva et Vichnou n’existaient pas.

— Sortez d’ici, vous, qui osez m’insulter.

— Je n’en sortirai qu’après vous avoir démasqué. Holà ! quelqu’un ; Singapoore !

— Taisez-vous donc.

— Vous tremblez maintenant.

Fernand est là, s'écria-t-elle en se dirigeant vers le boudoir.

Mais Sara ardente comme une lionne à laquelle on veut enlever ses petits, se précipita vers la porte et, en défendant l'entrée avec un geste superbe, elle s'écria :

— Sortez d'ici, vous dis-je.

— Auparavant, je vous en ferai chasser.

— Je vous forcerai bien à vous éloigner... Singapoor !

— Singapoor. Enfin !

En effet, Singapoor s'avavançait lentement sans se douter de la scène qui se passait près de lui et à son sujet.

Ne remarquant pas d'abord la présence de Juliette, il s'informait auprès de Sara, si son indisposition s'était dissipée, lorsqu'il entendit ces paroles retentir à ses oreilles étonnées :

— Vous choisissez bien le moment de vous inquiéter de la santé de Sara, disait Juliette avec un sardonique sourire. Elle vous trompe.

— Que dites-vous ?

— La vérité.

— Mensonge, s'écria Sara.

— Sara, me tromper ! Mais c'est impossible. Ce serait horrible.

— La vérité est plus terrible encore. Faites ouvrir cette porte.

— La porte de ma chambre ? fit Sara avec indignation et stupeur.

— Faites ouvrir cette porte et la vérité vous apparaîtra malgré elle.

— Et de quel droit commandez vous ici ? interrogea Sara qui avait repris son assurance et qui puisait dans sa conscience l'énergie et la confiance dont elle avait tant besoin en cette circonstance fâcheuse.

— J'use du droit, repartit Juliette, que nous avons tous de dévoiler un projet inconnu à l'homme qui doit en être la victime. Fernand est là.

— O Vichnou ! s'écria Singapoor.

— Cette accusation est infâme, s'écria Sara.

— Elle est l'expression de la vérité, repartit Juliette.

Le moment était décisif. Sara paya d'audace. Elle avertit Fernand de la situation critique, où elle se trouvait, en disant avec un accent terrible :

— Si l'on ouvre cette porte, c'est mon arrêt de mort.

— Vous l'entendez ? dit Juliette à Singapoor.

— Oui, c'est mon arrêt de mort, répéta Sara, car il me sera impossible de vivre après un pareil affront. Cette porte ouvrirait mon tombeau...

— Que faire ? se disait Singapoor.

— Vous hésitez ! Vous craignez donc de connaître la vérité, disait Juliette avec un malin sourire.

— Agissez donc ; cette indécision me tue.

En ce moment Sara, qui se trouvait auprès de la porte, entendit un bruit dans son cabinet qui lui indiquait que Fernand avait compris ce qu'il devait faire.

— Enfin se dit-elle, je suis sauvée.

Un rapide regard jeté sur Juliette et Singapoor lui apprit aussi qu'elle seule avait entendu ce bruit parce que seule elle était assez rapprochée de la porte pour l'entendre.

S'avançant fièrement vers Juliette et prenant Singapoor par la main elle lui dit avec un geste de déesse irritée.

— N'hésitez donc pas. Brisez cette porte, comme vous me brisez le cœur.

Eh bien ! puisque vous hésitez encore, je confondrai moi-même la calomnie, j'ouvrirai.

La porte s'ouvrit.

Singapoor et Juliette surtout jetèrent dans toute la chambre des regards inquisiteurs.

— Rien, dit Singapoor, avec un soupir de soulagement.

— Où est-il donc passé ? se disait Juliette. Je suis cependant certaine de l'avoir entrevu.

— Pardonnez moi, disait Singapoor à Sara. Ce n'est pas moi qui vous ai soupçonnée d'écouter les conseils suborneurs des ennemis de Siva et de Vichnou.

IX.

L'esclavage.

Sur une des rives du Mississipi, qui a eu ses héros, ses lâches et ses bourreaux, ses chantres et ses détracteurs, un homme, étendu mollement sur un canapé formé par la nature et orné de fleurs, sommeillait en tenant à la main un journal que ne retenaient presque plus ses doigts, dont l'action était affaiblie par une douce somnolence.

Le journal est le compagnon, l'âme, le guide de l'Américain. C'est une nourriture que l'habitude a rendue aussi indispensable à son esprit que le pain l'est au corps. Les Américains de toutes les classes de la société lisent et discutent les actes du gouvernement ; ils s'occupent de politique intérieure et les questions d'économie générale ne leur sont pas étrangères.

En France, le peuple lit beaucoup depuis quelque temps, mais c'est seulement dans les grandes circonstances qu'il se jette avec avidité sur les journaux politiques. Le journal appelé improprement littéraire pour le distinguer des feuilles politiques, a longtemps suffi à la curiosité populaire.

A quelques pas de lord Midwell se trouvait une jeune femme qui considérait d'un œil attristé un tableau bien propre à émouvoir son âme. Des hommes, des femmes, des enfants, qui ne s'appartenaient pas, qui étaient esclaves, travaillaient à l'ardeur du soleil.

Esclaves ! Quel triste mot, indigne de l'humanité. Et cependant l'esclavage remonte bien haut dans l'antiquité. Il est le résultat de l'orgueil et de la cupidité.

Dans l'antiquité, les vaincus n'étaient-ils pas assujétis à servir les vainqueurs ? Ne devenaient-ils pas leur chose tout comme une bête de somme ?

Et de nos jours que se passe-t-il ?

La guerre, ce terrible fléau n'engendre plus l'esclavage ; mais, tandis que la religion catholique a déclaré que tous les hommes sont enfants de Dieu et qu'ils doivent s'aimer les uns les autres, la cupidité va rechercher jusque dans les déserts les plus reculés des êtres créés à l'images de Dieu, pour leur

ôter la liberté et les livrer au fouet d'un maître comme s'ils étaient des bêtes de somme.

Lady Midwell, qui avait été élevée dans la religion catholique et qui en suivait les préceptes, souffrait de ce que son mari refusait de donner la liberté à ses esclaves.

Élevé dans le protestantisme, qui est loin de former l'esprit et le cœur aux idées généreuses, lord Midwell dans la lutte qui se préparait entre les esclavagistes et les abolitionnistes soutenait les premiers. Homme des faits accomplis, parce qu'il n'avait pas le courage de lutter pour vaincre, il refusait, disait-il, de se ruiner de ses propres mains en marchant avec le progrès.

On doit reconnaître qu'il était loin d'être un maître barbare. Ses esclaves jouissaient même d'un bonheur relatif. Son joug semblait doux, lorsqu'on le comparait aux travaux excessifs que plusieurs maîtres exigeaient de leurs esclaves et aux mauvais traitements qu'ils leur faisaient subir.

Cette bienveillance pour ses esclaves formait le grand argument de Lord Midwell lorsqu'il discutait avec sa femme.

— Mais sont-ils si malheureux ? se plaignent-ils si amèrement ?

Les plaintes, en effet, étaient bien rares et vraiment les esclaves de Midwell furent longtemps aussi heureux qu'on peut l'être lorsqu'on est privé de la liberté.

Cependant, pendant quelque temps, on avait entendu des plaintes. La fuite de Betsy en avait été le commencement.

Mais bientôt, soit crainte, soit amélioration, les esclaves se turent.

Ce silence semblait étrange à lady Midwell. Elle cherchait à se rendre compte par elle-même de la situation. Voulant convaincre en même temps son mari, elle l'avait amené sous un berceau naturel d'où ils pouvaient tout voir sans être aperçus et sans qu'on pût même deviner qu'ils étaient là.

Comme aucun événement n'était venu le distraire, Midwell n'avait pas tardé à dormir son sommeil.

Soudain l'attention de lady Midwell fut attirée par un spectacle revoltant.

Un vieillard que la fatigue avait vaincu voulait se reposer.

— De grâce ! Un instant de repos, disait-il.

Le gardien s'y refusait et le menaçait du fouet en lui disant :

— L'ouvrage presse.

Comme l'esclave ne se relevait pas, le gardien fit claquer son fouet en criant :

— En marche, le maître ne veut pas qu'on se repose.

La colère de lady Midwell éclata à ces paroles.

— Misérable ! s'écria-t-elle.

A ce cri, Midwell se reveilla.

Il s'étirait nonchalamment et allait demander quelle était la cause de ce cri, lorsque sa femme le prenant vivement par le bras lui dit avec force en désignant le malheureux menacé du fouet.

— Regarde.

— Qu'est-ce donc ?

— Si la vue ne te suffit pas, écoute.

En effet, le gardien disait avec colère au malheureux vieillard.

— Marche ou meurs.

— Peut-on être aussi cruel ! disait l'esclave.

— C'est la volonté du maître.

Clara, se posant majestueusement devant son mari, lui dit :

— Voilà le bonheur tant vanté dont jouissent nos esclaves.

Que les esclaves sont malheureux ! Quand les maîtres ne sont pas méchants, le gardien ou quelque autre employé subalterne les tyrannise, et cela au nom du maître qu'ils vouent à l'exécution de la classe besogneuse et souffrante.

Vois ce malheureux qui souffre. Le laisseras-tu expirer sous les coups de ce misérable ?

— Allons donc. Si on ne gourmandait pas ces paresseux, ils ne gagneraient même pas le pain qu'on leur donne.

— Insulter au malheur !

En ce moment l'attention de Clara fut attirée par l'arrivée de l'intendant, qu'un marchand d'esclaves accompagnait.

La vente des esclaves semblait plus cruelle encore à lady Midwell que l'esclavage lui-même. C'était le mal dans ses effets le plus monstrueux. Elle comprit immédiatement quel était l'homme qui accompagnait l'intendant.

— Que vient faire ici cet homme ? demanda-t-elle avec force. Vient-il séparer un mari de sa femme ? arracher un père ou une mère à ses enfants ? ou livrer, sans que son père ou ses frères puissent la défendre, une fille au pouvoir d'un maître sans religion et sans mœurs ?

Vous vendez le corps et vous souillez l'âme de vos esclaves.

Lord Midwell ne partageait, nous l'avons déjà vu, nullement les principes de sa femme. Pour lui, l'esclave était un moteur du travail, qu'il achetait ou

qu'il vendait selon les besoins de son exploitation.

Il ne voulait pas qu'on maltraitât ses esclaves, parce que l'intérêt était d'accord avec l'humanité ; mais il était inflexible sur la théorie de l'achat et de la vente. Aussi répondit-il avec légèreté :

— L'esclave n'est-il pas la chose du maître ?

— Tu me peines, Midwell, avec tes principes subversifs de la morale religieuse et sociale.

L'esclave n'a-t-il pas une âme comme nous ?

— Elle doit être diablement noire.

— Que la plaisanterie est de mauvais goût, lorsqu'il s'agit d'un sujet qui doit faire le malheur de notre vie future.

— J'ai déjà assez de soucis pour bien diriger les affaires de ce monde sans penser à l'autre, que je ne connais pas.

— Plaise au Ciel que tu le connaisses avant que la réparation de tes actes soit impossible !

— Souviens-toi, ma chère, de l'astrologue dont parle le bon Lafontaine.

Cet astrologue n'est-il pas tombé dans un précipice au moment où il considérait le Ciel.

Si je suivais tes conseils sur l'esclavage, je ne tarderais aussi à tomber dans le précipice et à me ruiner.

— Mieux vaut la ruine que le déshonneur.

— Eh bien ! ma chère, tu es forte en paradoxe aujourd'hui Où as-tu vu un homme honoré et qui fut pauvre ?

— Aristide.

— Mais que de tribulations le pauvre homme a souffertes !

J'aime mieux vivre tranquille....

En disant ces mots, Lord Midwell se rasseyait sur son canapé fleuri. Mais Clara, que le scepticisme de son mari exaspérait, le força à se relever, en lui montrant un groupe d'esclaves que le marchand examinait.

— Si se n'est point par pitié, surveille du moins par intérêt la vente de tes esclaves.

L'intendant indiqua d'abord au marchand un homme d'une quarantaine d'années, d'une belle corpulence et dont les membres souples et déliés indiquaient une force peu commune.

— Il est d'une belle force, dit le contre-maître en faisant ressortir ces avantages.

— Peuh ! fit le marchand.

— Comment ? Peuh ! répéta l’esclave avec un geste menaçant.

— Tu oses me menacer.

L’esclave baissa la tête.

Ses regards étaient tombés sur le fouet du marchand, qui lui avait rappelé que toute velleité d’indépendance serait sévèrement reprimée.

— Pour le punir, continua le marchand, je l’achète.

— Oh ! Achetez-moi aussi, demanda une femme en suppliant.

— Qui es-tu ?

— Sa femme.

— Est-ce que les esclaves ont des femmes ?

— Monsieur, dit l’esclave à son tour, je vous en supplie, ne me séparez pas de ma femme et de mes petits enfants.

— Ah ! Tu n’es plus si insolent maintenant, dit le marchand. Je ne veux pas de ta famille de pacotille. Je t’achète seul.

— Le Dieu vengeur vous punira.

Un coup de fouet fut sur le point d’atteindre l’esclave au visage.

Le marchand passa outre et poussa ses investigations plus loin, sans prendre garde aux plaintes et aux supplications des victimes de l’esclavage dont il déchirait le cœur.

Il examina ensuite un vieillard que lui présentait l’intendant. Ausculter la poitrine, provoquer le mouvement des muscles par la menace du fouet, ouvrir la bouche, afin de se rendre compte si la denture pourrait encore assez bien préparer les aliments, tout cela fut fait en quelques instants.

— C’est une ruine, ricana le marchand.

— Allons, va-t-en, dit l’intendant d’un air mécontent en repoussant le vieil esclave.

— Et celle-ci ? qu’en dites-vous ? demanda l’intendant en montrant une jeune fille que le mélange du sang avait rendue presque blanche.

On sait que bien souvent les maîtres abusent de leurs esclaves, qu’ils donnent une certaine éducation aux enfants qui naissent de ce commerce illicite, mais que bien souvent aussi, soit négligence, soit qu’un autre objet ai charmé leurs yeux, ils abandonnent leur sang et le vendent pour de l’or.

Telle avait été la jeune esclave que l’intendant offrait maintenant en disant :

— Elle est jolie !

Le marchand l’examinait sans rien dire.

— On voit, disait l'intendant, que du sang européen coule dans ses veines... Admirez sa belle taille. Comme elle est grande, forte et élancée à la fois !... Son teint est frais. On dirait une créole.

La jeune fille rougit.

L'intendant saisit l'occasion de la montrer dans tout le charme que lui donnait la vertu.

— Combien ? demanda froidement l'acheteur.

Lady Midwell n'avait pas perdu une seule parole, un seul geste.

Se retournant vers son mari, elle lui dit :

— Écoute et juge si l'homme dans sa cupidité est descendu assez bas.

— Mais, mon amie, ce marchand ne peut, comme on dit vulgairement, acheter un chat dans un sac.

— Quelle horreur !

Après quelques mots prononcés à voix basse, l'intendant vendit la jeune fille qui tremblait et avec raison pour son sort.

C'est ainsi que la beauté, qui est un des reflets de la splendeur divine, mène souvent les jeunes filles à leur perte lorsqu'elles ne reportent pas vers le ciel le reflet qui en émane, ou lorsque les circonstances ne les rendent pas maîtresses d'elle-mêmes.

— Je signale encore à votre attention, dit ensuite l'intendant, ce jeune Pierre. Il est vif et intelligent. C'est le garçon qu'il vous faut.

— Quoi, vous voulez me vendre ? s'écria Pierre avec stupéfaction.

— Voyez et jugez, dit l'intendant d'un ton glacial.

Tais-toi et montre ton habilité à la course.

Pierre s'y refusa.

Un coup de fouet lui rappela qu'il ne pouvait avoir de volonté propre.

L'esclave grinça des dents, mais obéit.

— Mais où est Leila, demanda l'intendant au gardien avec une émotion qu'il s'efforçait en vain de cacher. Pourquoi ne se trouve-t-elle pas au travail ?

— Voudriez-vous la vendre aussi ? demanda Pierre avec force. Oh ! non, celle-là, vous voudriez la conserver et si vous l'osiez... Mais je suis là, moi, son frère.

— C'est en vain que tu fais la mauvaise tête pour qu'on n'offre pas le prix que je suis en droit d'obtenir.

Combien me donnez-vous de ce jeune homme ?

— Quatre cents dollars.

— Il en vaut pour le moins six cents.

— Oui, s'il n'avait pas une mauvaise tête. Il est homme à s'échapper.

— Comme Leila, répondit Pierre.

— Se serait-elle enfuie ?

— C'est mon secret.

— Monsieur, dit le contre-maitre qui venait d'entendre la question, on m'a averti ce matin que Leila s'était dirigée du côté de la ville. J'ai fait faire des recherches qui malheureusement ont été infructueuses. On les continue encore en ce moment et j'attendais avec impatience votre retour pour vous en avertir.

C'est probablement encore un tour de ce mauvais garnement que vous voulez vendre.

Les chefs sont rarement blâmés. Les louanges les accompagnent, même quand il font mal.

La flatterie est aussi honteuse et funeste que le crime, car elle excite le coupable à en commettre encore.

L'intendant fit retomber son mécontentement sur Pierre qui dans plusieurs circonstances avait pris la défense de sa sœur et avait signalé à lady Midwell les sévérités de l'intendant.

— A cinq cents cinquante dollars, je vous le cède, dit l'intendant au marchand.

— Non, mais bien à cinq cents.

— Marché conclu. Ce garnement n'est bon ici qu'à donner de mauvais conseils.

C'est ainsi que l'intendant colorait le marché qu'il faisait et la vengeance qu'il exerçait.

En avant, cria le marchand aux trois esclaves qu'il venait d'acheter et qu'il menaça du fouet.

La colère de Pierre s'était calmée, il marchait, la tête baissée, sous le poids de pénibles réflexions : son départ laissait sa sœur sans défense.

Clara avait contenu son indignation qui fut bien des fois d'éclater sur la tête de l'intendant. Elle avait voulu savoir jusqu'où irait sa perversité. Enfin elle apparut comme une déesse vengeresse aux yeux de l'intendant qui comprit aussitôt que sa maîtresse, dont il n'ignorait pas les sentiments pour les esclaves, avait tout entendu.

Cependant il essaya de détourner l'orage en simulant du zèle pour les intérêts de son maître. Ayant aperçu lord Midwell, il s'avança avec

précipitation vers lui sous prétexte de l'avertir de la faute de son esclave.

Un esclave en fuite est une perte pour le maître. Et lord Midwell, malgré son indolence, était sensible aux pertes.

— Pardon de vous déranger, milord, dit-il, mais je crois devoir vous apprendre qu'une de vos esclaves a pris la fuite.

— Si j'ai bien entendu, cette esclave s'appelle Leila, dit Clara.

— Oui, milady.

— Connaissez-vous le motif de sa fuite ? demanda lord Midwell.

— Est-il nécessaire de le demander ? répliqua Clara. C'est pour être libre sans doute. Croyez-vous par hasard que les esclaves aiment leurs chaînes ?

— Cette petite fille est une mauvaise tête, s'empressa de dire l'intendant. Plusieurs fois je me suis efforcé de la ramener à de meilleurs sentiments.

— Comme Betsy, sans doute !

— Vous me soupçonnez, Milady ?

— Je fais peut-être mieux, dit sévèrement Clara, mais continuez votre rapport.

— Tous mes efforts ont échoué devant le parti pris de m'être désagréable.

— Voyez l'impudente, fit Clara avec un sourire moqueur.

— Enfin pour la mâter j'avais ordonné de la corriger par les verges.

— De mieux en mieux. Tes esclaves sont bien traités, Midwell. Comme ils doivent s'estimer heureux sous les verges !

— Et c'est alors qu'elle a pris la fuite ? interrogea Midwell.

— L'impertinente, n'est-ce pas ? Ne pas se laisser fouetter selon le bon plaisir du valet de son maître, fit Clara avec ironie.

— Je saurai bien l'atteindre, dit l'intendant avec menace ; et alors...

— Tout beau, monsieur. Ces punitions corporelles me déplaisent. Si lord Midwell y consent, j'étudierai moi-même cette question.

— Vous ! madame, fit l'intendant avec effroi.

La seule pensée d'une enquête le faisait frémir. Les esclaves qui tremblaient devant lui, ne relèveraient-ils pas la tête en présence de leur maîtresse et de sa bienveillance ? ne feraient-ils pas de révélations ? et alors qu'advierait-il ? ne serait-il pas perdu sans retour ?

Ce qui mit le comble à la terreur de l'intendant, c'est que Clara s'éloigna, accompagnée de lord Midwell, en jetant sur son coupable serviteur un regard menaçant.

X.

La haine.

Tandis que cette scène se passait à l'extrémité des domaines de lord Midwell, une entrevue non moins émouvante avait lieu dans la villa.

Juliette se promenait, vivement agitée ; elle était encore sous l'impression des sentiments qui l'avaient fait agir la veille, lorsqu'elle avait accusé Sara auprès de Singapor.

— Oui, je ne puis en douter, se disait-elle ; Fernand se trouvait dans la demeure de Singapor...

Mais, s'il y était, comment a-t-il pu disparaître ?...

Dans quel but se rendait-il dans cette demeure ?...

Evidemment pour machiner quelque complot contre mes meetings...

Tout à coup Juliette s'arrêta.

Elle croyait avoir mal vu.

Mais bientôt le doute ne fut plus possible. Fernand s'avavançait, calme et impassible.

— Auriez-vous l'obligeance, dit Fernand en s'inclinant profondément et avec la déférence la plus délicate et la plus exquise, mais aussi la plus indifférente, de me dire si milord et milady Midwell se trouvent ici ? Je crains d'être mal renseigné.

Le premier moment d'étonnement passé, Juliette reprit bientôt son empire sur elle-même.

Comme nous l'avons déjà vu, les sentiments, chez Juliette, étaient absorbés par l'orgueil ; mais, en cette circonstance, elle sut fléchir et s'efforcer de ramener Fernand par l'expression de sentiments qu'elle n'éprouvait pas.

Elle dit à Fernand, d'un ton qui simulait l'émotion :

— Après une si longue absence, mon cher filleul, tout ce que tu as à me dire se borne-t-il donc à me demander où se trouvent lord et lady Midwell ?

— Que voulez-vous que je dise de plus ?

— Et moi, je ne suis donc plus rien pour toi ?

— Le contraire n'aurait-il pas lieu de vous étonner ?

— Le passé s'est donc effacé de ta mémoire ?

— Il est des choses si désagréables qu'on s'efforce de n'y plus penser.

— O Fernand, que tu es cruel ! Toi que j'aime comme mon fils, toi dont j'étais si fière ! Ne parle donc plus ainsi.

— Vous m'étonnez, madame. Ne m'avez-vous pas reproché de faire partie de la législature dont vous maudissez les lois ?

— J'étais dans un moment d'exaltation.

— Une femme de votre valeur peut-elle varier ?

— Tu m'accables.

— Une femme d'un si grand courage pourrait-elle se laisser river des chaînes ?

— Oh ! tais-toi !... Tue-moi, tu seras moins cruel que de me torturer ainsi.

— Mon Dieu, madame, si ma présence vous est importune, je me retire.

— Madame ! Et ta marraine ?...

— Est morte.

— Morte, dis-tu. Mais non, elle vit misérablement, il est vrai, depuis ton absence, car elle a compris que sans toi l'existence n'avait plus de charme, que tu étais sa pensée et sa vie, que son esprit te suivait, te cherchait partout, que son cœur saignait à la pensée de ta froideur. Oh ! Fernand, dis-moi que tu as voulu m'éprouver, que tu m'aimes encore. S'il en était autrement, vois-tu, j'en mourrais.

Juliette avait prononcé cette tirade avec sentiment, mais Fernand, qui était en garde contre les accents de la sirène, répondit avec un malicieux sourire :

— Quoi, mourir, lorsque le monde vous réclame comme son libérateur !

— Dis-moi, Fernand, dis-moi que tes paroles ne sont pas l'expression de tes sentiments, que tu aimes encore ta marraine.

— L'amour du bien ne vous suffit-il pas ?

— Fernand !

— Qu'importe les sentiments d'un atôme sur le globe, qui applaudit à vos théories !

— Fernand, de grâce.

— Eh bien ! non.

— Ah !

— Vous avez pris soin vous-même de tuer mon affection.

— Je la ferai revivre.

— C'est impossible.

— Pour toi, il n'est pas de miracle que je n'opère.

— Jamais.

Après quelques instants d'un redoutable silence, Juliette s'écria :

— Ainsi voilà le résultat de mon dévouement, de ma tendresse pour toi pendant vingt-six longues et belles années. Je saurai me venger.

— Vous venger ! Vous m'aimez dites-vous, et vous cherchez à me nuire.

— Oh ! non, je ne veux pas te nuire. Je suis lâche, je le sais. Je devrais te détester, te maudire, mais mon cœur parle plus haut que ma raison.

Mais Sara est là, je l'accablerai.

— Que ferez-vous ?

— Je dirai tout à Singapoor.

— Eh ! que direz-vous ?

— Que vous machinez quelque complot.

— C'est faux.

— Ah ! Vous ne m'abuserez pas. Mes yeux sont de lynx. Tu étais en conférence avec elle dernièrement.

— Où voulez-vous en venir ?

— A la rendre aussi malheureuse que moi, plus malheureuse même que moi, car son mari dans sa jalousie, bien naturelle à un vieillard, l'accablait de mauvais traitements s'il ne lui ôte pas la vie.

— Et c'est ainsi que vous luttez pour améliorer le sort des femmes !

— Ah ! tu trembles maintenant. Je savais bien que je saurais t'atteindre. Oui, je hais cette femme, parce qu'elle s'oppose à mes projets de régénération sociale. Qu'elle périsse, puisqu'elle fait obstacle. C'est un sacrifice nécessaire.

— C'est ainsi que vous vous transformez en providence.

— Écoute, Fernand, tout le passé peut encore être réparé. Ne t'oppose plus à mes projets, j'oublierai tout. Je suis si malheureuse. Je n'ai plus de repos ni de sommeil. Le jour comme la nuit sont pour moi remplis d'agitations continuelles. Les soucis rongent mon cœur et mes nuits se prolongent par les insomnies....

Mais tu as donc un cœur de bronze que mon affection, mes larmes, mes angoisses, mes souffrances ne peuvent t'émouvoir ?

Juliette fut interrompue par la brusque arrivée de Fatime qui, sans s'apercevoir de ce que l'entretien avait d'émouvant, dit avec précipitation en s'avançant vers Juliette :

— Enfin je te trouve. Dieu que je t’ai cherché. De chez toi je suis allée au meeting. Du meeting...

— Laisse-moi.

— Qu’est-ce ? demanda Fatime en jetant un regard étonné sur Juliette et Fernand.

— Je vous déteste disait, Juliette à Fernand.

— Mais viens donc, fit Fatime. On t’attend à l’assemblée.

— Je n’oublierai jamais, Monsieur, ajouta Juliette, les insultes que vous venez de m’adresser.

— La salle est comble, continuait Fatime.

— Eh ! que m’importe le meeting ! s’écria Juliette en faisant retomber sur Fatime la colère que le calme de Fernand augmentait encore.

— Dieu, quel blasphème ! fit Fatime avec un geste mêlé de sublime et de grotesque étonnement.

— Je saurai bien troubler vos projets, s’écriait Juliette en continuant le cours de sa colère contre Fernand.

— Viens donc, ou tout est perdu, disait Fatime, en cherchant à entraîner Juliette.

— Je vous poursuivrai partout, et Sara avec vous.

— De grâce, viens immédiatement ou nous couvrirons le ridicule aux yeux du meeting et du monde entier.

— Je vous donne vingt-quatre heures pour réfléchir, s’écria Juliette en s’éloignant.

— Enfin ! fit Fatime avec un geste superbe. Tout est sauvé.

Fernand, en les voyant s’éloigner, se disait avec un accent mêlé de pitié et de mépris :

— Et voilà la femme qui prétend régénérer le monde !

XI.

Le Télégramme.

— Serons-nous bientôt arrivés à Newton, cocher, demandait une femme voilée dont l'impatience se lisait sur tous les traits.

— Madame, nous en sommes encore éloignés de deux lieues.

— Vous marchez bien lentement et cependant je vous ai promis triple guide.

— Et je vous ai promis, à mon tour, madame, que nous arriverions avant sept heures. Soyez sans inquiétude, madame ; à l'heure fixée, nous serons à Newton.

— Nous avançons cependant avec une lenteur désespérante.

Si la dame voilée n'avait pas prononcé les mots magiques : triple guide, le cocher aurait répondu avec humeur, mais elle était si généreuse !

Pour les cochers ni l'or ni l'argent ne sont une chimère.

Aussi notre automédon répondit avec obséquiosité :

— Il est vrai, madame, que les chevaux ne marchent plus d'une allure aussi vive qu'en sortant de la Nouvelle-Orléans, mais voilà bientôt cinq heures qu'ils courent sans s'arrêter, et l'on ne trouverait pas dans toute la ville des chevaux qui pourraient parcourir une telle distance sans repos ou sans tomber de lassitude.

Il est vrai, madame, que j'ai si grand soin de mes chevaux.

Mes chevaux, voyez-vous, madame, sont mes enfants à moi. Je les aime, je les caresse...

— Bien, bien, mais hâtez-vous.

Et la dame voilée, s'étant rejetée dans le fond de sa voiture, se plongeait dans de pénibles réflexions.

A quoi pensait-elle ?

Elle se rappelait les termes du télégramme qu'elle se proposait d'envoyer au général Grant, président des États-Unis.

C'est bien cela, se dit-elle, après de longues et laborieuses réflexions, ce texte doit être adopté et il n'y a plus rien à modifier.

Pesons tous les mots cependant :

Au général Grant,
président des États-Unis.

à Washington.

Fernand de Montfort, auquel vous avez confié une mission des plus importantes et qui intéresse tous les États, est sur le point de vous trahir en faveur d'une République voisine...

Plaise au ciel que ma dépêche puisse vous éclairer, vous convaincre, et empêcher un acte déplorable dont les funestes effets seraient incalculables.

Maria VERAX.

Une joie infernale se refléta sur la figure de cette femme. Son but lui semblait atteint.

Ou le président, se disait-elle, ajoutera créance à cette dépêche et rappellera Fernand, ou bien, cette dénonciation parviendra à la connaissance de quelque membre de l'opposition qui en fera son profit et [servira ainsi mes projets.

Pourvu que Fernand soit rappelé immédiatement ! Il est si généreux, sa religion lui enseigne une telle abnégation et un tel dévouement qu'il pourrait se sacrifier lui-même pour sauver Sara...

Il faut que Sara meure.

Son mariage et sa mort sont nécessaires à mes projets.

Ah ! si Singapoor pouvait mourrir aussitôt après son mariage.

Quel argument en faveur de l'émancipation de la femme. Sara brûlée vive...

O la belle victoire.

Ce bûcher me vaudrait dix meetings.

Qu'elle meure donc.

C'est ainsi que Juliette de Crèvecœur, — que nous lecteurs ont sans doute devinée, — qui se posait en bienfaitrice de l'humanité, en égide des femmes, appelait sur une de ses sœurs la mort dans ce qu'elle avait de plus cruel.

O humanité, voilà où te conduit la prétendue libre pensée qui abandonne, rejette et conspue la religion catholique dont les principes seuls peuvent nous empêcher de nous égarer dans les utopies créées à grand bruit pour le bonheur de l'homme et qui ne produisent que des ruines.

Arrivée près de Newton, Juliette ordonna au cocher de s'arrêter. Elle voulait entrer seule dans la ville, afin d'échapper aux recherches qui pourraient être faites pour découvrir l'auteur du télégramme mensonger. C'est ainsi que la libre pensée mettait en pratique le précepte de l'Évangile : que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. Elle se cachait pour faire le mal.

Semblable à un brigand qui se glisse de maison en maison jusqu'à l'endroit désigné pour perpétrer son crime, ainsi Juliette de Crève-cœur évitait tous les regards, parce que, elle aussi, allait dérober quelque chose de bien plus précieux que tous les biens du monde : l'honneur.

Ce télégramme devait, en effet, avoir les conséquences les plus fâcheuses pour Fernand.

Et cependant la libre penseuse ne recula pas.

Elle entra avec appréhension au télégraphe. Pour éviter d'être reconnue, elle disposa son voile avec beaucoup de soin.

Le télégramme écrit d'une écriture déguisée, fut remis à l'employé qui le parcourut.

Afin d'écarter tout soupçon, elle se donna comme habitant la ville de Newton et désigna la rue et le numéro de sa demeure prétendue.

Anxieuse, elle attendit.

Il lui semblait que l'employé cherchait à deviner ses traits sous son voile et qu'il semblait hésiter à lui adresser une question.

Sa bouche souvrit enfin.

— Aurez-vous l'obligeance, madame, demanda-t-il de lire la signature ? Est-ce Maria ou Marie ?

— Maria Verax, monsieur ?

L'employé sembla s'émouvoir au son de la voix de Juliette qui, malgré sa fermeté, ne put se défendre d'une grande émotion.

Cependant après quelques instants de silence, qui parurent bien longs à Juliette, il lui dit :

— C'est bien, madame. Vous pouvez vous retirer, si vous n'avez pas d'autre télégramme à transmettre.

Juliette, en sortant du bureau, évita avec soin d'être épiée et se rendit en toute hâte à l'endroit où elle avait laissé sa chaise de poste.

Le cocher, tout en faisant prendre quelque repos à ses chevaux, leur avait donné quelques aliments qui pussent réparer leurs forces épuisées. Il eût voulu s'arrêter quelques temps encore ; mais Juliette était impatiente de rentrer à la Nouvelle-Orléans. Elle craignait que son absence n'y fût remarquée.

Comme le cocher ne se rendait pas à ses ordres, elle parla d'or en ces termes :

— Quadruples guides, si je suis à la Nouvelle-Orléans, à l'heure du déjeuner.

Le cocher sauta aussitôt sur son siège et les chevaux aiguillonnés reprirent leur course.

Juliette songeait sans remords à l'acte infâme qu'elle venait de commettre, et en calculait avec satisfaction les conséquences.

— J'ai bien combiné mon plan, se disait-elle.

Ma lettre fut arrivée trop tard.

Le président aurait pu ne point y ajouter foi et tout aurait été perdu.

Mais une dépêche passant de main en main est le secret de tous.

Le président devra agir et rappellera Fernand.

Mon but sera atteint. Le défenseur de Sara disparu, le mariage de Singapoer est assuré. Le bûcher ne tardera à s'élever...

Cependant Juliette était quelque peu étonnée de ce qu'au bureau télégraphique on ne lui eût adressé aucune question.

Il était à craindre que l'employé ne connût la maison qu'elle indiquait comme étant sa demeure, qu'il lui eût demandé des renseignements et que ses réponses évasives ne l'eussent pas satisfait.

Nul ne sait où des questions habilement posées peuvent mener l'homme le plus retors.

— Mon heureuse étoile m'a admirablement servie, se disait Juliette.

Pendant que Juliette était satisfaite du mal qu'elle avait fait, comme Satan, dont elle était un des suppôts, se rejouit d'avoir perdu une âme, l'employé du télégraphe réfléchissait.

Nous apprendrons plus loin quel était l'objet de ses réflexions et la résolution énergique qui en fut la conséquence.

XII.

Le Congrès des États-Unis.

Deux partis politiques divisent les États-Unis. Les hommes hélas ! ne sont jamais d'accord : divisions à l'intérieur, qui, par l'exaltation des partis, dégénèrent en guerre civile ; lutte à l'extérieur, guerres d'extermination.

La guerre ! quelle monstruosité. Des hommes qui ne se connaissent pas s'égorgent !

Et pendant que, de propos délibéré, trois à quatre cent mille hommes s'entretuent avec les raffinements que l'art de la guerre invente, chaque jour, si un homme à quelques lieues de ce champ de carnage faisait une chute qui le blessât, tous l'entoureraient, tous s'empresseraient de lui porter secours.

D'un côté, la charité chrétienne, de l'autre, une démence générale.

Si, détournant nos yeux de ce tableau ensanglanté, nous réfléchissons aux luttes politiques, nos regards affligés s'efforcent en vain d'apercevoir l'honneur, qui disparaît au milieu des intrigues.

L'ambition monte à l'assaut du pouvoir où siègent trop souvent le vice et la corruption.

Ah ! si les hommes politiques ne luttaient entre eux que pour répandre parmi le peuple les meilleurs principes, nous pourrions voir revivre l'âge d'or. Mais non, le peuple n'est rien qu'un instrument dont les ambitieux se servent pour se mettre en relief, et dont ils se soucient fort peu quand ils ont atteint les honneurs.

C'est ainsi qu'en France on a vu le peuple répandre inutilement son sang en 1789, pour renverser la monarchie subjuguée par les Girondins, qui furent expulsés par les Jacobins, dominés à leur tour par la Terreur.

Et, en 1830, qu'a produit la révolution ?

Un gouvernement bâtard.

Quels furent les fruits de la révolution de 1848 et des journées de Juin ?

La répression de la démagogie par la force.

Et enfin, en 1870 ?

Les républicains, mécontents de n'être pas en évidence, ont suscité une seconde commune.

Au moment où j'écris ces lignes, 12 août 1876, Gambetta, qui fut l'idole de la populace, n'est-il pas considéré comme tiède !

Partout et toujours il y aura des ambitieux qui se feront un titre de l'exagération de leurs idées pour se faire élire députés.

Députés, ils crient bien haut pendant quelque temps, puis leur beau zèle s'éteint peu à peu.

Pourquoi ?

C'est que le ministère leur apparaît comme un mirage qu'ils espèrent atteindre. Ils n'ignorent pas qu'un gouvernement ne vit pas d'illusions.

Ces réflexions trouvent aussi leur application aux États-Unis. Changez de noms, de questions, de moyens d'action, et là comme en France, au congrès de Washington comme au Sénat et à la Chambre des députés de Versailles, vous verrez les mêmes appetits, les mêmes luttes, les mêmes moyens plus ou moins loyaux employés pour arriver au pouvoir.

Quand le général Grant reçut le télégramme envoyé de Newton par Maria Verax, son étonnement n'eut d'égal que l'incrédulité avec laquelle il accueillit la dénonciation.

Cependant elle fut, pendant quelques instants, l'objet de ses réflexions.

Mais bientôt le caractère franc, loyal, désintéressé, généreux et patriotique de Fernand de Montfort, que le président avait su apprécier, dissipa toute appréhension.

L'indignation succéda à la réflexion.

Les affaires ne tardèrent pas à appeler l'attention du général Grant, qui avait déjà perdu de vue et télégramme et dénonciation, lorsqu'un député vint, après la séance du Congrès, parler de M. de Montfort et de sa prétendue trahison.

— Mais avez-vous bien pensé, monsieur le député, objecta le général, au caractère de M. de Monfort ? Sur quoi appuyez-vous votre appréhension ? Auriez-vous quelque preuve ?

— J'en sais assez, M. le président, fit le député d'un ton mystérieux, pour vous dire : Cavcas ne respublica, etc. Je vous ai averti, M. le président, j'ai accompli mon devoir !

— Mais encore...

— Mille pardons, M. le président, veuillez ne pas me faire descendre au rôle fâcheux de dénonciateur.

— Cependant votre démarche...

— Votre très-humble serviteur, M. le président.

Et il s'éloigna.

— Va, jaloux, se dit le président, la loyauté et le talent de Fernand de Montfort pèsent plus dans mes résolutions que ton astuce.

Fernand de Montfort ne peut être un traître.

Fort de cette pensée et de sa conviction, le général s'occupa aussitôt des affaires les plus épineuses, afin de s'arracher à ces pénibles réflexions.

Le caractère grand et généreux du général était loin de soupçonner la trame qui s'ourdissait.

Comme Juliette l'avait prévu, le télégramme avait été communiqué à un membre influent de l'opposition qui envoya un de ses satellites pour sonder les dispositions du général Grant.

L'observation du président indiquant assez qu'il n'ajoutait pas foi à la dépêche, il fallait frapper un grand coup.

Aussi le lendemain matin un groupe de dix députés vint exprimer au président des inquiétudes fâcheuses sur les actes de M. de Montfort.

La réponse du général ne satisfît pas les députés qui se retirèrent en disant qu'ils regrettaient bien que M. le président ne partageât pas leurs convictions, mais qu'ils accompliraient, jusqu'au bout, un devoir bien pénible, en interpellant le gouvernement à la tribune.

Le président n'ignorant pas que la calomnie laisse toujours des traces funestes, résolut, dans l'intérêt de Fernand, de le rappeler afin qu'il pût défendre son honneur menacé.

Les députés instruits de cette résolution se retirèrent en remerciant hypocritement le président de sa décision qui les dispensait d'un devoir bien fâcheux pour eux, surtout, lorsqu'il s'agissait d'un collègue estimé de tous jusqu'à ce jour.

Les députés se vengeaient ainsi de leur échec en préjugant la culpabilité de Fernand ; ils auraient préféré que le président leur eût opposé un refus et donné ainsi un prétexte à une interpellation pendant l'absence de M. de Montfort.

Lorsque le général fut délivré de la présence de ces hypocrites, il envisagea, pendant quelque temps, la question sous toutes ces faces et ne tarda pas à envoyer la dépêche suivante :

A M. de Montfort, député
à la Nouvelle-Orléans.

Des affaires de la plus haute importance et qui ne peuvent souffrir aucun retard appellent votre présence à Washington.

Veillez partir aussi réception de ce télégramme.

GRANT.

Fernand reçut cette dépêche la veille du jour où le mariage de Sara et de Singapoor devait avoir lieu, et au moment où il se proposait de mettre à exécution un plan qui lui paraissait enfin offrir quelque chance de succès.

Après la lecture du télégramme, il hésita.

Il répugnait à sa générosité d'abandonner Sara. Mais le texte de la dépêche était si pressant, si formel, qu'il ne pouvait guère s'y soustraire.

Ce qui augmentait sa perplexité, c'est que la fièvre jaune venait de se révéler à la Nouvelle-Orléans. Il sentait sa présence utile, pour donner du courage et des conseils à ceux que la peur plus encore que la maladie mène à la mort. Son départ ne ressemblerait-il pas à une fuite ?

Enfin l'esprit l'emporta sur le sentiment ; il résolut de partir.

Avant de monter sur le paquebot, il annonça son départ au général Grant.

XIII.

La fièvre jaune.

La Nouvelle-Orléans était dans la désolation. C'est en vain qu'elle se débattait contre la fièvre jaune, cette terrible maladie qui avait envahi tous les quartiers de la ville : les riches comme les pauvres sont égaux devant la mort.

Quelques-uns ayant fui à l'aspect des premiers symptômes avaient échappé à la maladie, mais d'autres avaient emporté avec eux les germes qui devaient les conduire au tombeau.

La fièvre jaune surgit et se développe dans le Nouveau Monde sous l'influence des causes existant dans les lieux mêmes de son apparition. Les recherches précieuses du docteur Chervin, les témoignages nombreux des médecins les plus distingués permettent d'affirmer que la fièvre jaune n'est contagieuse que par la réunion d'un grand nombre de personnes atteintes de cette maladie, mais que l'action d'un individu transporté dans une contrée non atteinte de la fièvre ne produirait pas d'effets fâcheux.

Une chaleur excessive et constante, agissant sur des débris plus animaux que végétaux, engendre des gaz vénéneux qui, respirés par les animaux, produisent un empoisonnement miasmatique.

Si les vomissements sont violents et répétés dès le début, si leur coloration noire indique le mélange du sang épanché et altéré avec des fluides contenu dans le viscère, si la coloration en jaune de la peau se produit du premier au second jour, si les douleurs de reins sont violentes, le cas est grave et le pronostic fâcheux.

Dans les cas les plus simples, l'estomac seul offre des traces d'enflammation qui varient suivant l'intensité de la maladie. Le plus souvent les signes d'enflammation s'étendent aux intestins qui paraissent phlogosés en plusieurs points de leur étendue à la vésiculaire biliaire, aux reins, à la vessie, au foie, au cerveau et à ses membranes.

Lorsque la maladie n'est pas intense, la jaunisse est à peine sensible et elle se borne aux parties supérieures du corps.

Dans la fièvre jaune, plus encore qu'en aucune autre maladie, le succès de moyens employés dépend surtout de la promptitude de leur application.

Dans la première période de la maladie, on emploie d'une manière énergique et soutenue les antiphlogétiques de toute espèce : saignée, sangsues, bains tièdes, boissons tempérantes, émolliantes, etc.

La fièvre jaune produisant surtout une inflammation, l'art s'efforce de la combattre par tous les éléments que la nature met en son pouvoir.

Dans la crainte de propager la maladie, l'autorité de la Nouvelle-Orléans avait ordonné la fermeture de tous les établissements. Les rassemblements étaient interdits.

Cette mesure nécessaire, que commandait la salubrité publique, n'avait pas tardé à produire une grande gêne dans la classe besogneuse.

Le peuple est un grand enfant.

Dès sa naissance il doit lutter contre la misère, et cependant ses privations lui donnent rarement la pensée, lui font plus rarement encore prendre la résolution d'épargner pour se mettre à l'abri du besoin.

Quand les affaires sont prospères, les ouvriers n'ont rien de plus pressé que de dépenser leur superflu. Que de fois n'ai-je pas vu avec peine des ouvriers auxquels, dans leurs maladies ou pendant les rigueurs de l'hiver, j'avais porté le pain de la charité, dépenser ensuite follement en gâteaux le fruit du travail rémunérateur de l'été !

Quand les ateliers furent fermés à la Nouvelle-Orléans, bientôt la faim vint ajouter ses souffrances aux désastres de la fièvre jaune : des femmes parcouraient les rues, tendant leurs enfants affamés aux passants qui, effrayés à leur aspect, jetaient en s'éloignant quelques pièces de monnaie ; des vieillards se traînaient péniblement, aux prises avec la maladie, et s'efforçaient en vain d'arrêter leurs vomissements et d'atteindre les hôpitaux ; des hommes que la maladie avaient épargnés se tordaient les mains de désespoir à la vue de leurs enfants qui se mouraient de faim et de maladie.

Cependant, au milieu de cette misère générale, on distinguait un groupe de personnes d'élite qui allaient de maison en maison, de mansarde en mansarde, s'informer des besoins pour y porter secours, des souffrances pour les adoucir, des peines d'esprit et de cœur pour les calmer. C'étaient d'abord les Filles de la Charité et les Petites Sœurs des pauvres, qui ont voué leur vie aux malades et qui, sous l'habile direction des prêtres catholiques, organisaient partout des secours qu'ils accordaient à tous :

catholiques, protestants, juifs. Nous sommes tous enfants de Dieu, et Jésus-Christ a donné son sang en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres.

Mais le clergé, mais les religieuses n'étaient pas seules à lutter contre la maladie et la misère ; Clara, dont nous avons déjà pu apprécier la générosité et la vertu, avait fait appel à des amies, catholiques comme elle, et une sainte phalange, animée du zèle de la charité, organisait des comités de secours qui parcouraient toute la ville et se mettaient à la recherche de la souffrance.

Dans sa simplicité et son dévouement, Clara se rendit aussi chez Juliette de Crève-cœur. Mais elle fut étonnée d'apprendre qu'on n'avait pas vu sa belle-sœur à son hôtel depuis vingt-quatre heures. L'idée lui vint d'abord que Juliette avait été atteinte de la terrible maladie ; elle le déplora d'autant plus, qu'il était à craindre qu'elle ne perdît à la fois la vie du corps et de l'âme.

En portant partout des secours dans la ville, elle s'en informa ; mais ses recherches furent infructueuses.

Cependant Clara ne tarda pas à remarquer avec peine que ses efforts et ceux de ses amies seraient impuissants dans cette calamité générale. Elle se rendit à la mairie, afin de solliciter pour les malheureux un secours officiel dans une calamité publique et l'appui de l'autorité contre un danger social.

Lorsqu'elle fut arrivée à l'antichambre du maire, elle s'arrêta sur le seuil.

Une discussion très-animée était engagée entre un ministre protestant et un homme dont la parole autoritaire dénotait sa qualité.

— Oui, disait cet homme, il est déplorable que les prêtres catholiques, que les religieuses catholiques, que les dames catholiques se dévouent seuls dans ce malheur public, et que vous, ministres protestants, vous fuyiez devant le danger, que vous vous cachiez dans vos demeures.

— N'avons-nous pas, nous aussi, nos femmes, nos enfants, dont nous sommes les soutiens naturels ? répondit le ministre protestant. Pouvons-nous exposer imprudemment notre vie au milieu des malades ? N'est-il pas à craindre que nous n'apportions dans nos demeures les germes du terrible fléau ?

— Vraiment, monsieur le ministre, repartit aigrement le représentant de l'autorité, vous venez de faire là tout à la fois un aveu bien fâcheux et l'apologie de nos adversaires. Votre lâcheté devant le péril nous couvrira de ridicule.

— Je ne craindrais pas la mort si j'étais seul...

— Eh ! qu'importe la vie d'un homme, le bien-être d'une famille, lorsqu'il s'agit de conjurer un danger public. Allez, monsieur le pasteur, n'oubliez plus que vous avez un troupeau confié à votre garde.

— Cependant...

— Allez, vous dis-je, et ne restez pas inactif, ou sinon...

Le ministre protestant, abattu, anxieux, ne sachant à quoi se résoudre, s'éloigna et fit place au dévouement de Clara.

Elle aussi avait une famille, mais elle était inspirée par la charité du Christ.

Sa religion n'était pas séparée du tronc de vie ; elle avait toute la sève de la vérité dont le protestantisme est privé depuis trois siècles.

Des secours officiels furent organisés dans la ville avec le concours de la charité catholique, qui en devint l'âme.

Le maire admirait le catholicisme dans ses actes. Lui aussi jugeait l'arbre par ses fruits.

Ceux du catholicisme étaient doux, bienfaisants, tandis que le protestantisme était stérile.

Dans une de ses visites à la mairie, Clara parcourut la liste des décès.

Elle cherchait, tout en craignant de lire le nom de Juliette de Crèvecœur.

— Quel nom excite l'intérêt de madame ? demanda le maire. Je pourrai peut-être vous éviter de pénibles recherches.

— Ma belle-sœur, Juliette de Crèvecœur, ayant disparu de son hôtel depuis plus de deux jours, je crains qu'elle n'ait succombé.

— Juliette de Crèvecœur ! Rassurez-vous, madame. Une libre-penseuse !... Elle aura fui.

XIV.

Que faisait Juliette de Crève-cœur ?

Clara parcourait sans cesse les rues de la Nouvelle-Orléans, portant des secours matériels, relevant le courage des malheureux par le souvenir des souffrances du Christ, adoucissant les derniers moments des moribonds par la pensée d'un monde meilleur.

Les bénédictions l'accueillaient partout sur son passage.

N'était-elle pas l'ange du bien ?

Exténuée de fatigue après une journée de visites sans cesse renouvelées dans les mansardes, Clara se dirigeait enfin vers son hôtel pour y prendre quelque repos qui lui permît de continuer dès l'aube le labeur qu'elle s'était imposé, lorsqu'elle crut distinguer, à la lueur blafarde de quelque réverbère, John, un des domestiques de Juliette, qui marchait d'un pas empressé et sortait de la ville.

Un examen plus attentif ne tarda pas à convaincre Clara qu'elle ne s'était pas trompée.

C'était bien John.

Elle se dirigea vers lui.

— John, dit-elle, où vas-tu ?

— Ah ! fit John. C'est madame Clara.

— Je te demandais, John, où tu te rendais.

— Mais, madame, on m'a défendu de le dire.

— Fort bien. Mais, dis-moi, a-t-on appris si ta maîtresse est vivante ?

— Ah ! pour cela, madame, oui, car je lui porte une lettre...

John était un de ces domestiques pleins de bonne volonté et de dévouement, mais auxquels l'intelligence ne fait que trop défaut.

— Ah ! tu lui portes cette lettre, fit Clara. Elle n'est donc pas bien loin d'ici ?

— Pardon, madame, on m'a défendu de le dire.

Clara réfléchit pendant quelques instants et dit :

— Va, mon ami, suis l'ordre qu'on t'a donné.

En parlant ainsi, John était sorti de la ville.

Clara le quitta, mais elle le suivit de l'œil et ne tarda pas à se convaincre qu'il se dirigeait vers l'autre de la Sibylle.

— Pauvre Juliette ! se dit Clara, ses principes humanitaires ont fui devant la fièvre.

Et tandis que les femmes l'appellent de toutes parts à leur secours, elle se bouche les oreilles pour ne point entendre leurs plaintes !

O libre pensée, voilà ce que tu produis !

Merci, mon Dieu, de m'avoir appris que la mort est le commencement de la véritable vie !

Qu'ai-je fait, Seigneur, pour que vous m'ayez éclairée de votre divine lumière, tandis que Juliette est plongée dans les ténèbres !

L'humilité de Clara l'empêchait de comprendre qu'elle avait la foi parce qu'elle était bonne, douce et simple de cœur, tandis l'orgueil de Juliette l'avait égarée dans les aberrations de la libre pensée et dans l'égoïsme qu'elle engendre.

En effet, quels étaient les pensées, les actes de cette femme née avec des idées généreuses ?

Retirée chez la sibylle, dans le coin le plus reculé de l'autre, elle évoquait le destin.

Elle voulait quand même pénétrer l'avenir et conjurer la mort.

La sibylle, qui avait intérêt à ne la satisfaire qu'à moitié, afin d'extorquer plus d'or par un plus grand nombre d'évocations, la sybille, dans l'impuissance de pénétrer les décrets éternels, ne rendait même que bien rarement ses oracles obscurs.

Juliette, frappant du pied, s'écria enfin :

— C'est trop longtemps attendre, il faut que je sache si j'échapperai à la fièvre jaune.

Indiquez - moi donc quelque philtre qui me permette de braver impunément la contagion.

La sibylle embarrassée préparait quelque réponse évasive, lorsque le marteau retentissant sur la porte d'entrée appela l'attention de Juliette et tira, pour le moment du moins, la sybille d'embarras.

— C'est John sans doute, se dit Juliette, qui m'apporte la réponse.

Juliette, sentant que sa fuite pouvait être mal interprétée et donner lieu à d'amères critiques, combinait quelque plan qui pût la sauver du ridicule.

Elle se proposait de rentrer à la Nouvelle-Orléans, mais auparavant elle voulait — comme nous l'avons vu — être assurée par un oracle que sa vie

n'y serait pas en danger.

Un bruit de pas bien connus qui s'avançaient vers l'autre ne tarda pas à convaincre Juliette qu'elle ne s'était pas trompée.

La vieille mégère qui gardait l'entrée de la demeure de la sibylle, frappa trois coups cabalistiques à l'entrée de la caverne.

Juliette entrebâilla la porte.

La mégère tenait en main une lettre qu'elle présenta à mademoiselle de Crève-cœur.

Sans paraître remarquer ni le mouvement ni la lettre, Juliette dit :

— John est-il arrivé ?

— Oui, madame, et il m'a remis cette lettre.

Mais ce fut en vain que la vieille offrit la missive.

Juliette tremblait rien qu'à la pensée que le papier eût été en contact avec une personne atteinte de la fièvre jaune.

— Ouvre cette lettre, dit-elle à la mégère, et mets-la moi devant les yeux.

— Madame...

— Fais ce que je te dis. Vois.

Juliette fit scintiller une pièce d'or aux yeux de la mégère.

— Vingt francs ! s'écria la vieille avec une grimace qu'elle s'efforçait de rendre souriante.

Et elle avança sa main crochue.

— Voici, lui dit Juliette. Obéis maintenant.

La vieille ouvrit la lettre et la plaça devant les yeux de Juliette, qui lui enjoignit de se retirer.

Quand elle fut seule, elle s'empressa de commencer la lecture ; mais sa curiosité fut arrêtée dans son cours. Il fallait tourner la page et elle craignait tout contact.

L'adresse vint au secours de la peur et de la curiosité ; Juliette se servit d'un coupe-papier et d'une règle qu'elle rejeta ensuite au loin, dans la crainte que ce contact même n'engendrât la fièvre.

Cette lettre lui apprit que la fièvre jaune exerçait de terribles ravages et que Clara, inquiète sur son sort, avait passé plusieurs fois à son hôtel.

— Clara ! s'écria Juliette. Oh ! il faut qu'elle ignore où je suis.

Fernand ne tarderait pas à l'apprendre et me tournerait en ridicule.

Non, non. Qu'ils l'ignorent à jamais !

XV

Le Pavillon.

Nous avons perdu de vue Sara depuis le jour où Fernand, rappelé par la dépêche du général Grant, était parti pour Washington.

Si Fernand fut resté à la Nouvelle-Orléans, il eût peut-être, avec le concours de Clara, fait avorter le projet de Singapoor.

Mais, Fernand parti, Clara fut impuissante et Singapoor épousa Sara, qui se trouva ainsi, par le fait de la vengeance de Juliette, condamnée irrévocablement à périr sur le bûcher.

Quoique la villa de Singapoor, éloignée de deux kilomètres de la Nouvelle-Orléans, fût un véritable oasis au milieu d'un paysage formé de grands arbres qui tamisaient l'air méphitique, cependant elle ne put échapper aux atteintes de la fièvre jaune.

Un domestique en rapporta le germe de la Nouvelle-Orléans.

Sara, dont l'esprit avait été fortement agité par les événements que nous avons racontés, était plus exposée que tout autre à éprouver les effets de la fièvre. L'agitation intellectuelle engendre souvent les plus terribles maladies, sans que des circonstances extérieures viennent aider à leur développement. Mais le mal est presque inévitable, lorsque la maladie combine ses efforts avec l'agitation morale

Sara ne tarda à ressentir les effets de la fièvre jaune.

Ce fut alors que l'égoïsme de Singapoor se révéla dans toute sa laideur.

Dès qu'il eût à craindre que Sara lui communiquât la maladie dont elle était atteinte, il la fit transporter dans un petit pavillon qui se trouvait tout à l'extrémité du parc, et il l'abandonna à des soins mercenaires.

Aussitôt que Clara apprit la maladie de Sara, elle se mit à genoux et pria le Dieu de miséricorde d'épargner la vie ou tout au moins de prolonger l'existence de Sara, jusqu'à ce qu'elle eût répandu sur son front convaincu de l'erreur du paganisme, l'eau sainte du baptême, qui donne la vie céleste.

Forte de sa prière, Clara se rendit en toute hâte à la villa Singapoor.

Mais Singapoor se rendit invisible. Il n'aurait osé avouer le délaissement dans lequel il laissait Sara.

Clara retourna désolée à la Nouvelle-Orléans.

Elle continua la sublime tâche qu'elle s'était imposée et qu'elle n'avait abandonnée un instant que pour veiller sur l'âme d'une de ses amies.

Tout en portant des secours aux infortunés, elle réfléchissait au moyen de tromper la vigilance qu'elle prêtait à Singapoer, lorsqu'à l'hospice Milton elle entendit la conversation suivante :

— Je crains bien que vous n'arriviez trop tard, docteur. La maladie a fait des progrès si rapides !

— Hélas ! révérende mère, je n'ai pas le don d'ubiquité. Quand votre message est arrivé chez moi, je me trouvais à la villa Singapoer.

Clara s'approcha des deux interlocuteurs.

Pendant que le docteur préparait une potion, elle lui dit :

— Pardon, docteur, votre conversation est parvenue jusqu'à moi. Je m'intéresse beaucoup à Sara Singapoer et vous seriez bien aimable de me renseigner sur le degré du mal dont elle souffre.

— Bien volontiers, madame. Mais il me coûte de vous apprendre que l'imprudence a aggravé le mal. Le danger eût été aisément conjuré si, au lieu de transporter la malade dans un pavillon situé au bout du parc, on avait auparavant pris l'avis d'un médecin.

— Y a-t-il au moins une personne intelligente qui veille auprès de la malade ?

— Celle que j'ai vue ne me satisfait guère.

— J'irai voir Sara au plus tôt, se dit Clara, et, plaise au Ciel que je sauve son âme.

Elle fit à la hâte quelques visites indispensables et se dirigea vers le pavillon que le docteur avait indiqué.

Clara n'avait pas calculé ses forces. Elle avait voulu aller à pied pour ne pas attirer l'intention de Singapoer. Mais le trajet était long. Accablée de fatigues elle fut forcée de s'asseoir plusieurs fois avant d'atteindre le pavillon.

La nature était bien belle. La chaleur du jour avait fait place à une douce fraîcheur qui venait des bords du Mississipi. Des fleurs exhalaient des parfums odoriférants.

Tout portait à la rêverie, au charme de la pensée, et cependant la tristesse se lisait sur le front de Clara. C'est qu'elle était émue par la crainte de ne pas arriver assez tôt pour que l'esprit de Sara pût comprendre la vérité de la

religion catholique et l'erreur du paganisme, par la crainte plus encore que Sara ne repoussât la main qui lui apportait la vie éternelle.

Lorsqu'elle approcha du lit de la malade, Sara, qui était dans le délire, eut comme un éclair de bonheur.

— Clara ! s'écria-t-elle.

Mais comme si cet effort intellectuel l'avait terrassée, elle retomba épuisé sur son oreiller.

Clara la crut morte et poussa un cri déchirant.

Ce cri fut si perçant et exprimait à la fois tant de crainte et d'affection qu'il pénétra l'enveloppe matérielle qui empêchait Sara de comprendre tout le dévouement qui venait à son secours et qu'elle fit un mouvement subit qui fut sur le point de la jeter hors du lit.

Tout en se précipitant vers son amie, Clara s'écria :

— Merci, mon Dieu ; elle vit.

Elle pria quelque temps auprès du lit de la malade.

Pendant sa prière, un projet surgit à son esprit.

Mais avant de le mettre à exécution, elle voulut s'assurer que Singapoer ne visitait pas le pavillon.

Lorsqu'elle en fut convaincue, elle suspendit au cou de la malade une médaille bénie par le Pape Pie IX.

Je reviendrai demain, dit-elle à la personne qui était préposée à la garde de Sara. Voilà un louis, ajouta-t-elle, et chaque fois que je reviendrai et que je retrouverai cette médaille au cou de mon amie, je vous donnerai une pièce de la même valeur.

— Soyez sans crainte, Madame, cet objet ne quittera pas le cou de ma maîtresse.

Après avoir mis Sara sous la protection de Dieu, Clara se retira, se promettant bien de saisir le premier moment opportun pour convertir son amie.

XVI.

Le Congrès américain.

Quelques instants après que Juliette de Crèveœur fut sortie du bureau télégraphique, où les obstacles qu'elle avaient craints ne s'étaient pas présentés, un jeune buraliste, au front intelligent, au regard ferme, arpentait fiévreusement la salle que Juliette venait de quitter.

— Que faire ? se disait-il.

Cette dépêche, j'en suis sûr, est une infâme calomnie.

Ah ! si M. Fernand la connaissait !

Mais comment se fait-il que se soit mademoiselle Juliette de Crèveœur, sa cousine et sa marraine, qui l'accuse ?

Cependant, si elle n'a pas fait partir cette dépêche du bureau de la Nouvelle-Orléans, c'est qu'elle craignait d'être reconnue. On ne se cache pas lorsqu'on fait le bien.

Vraiment, c'est à en perdre la tête.

Si mon chef de bureau était là, je lui demanderais un congé de vingt-quatre heures et j'éclaircirais ce mystère. Mais il est absent et ne reviendra que cette nuit, à trois heures, et la malle part pour la Nouvelle-Orléans à minuit...

Mais j'y pense, c'est demain jeudi et un départ spécial a lieu ce jour-là. Je pourrai, si mon chef me le permet, partir à huit heures du matin.

Oh ! il me le permettra. Je lui dirai....

Mais puis-je lui avouer que je vais prévenir M. Fernand ?

Puis-je faire cette révélation même à mon bienfaiteur ?

N'ai-je pas promis le secret le plus absolu sur le contenu des dépêches ?

Mon Dieu ! mon Dieu ! inspirez-moi ce que je dois faire.

Sacrifiez-moi, mais sauvez M. Fernand, le protecteur de ma famille...

J'aurais pu dire à mademoiselle Juliette que je la connaissais, et peut-être alors n'eût-elle pas osé envoyer la dépêche.

Mais elle l'aurait expédiée ensuite par un autre bureau.

La journée se passa pour le jeune buraliste dans une agitation qui nuisait singulièrement à l'exécution de son travail. Et cependant ce travail était

d'autant plus ardu et plus considérable que le chef était absent.

Lorsque le soir fut venu, il réfléchit que son labeur était loin d'être terminé et qu'il ne pourrait, en un tel état de choses, demander un congé à son chef. Il se mit donc au travail. La nécessité calma peu à peu son imagination.

A minuit tout était terminé.

— Je veillerai, se dit-il, jusqu'à trois heures.

A son arrivée, le patron, dans l'abandon du retour, m'accordera sans doute un congé.

Oui, je l'obtiendrai sûrement, si je fais, dès ce soir, une partie du travail de demain.

Il se remit à l'ouvrage et combattit à plusieurs reprises le sommeil, qui voulait s'emparer de son esprit et de ses membres fatigués.

A trois heures, comme il l'avait prévu, un bruit de pas se fit entendre et la sonnette retentit.

Le commis s'empessa d'ouvrir.

— Comment ! c'est toi, Jacques, qui a veillé. Mariane serait-elle indisposée ?

— Rassurez-vous, monsieur, mais comme j'avais quelque travail pressé, j'ai travaillé cette nuit et engagé Mariane à prendre son repos.

— C'est bien à toi, Jacques. Mais quel est donc ce travail si pressé ?

— Oh ! monsieur, je vais vous le dire tout de suite. Je désire vivement aller aujourd'hui à la Nouvelle-Orléans, et afin que vous ne souffriez pas de mon absence, j'ai fait autant que possible le travail de demain.

Si vous désirez voir, monsieur...

— Je te crois sur parole, mon bon Jacques. Je connais ton courage et ton exactitude. Mais dis-moi, est-il bien indispensable que tu ailles aujourd'hui à la Nouvelle-Orléans ? Ne peux-tu retarder ton voyage et le remettre à un autre jour.

— Si vous l'exigez, monsieur... mais j'aurais déjà dû partir aujourd'hui, si j'avais pu laisser le bureau seul.

— Pour que tu insistes, Jacques, il faut que ce soit bien important. Je t'accorde ton congé. Combien de jours seras-tu absent ?

— Un seul, monsieur, si vous le désirez.

— Je t'accorde un congé de trois jours.

— Oh ! je vous remercie, monsieur. Je pourrai ainsi passer deux bonnes journées avec ma mère.

— Ce n'est donc pas une affaire de famille qui t'appelle ? Mais je m'aperçois que je suis curieux.

— Croyez, monsieur, que si l'affaire qui m'appelle était mon secret...

— Bien, bien, Jacques, va prendre quelque repos jusqu'au moment de ton départ.

Jacques regagna sa chambre où il prit un soin tout particulier de son réveil-matin. Il craignait avec raison que, vu l'heure avancée de son coucher, le sommeil ne lui fit manquer l'heure du départ.

Il s'étira bien quelque peu lorsque le réveil retentit à sept heures et l'arracha à son repos. Mais la pensée de l'importante mission qu'il s'était imposée ne tarda pas à vaincre la nature.

Lorsqu'il arriva à la Nouvelle-Orléans, il apprit que Fernand, mandé par une dépêche du général Grant, était parti depuis deux heures pour Washington.

Ce départ ne le contraria pas trop parce que lié par le serment fait à l'administration, il ne pouvait rien révéler à son bienfaiteur.

Il marcha aussitôt droit à la demeure de Juliette de Crèvecœur. C'était pour lui une place qu'il devait emporter d'assaut.

Pendant que Jacques dispose ses batteries, transportons-nous à Washington.

Le général Grant y attendait Fernand avec d'autant plus d'impatience qu'en quelques jours la calomnie avait fait des progrès étonnants, pris de proportions monstrueuses. C'était l'indiscrétion de la femme de la fable du bon La Fontaine mise en action dans la vie réelle.

L'esprit du général était fortement occupé de cette pénible question, lorsque Fernand fut annoncé.

Le général s'avança rapidement vers le jeune député qu'il estimait et qu'il aimait malgré les calomnies, plus encore même à cause de ces calomnies. Le général Grant est un cœur généreux.

— Ah ! enfin vous voilà, M. de Montfort, s'écria-t-il, soyez le bien venu.

— Vraiment, mon général, je ne pouvais arriver plus tôt.

Je suis parti aussitôt réception de votre dépêche qui m'a donné beaucoup à réfléchir.

— Hélas ! si tous nos ennuis pouvaient se dissiper par votre présence. Mais l'opposition cherche à exploiter contre vous, contre moi, contre notre parti tout entier la trop fameuse dépêche qui m'a été adressée de Newton.

— De quelle dépêche est-il question, monsieur le président ?

— Ah ! j’oubliais que vous ignoriez...

J’estime que vous êtes assez courageux pour apprendre sans détour une nouvelle fâcheuse.

Lisez.

Et le général remit à Fernand la dépêche adressée par Juliette et signée VERAX.

Fernand lut aussitôt l’accusation.

— Vous avez cru à cette dépêche, général ? demanda Fernand avec une indignation qu’il cherchait en vain à maîtriser.

— Non, certes.

— Je ne comprends plus.

— D’autres ont intérêt à feindre qu’ils y croient. Je ne sais par quel concours de circonstances l’opposition a eu connaissance de cette dénonciation. Elle s’en fait une arme contre le gouvernement :

C’est à grand peine que j’ai obtenu qu’elle retardât son interpellation jusqu’à votre arrivée.

— Et les preuves, général ?

— On en forge.

Ah ! vous croyez qu’on peut être bon, grand, généreux sans que l’envie s’attache au mérite qui éblouit.

— Vous me comblez, général, et c’est en vain que je m’efforcerai de mériter ces éloges.

Mais encore qu’ont-ils inventé ?

— Je rougirais en vous l’apprenant moi-même.

Tenez, lisez, ou plutôt emportez ce dossier. Allez sur le bord de la mer ; là l’air frais calmera les emportements que cette lecture fera surgir en vous.

Fernand, impatient de pénétrer enfin le mystère, salua et sortit, non sans avoir remercié le président de sa bienveillante protection.

L’accusation était dressée avec un art si machiavélique que parfois Fernand, oubliant qu’il était en cause, se surprenait à maudire l’accusé.

Il passa une partie de la nuit en conférence avec les principaux membres du gouvernement et chercha en vain ensuite le sommeil qui fuit le malheur.

Le lendemain il se leva, le cerveau en feu et fatigué de cette nuit d’insomnie après un voyage pénible.

— Voyez-le, se disaient les membres de l’opposition, en le lorgnant avec une joie maligne : il est pâle, défait ; comme la trahison se lit sur son visage !

Il était deux heures et la séance du Congrès devait avoir lieu à trois heures. Fernand avait préparé un discours qui réfutait les accusations si adroitement accumulées sur sa tête. Il allait se rendre chez le général Grant lorsqu' on lui remit une lettre recommandée.

A peine Fernand eût-il parcouru cette lettre qu'il s'écria :

— Merci, mon Dieu ! Oh ! brave Jacques ! malheureuse Juliette !

Il tomba à genoux et remercia le ciel du secours inespéré qu'il lui envoyait.

Que contenait cette lettre ?

Nous avons laissé Jacques se dirigeant vers l'hôtel de Juliette de Crève-cœur.

Juliette ne voulut point d'abord lui donner audience. C'est ainsi que cette femme, qui se disait hautement la protectrice du peuple dans les réunions publiques, faisait litière de ses théories humanitaires, aussitôt qu'elle était rentrée à son hôtel.

Jacques ayant argué de sa qualité d'employé au bureau télégraphique de Newton, l'inquiétude s'empara aussitôt de Juliette et elle donna l'ordre de l'introduire.

Les lecteurs ont déjà pu apprécier l'énergie de Jacques, qui résolut de frapper immédiatement un grand coup.

— Madame, dit-il, vous avez envoyé hier au général Grant une dépêche sous le pseudonyme VERAX.

— Mais, monsieur...

— Pas de subterfuge, madame, s'il vous plaît. C'est au bureau de Newton que vous avez transmis cette dépêche et c'est à moi-même que vous avez parlé. En voici la copie.

— Qu'importe, monsieur, répondit Juliette avec hauteur. Si c'est tout ce que vous avez à me dire, ajouta-t-elle en se levant et en faisant signe à Jacques qu'elle lui donnait congé...

Elle essayait à son tour de dominer son interlocuteur, mais Jacques reprit aussitôt :

— Pardon, madame ; ce n'est pas tout ce que j'ai à vous dire ; je dois ajouter que cette dépêche est une infame calomnie et qu'elle appelle la répression des lois.

C'est pour vous prévenir du danger qui vous menace que je suis venu tout exprès à la Nouvelle-Orléans.

— Mais je ne vous connais pas, monsieur, je n'ai jamais rien fait en votre faveur.

— Il suffira de vous dire, madame, que je suis le protégé de M. Fernand de Montfort.

— Son protégé ! Il sait donc tout alors.

— Pas encore, madame, mais il pourrait bien ne pas tarder à l'apprendre, si vous ne réparez pas le mal que vous avez fait.

— Et comment ?

— En déclarant que votre dépêche est mensongère.

— M'accuser moi-même !

— Préférez-vous être déclarée coupable par des juges et vous trouver sur le banc des criminels ?

— Grand Dieu !

— Vous faites bien d'avoir recours à Dieu, madame. Mais si vous aviez pensé au Juge suprême, avant d'envoyer cette fatale dépêche, vous ne seriez pas sous le coup de la loi.

— Que faire ?

— Je vous l'ai déjà dit, madame. Écrivez au général Grant que votre dépêche renferme une accusation calomnieuse.

— Jamais.

— Soit, attendez. Dans quelques jours la Nouvelle-Orléans, les États-Unis, le monde entier sera instruit du procès qui ne peut tarder à vous être intenté.

— Vous ne réfléchissez donc pas combien il m'est pénible d'écrire au général Grant une telle lettre...

— Soit ! Écrivez à M. de Montfort.

— A Fernand ! Je rougirais trop.

— Laissez-moi faire. J'écirai et vous n'aurez qu'à signer.

Jacques se mit aussitôt à rédiger la lettre qui avait causé la joie de Fernand au moment où au congrès il allait monter à son calvaire.

La lettre était signée par Juliette et revêtue de son sceau.

Fernand eût pu obtenir un grand succès en laissant engager les débats. La lettre de Juliette aurait écrasé ses adversaires, mais il se souvint que Juliette était sa marraine que les débats parlementaires et la lecture de sa lettre la perdraient pour toujours.

Il avertit le chef de l'opposition de la lettre qu'il venait de recevoir et la lui communiqua.

L'interpellation n'eut pas lieu.

Fernand s'empessa de témoigner à Jacques toute sa reconnaissance. Le sachant bon fils, il envoya un bon de mille dollars à sa mère qu'il mit aussi à l'abri du besoin.

XVII.

La vie mahométane.

Lorsqu'on a longtemps souffert sous les effets d'une funeste épidémie ; que la mort fauchant tout sur son passage a porté la frayeur à son comble, et qu'après les plus grands dangers la sécurité renaît enfin avec le péril qui s'éloigne par la lassitude du trépas, on est presque étonné du calme qui se produit.

Mais le premier moment d'étonnement passé, on sent le besoin de chasser les soucis, hôtes de la maladie, par la joie qui ne hante que les demeures où règne le bonheur. Tels étaient les sentiments qu'éprouvaient les habitants de la Nouvelle-Orléans, qui ne furent pas atteints de la fièvre jaune ou qui n'avaient pas à déplorer la perte de quelqu'un de leurs proches.

C'était surtout la belle partie du genre humain qui sentait le besoin de chasser les noirs soucis et d'établir une barrière de fleurs entre le passé fâcheux et l'avenir qui commençait à lui sourire. Fatime se distinguait entre toutes. Elle avait obtenu d'Ali-Pacha qu'il donnât une fête brillante. Mais cette fête avait dû être retardée de quelques jours, afin que Sara qui se ressentait encore des terribles atteintes de la fièvre, pût y assister.

L'hôtel et le jardin étaient splendidement ornés. Fatime voulait unir la magnificence de l'Asie aux charmes de la Louisiane, ce pays de fleurs que le hasard des combats a enlevé à la France.

Dans une vaste serre, transformée en salle de festins, Fatime et les trois autres femmes d'Ali-Pacha étaient occupées à disposer les ornements qui charmeraient la vue, tandis que la musique ferait entendre dans le lointain une brillante mélodie.

Les musulmans dont la morale elle-même est sensuelle, puisque leur suprême bonheur dans le paradis de Mahomet est le charme des Houris, sont nos maîtres dans les agréments et les joies de la vie.

La vie des mahométans sur cette terre, est une image de leur paradis. Mahomet a permis à ses adeptes d'avoir quatre femmes à la fois sans préjudice des esclaves qui partagent les caprices du maître. Ce grand

nombre de femmes sont loin de produire l'harmonie. La jalousie, les rivalités, les faveurs du maître, tels sont les éléments de discorde.

Cependant quelques auteurs ont prétendu qu'en général, les femmes s'entendaient assez entre elles, parce que la plus ancienne épouse du musulman a la direction intérieure de la maison. Il n'en est rien. La concorde forme exception.

Suivons donc les apprêts de la fête d'Ali-Pacha et nous apprendrons si c'est l'harmonie ou la discorde qui règne dans sa demeure.

Une jeune femme dont le front est orné d'une blonde chevelure qui flotte sur un cou d'ivoire, vient de disposer avec soin un ornement destiné à rehausser encore l'éclat de la salle. C'est Bella, la plus jeune des femmes d'Ali-Pacha.

Elle ne compte que dix-sept printemps. Mariée depuis quelques mois à peine, elle est la favorite du maître.

Fatime n'avait pas remarqué sans jalousie les faveurs d'Ali Pacha. Étant la première femme, elle avait l'autorité ; mais son âge la rendait inapte à lutter en grâce avec sa jeune et ravissante rivale.

Un œil exercé aurait aisément remarqué que Fatime ne perdait pas un seul mouvement de Bella et qu'elle s'efforçait de la surprendre dans quelque détail d'ornementation qui ne serait pas convenable.

Son attention fut détournée par le bruit des pas d'un esclave qui s'avancait vers elle en disant d'une voix timide et humble :

— Madame !

— Ah ! C'est Zucco, fit Fatime... Eh bien ! que dit Sara ?

— Rien, madame ! Je ne l'ai pas vue.

— Comment osez-vous reparaître en ma présence avant d'avoir exécuté mes ordres ?

— Selon vos ordres, madame, j'ai demandé de votre part à parler à dame Sara Singapoor, mais après une attente très-longue je me suis trouvé en face d'un interlocuteur peu agréable qui m'interpella rudement et me demanda ce que je voulais.

— Quel était ce maroufle fit Fatime.

— Singapoor, madame.

— Singapoor ?

— Je lui répondis en toute humilité, madame...

— Comment en toute humilité. Mais je ne suis nullement disposée à m'humilier devant ce capricieux vieillard.

— En toute humilité pour moi, madame.

— Sachez, Zucco, qu'on doit respecter la personne qui envoie, dans l'ambassadeur quelque indigne qu'il soit. Ainsi, Zucco, en vous envoyant en mission auprès de Singapoer je vous élevais de la boue où vous rampez par votre naissance jusqu'à la région élevée où je me trouve. Et Singapoer en vous manquant d'égard en a manqué à moi-même.

N'oubliez jamais cette leçon et les principes qu'elle renferme. Mettez les en pratique à l'avenir.

Maintenant continuez.

— Pardon, madame, j'ai oublié à quel point j'étais arrivé de mon rapport.

— A la réponse que vous avez faite à Singapoer.

— Ah ! J'y suis, madame.

Je répondis donc à l'homme auprès duquel vous m'avez accrédité comme ambassadeur.

— Très-bien.

— Que vous m'aviez chargé de lui rappeler que ce soir se donnait une brillante fête à l'hôtel d'Ali-Pacha et que vous comptiez bien sur sa présence et celle de dame Sara.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il se ferait un honneur de se rendre à votre aimable invitation, madame.

— Cette réponse est digne du consul de la Grande-Bretagne.

— Mais il ajouta :

Dites bien à celui qui voudrait combattre nos divinités dans l'esprit de Sara que j'y serai tout yeux, tout oreilles.

— C'est bien, Zucco, vous pouvez vous retirer, dit Fatime avec hauteur.

Zucco dépouillé de son titre d'ambassadeur salua respectueusement et s'éloigna.

La curiosité de Cora, la seconde femme d'Ali-Pacha étant éveillée par cette conversation, elle s'avança vers Fatime et lui dit :

— Quel pourrait bien être le sens de la réflexion de Singapoer sur ses dieux et ceux qui veulent les combattre dans l'esprit de Sara ?

— J'ignore, répondit Fatime.

— Vous ignorez ? dit en souriant Zuléma, la troisième femme d'Ali-Pacha, qui, elle aussi, n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien de Fatime avec Zucco.

— Vous souriez, lui dit Cora d'un air interrogateur.

— C'est que je viens précisément d'apprendre la cause de cette surveillance.

— Une cause motivée ? demanda Fatime.

— Et quelle est-elle ? s'empessa de demander Cora.

Dites la nous donc bien vite.

— Il paraît que pendant sa maladie, tandis qu'elle souffrait des atteintes de la fièvre jaune qui a fait tant de victimes à la Nouvelle-Orléans, et qu'elle était reléguée par Singapoor dans le pavillon situé au bout du parc, Sara ne fut pas aussi isolée qu'on aurait lieu de le croire. Elle recevait les soins assidus et touchants d'une sœur hospitalière, de Clara qui veillait sur elle avec sollicitude et qui a jeté dans son esprit les germes de sa conversion au catholicisme.

— A-t-elle abjuré ses dieux ? demanda Fatime.

— Pas encore. Mais Singapoor le redoute et surveille activement Sara ; il lui fait cruellement sentir l'aiguillon de son autorité ; ses moindres actes sont interprétés avec malice par les gens de Singapoor qui pour satisfaire les caprices de leur maître trouvent toujours matière à critiquer.

— Singapoor est donc bien attaché à ses dieux, demanda Cora ?

— Je ne le crois pas bien pieux. L'égoïsme surtout est le mobile de ses actes. Il veut que Sara meure avec lui sur le bûcher, afin que, d'après les croyances de l'Inde, elle continue à le servir dans l'autre monde.

Si elle cessait de croire à Siva, à Vichnou, elle s'efforcerait peut-être d'échapper au bûcher.

— Ah ! voilà bien les hommes, s'écria Fatime avec indignation. Ils sont infidèles à leurs serments et prennent comme notre seigneur et maître plusieurs femmes dont ils ne se contentent pas encore, ou bien comme Singapoor ils unissent leur vieillesse décrépite et morose à la jeunesse qui s'épanouit.

Mais bientôt par la vertu de nos meetings, nous marcherons les égales des hommes et nous ne nous laisserons plus ravir le cœur de nos époux par des mijaurées qui ont toujours l'air de nous narguer.

En parlant ainsi Fatime jetait d'âpres regards sur Bella qui avait entendu toute cette conversation sans y prendre part et qui continuait les préparatifs de la fête.

Sa vue et son calme apparent redoublèrent l'agitation de Fatime. Cependant n'osant faire tomber directement sa colère sur sa rivale, elle

attendait impatiemment l'occasion de lui faire sentir son mécontentement.

Elle suivit pendant assez longtemps ses moindres gestes.

Enfin elle interpella un esclave qui plaçait un vase d'après l'indication de Bella et dit avec rudesse :

— Fi donc. Pourquoi déposez-vous là ce vase ?

— J'ai exécuté les ordres de madame, répon dit en s'inclinant l'esclave qui désigna Bella.

— Cette disposition est absurde.

— Mais, madame, objecta Bella, vous ignorez sans doute, que c'est Ali Pacha lui-même...

— Ali Pacha ! Ali Pacha ! Vous invoquez toujours cette autorité pour donner de la force à vos caprices.

— N'est-il pas notre seigneur et maître ?

— Ne dirait-on pas que vous êtes son prophète ?

— Plus souvent que vous ne le voudriez, peut-être.

— Vous oubliez trop que je suis la première épouse d'Ali Pacha, et qu'en cette qualité j'ai le droit de commander ici.

— Oh ! madame, je n'envie pas l'avantage que vous donne votre âge...

— Vous osez...

— Qu'ai-je dit, madame, qui puisse vous blesser ? Ai-je nié tout l'empire que l'éclat de votre beauté, les grâces de la jeunesse exercent sur Ali Pacha, et l'amour que vous lui inspirez ?

Fatime au paroxysme de la colère repartit :

— Petite impertinente ! Vous n'aurez pas toujours quinze ans et la beauté qui fait tourner la tête à mon mari...

— Votre mari !

— Oui, on va modifier, vous ne l'ignorez pas, les lois, et moi, femme légitime, je pourrai chasser celles qui me disputent le cœur de mon époux.

— Mais je suis sa femme aussi.

— Vous êtes ici comme les esclaves pour satisfaire les caprices du maître.

— Je suis la quatrième femme d'Ali Pacha, qui m'a épousé conformément aux prescriptions du Coran.

— Les deux autres femmes d'Ali Pacha attirées par la vivacité de la conversation s'étant avancées, Fatime s'efforça d'obtenir leur sympathie et dit avec ironie :

— Approchez, mes amies, et venez entendre les amabilités de la gentille Bella qui prétend que si Ali Pacha l'a épousée c'est que j'étais... Comment avez-vous osé dire, madame, ajouta-t-elle en jetant sur Bella des regards irrités ?

— Je vous ai laissé le soin de vous qualifier vous-même. Il ne peut être confié à un esprit plus judicieux et jugeant mieux en connaissance de cause.

— Voyez cette petite mijaurée, elle ne se contente pas de nous supplanter auprès d'Ali Pacha, elle se vante même de son succès jusqu'à l'insulte.

En parlant ainsi, Fatime chercha en vain des yeux l'approbation de ses compagnes ; mais celles-ci avaient trop souvent éprouvé les effets de la hauteur de Fatime. Quoiqu'elles ne fussent pas sans ressentir l'aiguillon de la jalousie, néanmoins les charmes de leur jeune rivale et l'aménité de son caractère la faisaient chérir.

— Eh bien ! Qu'en pensez-vous, mesdames ? interrogea Fatime, que ce silence agaît.

— Que voulez-vous que nous disions, repartit Zulima ? Nous n'avons pas assisté au commencement de vos débats.

— Et d'ailleurs, repartit Cora, en s'inclinant, nous n'oserions nous poser en juges de la majordome.

— Puis ajouta Zuléma avec un sourire moqueur, nous craindrions les effets du ressentiment de la favorite.

— Riez, riez, mesdames, repartit Bella. C'est souvent sous un sourire trompeur qu'on voile ses noirs chagrins. Je me suis en vain efforcée de le faire comprendre à notre gracieuse souveraine, ajouta-t-elle en s'inclinant ironiquement devant Fatime.

— Croyez-vous, madame, s'écria Fatime, que je supporterai longtemps encore vos impertinences ?

Fatime s'avança vers Bella, qui recula épouvantée à la vue de la colère qui s'était emparée de sa rivale.

Les deux compagnes de Fatime au lieu de la calmer l'excitaient du regard. Le démêlé aurait pu avoir, malgré les convenances sociales, un dénouement bruyant, si la jeune esclave qui avait assisté au début de la querelle, craignant pour sa maîtresse qu'elle aimait beaucoup, n'avait été prévenir Ali-Pacha de l'orage qui commençait à poindre à l'horizon.

Ali Pacha était une de ces bonnes natures sensuelles comme on en rencontre tant chez les musulmans qui sont surtout dominés par les

passions. Il arriva au moment où les débats allaient prendre une tournure peu parlementaire.

— Que se passe-t-il, mesdames ! dit-il avec mécontentement ? D'où vient tout ce bruit, cette discussion ?

— Cette petite ose m'insulter, dit Fatime, avec le sentiment de la dignité blessée.

— Qu'avez-vous donc fait, mon amie ? interrogea Ali Pacha avec sévérité.

— Ah ! je suis bien malheureuse ! Elle me déteste parce que vous m'aimez, fit Bella en faisant mine d'essuyer des pleurs.

— Ne pleure pas, ma chérie.

— Voilà qu'il la console maintenant ! fit Fatime avec un vif mécontentement.

— Que voulez-vous, si vous la grondez...

— Injustement peut-être ?

— Voyez donc quels regards, fit Bella en se réfugiant auprès d'Ali Pacha comme si elle était épouvantée. Je mourrai certainement si vous ne m'arrachez pas à son joug.

— Et comment se pourrait-il que je ne fusse pas irritée ! Elle a osé contester ma dignité.

— Oh ! Vraiment ! fit Zuléma.

— L'impertinente, dit en souriant Cora, qui avait souvenir des anciennes jalousies de Fatime contre elle, et des vexations qu'elle avait endurées.

— De grâce, mesdames, cessez ce jeu cruel. Vous m'écœurez. J'ai pour vous toutes une égale affection.

— Oh ! s'exclama Fatime.

— Peut-être ! fit Zuléma.

— J'en doute ! dit Cora.

Bella seule ne protesta pas. Mais soit affliction des vexations de Fatime, soit calcul pour surexciter la pitié d'Ali, elle versa des pleurs.

La femme nait diplomate.

Ali la croyant fortement affectée, s'efforça de la consoler en ces termes :

— Cessez de pleurer, ma pauvre petite.

— Encore ! fit Fatime.

— Ah ! dirent Zuléma et Cora.

Ali, ne sachant quelle contenance tenir pour consoler sa favorite sans exciter la jalousie de ses autres femmes, regardait instinctivement autour de

lui, comme le naufragé cherche avec anxiété la planche de salut.

Pour Ali, ce fut l'arrivée de Juliette qui servit à le tirer du mauvais pas dans lequel il était engagé.

— Ah ! voilà Juliette, dit-il.

Cette exclamation attira l'attention générale sur Juliette qui s'avancait suivie de Betsy, la jeune esclave qu'elle avait défendue, comme nous l'avons vu dans le commencement de ce récit, contre les sévérités du contre-maître.

On se souvient que lord Midwell avait dit à sa sœur en lui cédant la jeune esclave :

— Je vous l'accorde en punition de ses fautes.

En effet, la jeune fille fut loin d'être heureuse auprès de sa nouvelle maîtresse qui ne conformait pas sa conduite aux pompeux discours humanitaires qu'elle prononçait dans les réunions publiques.

Lorsque Juliette entra dans la salle, un geste impératif immobilisa la jeune Betsy.

— Conforme toi bien à mes instructions, lui dit-elle à voix basse, surveille bien tous les actes de M. Fernand de Monfort qui ne tardera pas à venir. Cherche surtout à entendre ce qu'il dira à Sara. Aussitôt que tu auras fait quelque remarque intéressante, tu viendras m'en faire part.

Sois attentive, adroite et fidèle ; sinon, je te réserve le fouet.

— Ah ! Madame ! fit la jeune esclave avec un accent déchirant qui dénotait assez l'effroi que cette menace lui causait.

— Tu entends ? le fouet. Maintenant éloigne-toi, et sois attentive.

Juliette s'avança avec la grâce orgueilleuse que nous lui connaissons. Les premières paroles qu'elle entendit flattèrent son orgueil.

— Vous venez à propos, chère amie, lui dit Fatime, pour juger, avec votre sagacité habituelle, un différent, un débat qui vient de s'élever entre nous.

— Entre vous, mesdames ?

— Cette petite, continua Fatime, en désignant Bella, veut nous dominer comme elle domine Ali Pacha. Mais elle...

— Mon Dieu, pourquoi parler de ces futilités, interrompit Ali Pacha.

— Des futilités ! Vous en parlez bien à votre aise.

— Mais ces dissensions, ces querelles, dit sentencieusement Juliette, sont inévitables. Elles sont inhérentes à la situation intérieure de la famille mahométane. Mais aussi, Fatime, pourquoi avez-vous consenti à devenir le quart d'une épouse !

— J'étais seule, quand il m'a épousée.

— Et par cela même la plus gracieuse, ajouta avec finesse Bella, qui séchait ses larmes.

Fatime jeta sur Bella des regards courroucés. Elle allait s'emporter lorsque Juliette l'arrêta en disant :

— Ne faites donc pas attention aux propos de cette enfant.

— De cette enfant ? Vous ne parleriez pas ainsi si vous étiez en mon lieu et place.

— Je me serais bien gardée de me mettre dans la situation où vous vous trouvez.

— Qu'auriez-vous fait ?

— Pourquoi ne vous opposiez-vous à l'introduction d'une seconde épouse dans le gynécée ?

— Et la loi, madame ? repartit Ali.

— Loi absurde !

— C'est écrit dans le Coran.

— Cela ne prouve pas que cette loi soit bonne, loin de là, mais que votre Coran est encore plus absurde que notre Code dont nous obtiendrons bientôt, j'en suis sûre, les modifications que réclame notre dignité.

— Vos lois sont faites par des hommes ; mais le Coran est la parole du prophète.

— Prophète de malheur ! s'il approuve de telles horreurs.

— Oh ! s'exclamèrent épouvantées à la fois toutes les musulmanes pour lesquelles les paroles de Juliette étaient un blasphème.

— Insulter Mahomet ! le prophète du Très-Haut ! dit Ali Pacha.

— Si Dieu lui-même enseignait de telles absurdités, je le renierais. C'est qu'il ne serait pas Dieu.

— Quelle audace !

— Oui, je le répète. La polygamie est une monstruosité à laquelle nous saurons bien arracher la Turquie, comme nous rendrons la liberté à tous les pays asservis par des coutumes barbares.

J'ai tout lieu de croire, que le retentissement de nos meetings produira de salutaires effets et que bientôt toutes les femmes seront libres partout, jusque dans les pays les plus réculés et les moins civilisés. Là, où règnent les ténèbres de la barbarie qui asservissent la femme, nous répandrons les lumières de la vérité vraie qui établit les droits naturels. Il faut que les femmes jouissent de toutes les libertés...

— Même de faire le mal peut-être ? objecta en se découvrant lord Midwell qui, dans la préoccupation générale, était entré avec Clara sans être aperçu.

— Oui même de cette liberté, repartit Juliette avec assurance.

— Si j'en juge par tout ce que je vois sur la terre, on use assez largement de cette liberté.

— Je veux réformer le passé et diriger la liberté dans l'avenir.

— Comme les ballons !

— Vous osez douter de l'effet de nos meetings ?

— De beaux meetings, vraiment !

— Comment ?

— Jusqu'ici on se cachait pour mal faire et il me semble qu'on avait raison. Mais de par vos meetings, je ne désespère pas de voir le vice transformé publiquement en vertu et se faire un titre pompeux de sa faiblesse.

— Vous plaisantez donc toujours !

— Mais je parle sérieusement. Ce n'est pas la première fois que les grands esprits s'égarent.

— Si vous croyez parler sérieusement, mon frère, je vous plains d'oser appeler erreurs les justes réclamations qui font l'objet de nos meetings. A vous entendre on dirait que l'immortelle révolution de 1789 n'est pas faite et que nous sommes encore sous le joug de l'obscurantisme.

— Ce sont des questions que ne doit pas aborder le sexe faible.

— De qui parlez-vous donc ?

— Des femmes.

— Les femmes ! Le sexe faible !

— Veillez sur vos enfants.

— Tandis que nos pensées s'élèvent sur les ailes du génie !

— Que notre dîner soit prêt à l'heure indiquée.

— Quel esprit bas et matériel.

— Oui, bien faible est mon esprit, ma sœur ! Et cependant il a remarqué, voyez son infirmité, que pendant que vous déclamiez pour la liberté absolue, on soulevait votre édifice bâti sur le sable mouvant. La fièvre jaune a dissipé votre morale sans action.

Juliette pâlit à cette allusion transparente de sa fuite chez la sybille pendant la fièvre jaune.

— Permettez-moi, continua Lord Midwell, de suivre les anciens errements de nos pères qui s'y sont bien trouvés et de m'amuser comme ils le faisaient. Car à mon avis ce n'est ni pour discuter ni pour nous disputer que nous sommes sur cette terre.

Juliette ayant fait un geste qui exprimait à la fois sa répulsion et son mépris pour les idées exprimées par Lord Midwell, il ajouta :

— Après tout, chacun agit comme bon lui semble. Perdez-vous puisque cela vous plaît. Mais ne trouvez pas mal que je m'amuse.

— Dieu ! fit Juliette en s'adressant à Clara, comme votre mari est matériel !

— Certes, je suis loin d'admettre toutes ses théories, mais vraiment n'y aurait-il rien à modifier aux vôtres ? S'il se laisse trop dominer par la morale du plaisir et de l'intérêt n'êtes-vous pas emportée parfois trop loin par des théories utopistes ?

— Ainsi, vous trouvez mes théories condamnables ?

— L'objet que vous poursuivez est bon assurément, puisque vous cherchez l'amélioration du sort des femmes ; mais il est à craindre que vous ne dépassiez le but au lieu de l'atteindre.

L'homme tend naturellement au bonheur, mais comment l'obtenir ? Les sensualistes le cherchent dans la satisfaction de leurs appétits quels qu'ils soient et brisent, sans pitié, tout ce qui s'oppose à la réalisation de leurs caprices. C'est un grand mal, mais faut-il le combattre par une autre exagération au lieu d'asseoir la société sur les principes du catholicisme qui ont fait marcher le monde de progrès en progrès depuis dix-huit siècles.

— Vous parlez sérieusement en affirmant que le catholicisme est la voie du progrès ?

— Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre ; de se rappeler ce qu'était le monde à l'avènement du christianisme ; de voir ce qu'il est maintenant et de juger ce qu'il deviendrait si tous les hommes suivaient fidèlement la loi du Christ.

L'Église a relevé l'homme de l'abaissement où l'avait fait tomber le paganisme ; elle a élevé ses pensées vers le ciel.

La morale était sans base, la société sans lois ou les lois sans sanction, la religion sans Dieu.

En élevant ses regards vers le ciel, l'homme régénéré y lut que nous sommes tous enfants de Dieu et de la même nature, égaux, également chers au Créateur, et partant que l'esclavage est une institution également

reprouvée par la nature et par les principes divins ; il y apprit aussi que la femme fut créée pour être la compagne de l'homme et non pour devenir l'instrument passif de ses caprices.

— Très-bien fit Juliette.

— Mais en élevant la femme à la dignité de compagne de l'homme, en la faisant participer à la propagation et à la direction de la famille, Dieu n'a pas voulu créer une œuvre contre nature et établir la femme à laquelle il a accordé la sensibilité et la grâce, au-dessus de l'homme qui est doué de la force matérielle et de la profondeur de pensées.

— Comme Lord Midwell ! fit Juliette avec ironie.

Vraiment, ma sœur, vous qui parlez si savamment des devoirs sociaux et qui pouvez lire dans le ciel, vous vous donnez un mentor... que je m'abstiendrai de qualifier.

— Parce que je n'approuve pas vos meetings qui vous font une si triste célébrité, fit lord Midwell.

— Comment vous osez nier que nos meetings...

— Je n'ai déjà perdu que trop de temps à combattre vos théories, ma sœur. Ma tendre moitié vient aussi de faire en vain un pompeux discours. Si vous l'aviez laissé achever, elle vous eut sans doute dit que la femme doit s'exercer non pas à briller dans les meetings où l'on ne débite que des théories propres à bouleverser le monde en troublant les imaginations, mais à veiller sur ses enfants, à les former par une bonne éducation et à les rendre aptes à servir dignement leur patrie.

Voilà ce que ma femme vous aurait dit si elle n'avait pas craint de blesser votre orgueil et de se poser en héroïne devant vous, ou si elle n'avait pas été certaine que c'était peine perdue, parce qu'il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

— Mais enfin, monsieur, s'écria Juliette en trépignant d'impatience.

— Madame, dit Lord Midwell, en saluant gravement Juliette, je suis votre très-humble serviteur.

Puis, prenant le bras d'Ali Pacha, il s'éloigna en fredonnant un air nouveau.

A peine s'étaient-ils éloignés que Fatime, dont l'animation ne pouvait se calmer tandis que Bella était en sa présence, lui dit d'un ton menaçant et assez haut pour qu'Ali-Pacha l'entendit :

— Veille sur ta langue à l'avenir, petite, sinon tu auras lieu de te repentir.

— Méchante, répondit Bella.

— Silence, fit Ali-Pacha en regardant les deux femmes.

Bella s'éloigna, et les trois autres femmes reprirent leurs occupations et jetèrent un dernier coup d'oeil sur l'ornementation de la salle en attendant l'arrivée des invités.

XVIII.

L'empoisonnement.

Juliette s'étant promenade en examinant la salle, se rapprocha de Betsy.

— As-tu quelque renseignement à me donner ? demanda-t-elle avec hauteur.

— Pas encore, madame.

— Sois attentive ou sinon, dit-elle, en faisant avec la main un geste qui rappelait le fouet.

— Oh ! madame...

— Surtout n'oublie pas Singapoore et... elle !... Sara !

Betsy s'éloigna quelque peu de Juliette et prit un poste d'observation qui satisfait son irascible maîtresse et lui mérita un geste de satisfaction.

Juliette s'assit sur un banc orné de fleurs épanouies, qui contrastaient avec les sombres pensées dont elle était agitée. Les différentes phases de ses démêlés avec Fernand se retraçaient à son esprit.

Elle se rappelait l'époque peu éloignée encore où Fernand se montrait si prevenant, si empressé à satisfaire ses moindres désirs.

Les meetings avaient troublé cette entente parfaite.

— Pourquoi ne s'est-il pas fait le champion de mes idées ? pourquoi s'y est-il opposé ? se demandait Juliette, comme si elle sentait la nécessité de se justifier.

Mais vint ensuite le souvenir du télégramme.

Malgré elle, Juliette sentait que cette accusation appelait la colère de Fernand, et cependant elle était forcée de reconnaître qu'il n'avait pas cherché à se venger.

C'est que Fernand était catholique et que sa religion lui enseignait le pardon des injures.

Juliette se révoltait contre la pensée que l'indulgence de Fernand avait été inspirée par la religion qu'elle détestait.

La prétendue libre pensée, dont elle était une des prêtresses, ne lui inspirait pas des sentiments aussi généreux.

Mais ce qu'elle n'osait s'avouer, c'était le projet qu'elle avait conçu, qu'elle avait nourri de toute la noirceur de son âme et qu'elle allait mettre à exécution ce soir même. Le crime recherche les ténèbres.

Ses théories n'obtenant pas à la Nouvelle-Orléans le succès qu'elle s'était cru, un instant, sûre d'obtenir, elle résolut de frapper un grand coup ; de commettre un de ces actes coupables qu'elle colorait du spécieux prétexte d'intérêt général ; de hâter la fin de l'existence de Singapoor, qui, se disait-elle, n'avait plus que quelques jours à vivre ; en un mot, d'empoisonner le vieil indou, afin que sa jeune femme montât sur le bûcher.

Quel retentissement cet acte horrible n'aurait-il pas ! que d'arguments il lui fournirait pour réclamer impérieusement l'émancipation de la femme !

C'est ainsi que, d'erreur en erreur, de faute en faute, elle se laissait dominer par l'esprit du mal, au point de se faire une arme du crime et de le justifier même.

Elle fut distraite de son sinistre projet par l'arrivée de Sara et de Singapoor.

— Veillons, se dit-elle.

Se rapprochant de Betsy, elle lui dit en désignant Sara.

— Vois écoute, souviens-toi de mes recommandations ou sinon....

Juliette s'éloigna en jetant sur Sara un regard où elle concentra toute sa haine.

Betsy, restée seule, se disait :

— Est-elle méchante, cette maîtresse ! Dieu, que j'ai été mal inspirée de recourir à elle ! Chaque jour amène de mauvais traitements. Et je dois souffrir sans me plaindre, car elle pourrait me faire expirer sous les coups.

Hélas ! la mort serait peut-être moins cruelle. Cette esclave était doublement malheureuse, parce que les consolations de la religion ne visitaient jamais son cœur.

Singapoor et Sara ne tardèrent pas à venir se reposer sur le banc où quelques instants auparavant Juliette avait ourdi sa trame.

— Reposons-nous, disait Singapoor à Sara ; je suis quelque peu fatigué. Puis, avant d'entrer dans ces tourbillons de plaisirs bruyants, je veux encore une fois te rappeler mes avis. Sois-y fidèle, sinon je te tiendrai enfermée dans ma maison pour toujours.... Entends-tu ? pour toujours ! car après ma mort tu n'as plus d'espoir ; tu dois me suivre au delà du tombeau. Ma vie est ta vie et mon dernier souffle appellera le tien.

— Pourquoi ces lugubres recommandations ? Est-ce moi qui vous ai prié de venir à cette fête ?

— Je suis forcé d’agir ainsi pour faire cesser les méchants propos, pour déjouer les calomnies ou les médisances, madame, car il ne m’est nullement démontré que vous êtes restée fidèle à nos dieux.

— Dans ce cas vous devriez...

— Le contraire ne m’est pas plus démontré...

— Faites cesser ce doute et tuez-moi.

En parlant ainsi, Sara s’était levée et avec une attitude superbe s’était placée en face de son mari.

— Du calme, mon enfant. Les apparences sont contre toi.

— Vous oubliez que ces propos émanent surtout d’une femme qui se venge de ce que j’ai refusé d’épouser ses théories sociales.

— La haine est souvent perspicace.

— Ou aveugle.

Pendant cette conversation, ces reproches, Betsy s’était approchée des interlocuteurs. Elle pouvait le faire d’autant plus aisément sans être aperçue, que Singapoor, voulant renouveler ses recommandations avant d’entrer dans la salle du festin, s’était arrêté dans le jardin qui avait été annexé à la serre et aux appartements pour donner, par un horizon plus vaste, plus de charme à la fête.

Couchée derrière un massif, Betsy ne perdait pas un seul mouvement et s’efforçait de classer dans sa mémoire tout ce qu’elle entendait. Ce n’est pas qu’elle remplît sans répugnance la mission d’astuce qui lui était imposée, mais elle voulait éviter le fouet que son imagination alarmée faisait miroiter sans cesse devant ses yeux.

— Ah ! vous croyez me convaincre par vos raisonnements, disait Singapoor, mais vous n’y parviendrez pas, madame. Je sais qu’on s’efforce de flétrir à vos yeux les lois divines et humaines qui régissent l’Inde, et que vous seriez enchantée de briser les liens qui vous unissent à moi pour l’éternité.

— Ah ! le bûcher ! s’exclama Sara.

— Oui, le bûcher, madame. Ce dernier devoir vous effraie, n’est-ce pas ? Mais vous n’y échapperez pas.

On a vu dès le commencement de ce récit que le bûcher était la préoccupation constante de Sara et que son imagination lui représentait les flammes et les apprêts du supplice. Aussi les paroles cruelles de Singapoor

agissant trop fortement sur son esprit et sur son corps, affaibli par la fièvre jaune, produisirent une défaillance dont Singapoor ne s'aperçut qu'au moment où, s'exaltant par ses propres paroles, il s'écriait encore :

— C'est par le bûcher, madame, que la femme se purifie avant d'entrer dans le Ciel. Les flammes...

Sara roula inerte à ses pieds.

Le vieillard poussa instinctivement le cri :

— Au secours, au secours !

Aussitôt plusieurs esclaves accoururent.

Betsy, craignant d'être aperçue, quitta son poste d'observation en se disant :

— Ma maîtresse sera-t-elle satisfaite ? Éviterai-je le fouet ?

Sous l'effet des sels, Sara ne tarda pas à reprendre ses sens. Elle jeta des regards étonnés autour d'elle.

Fatime, qui avait été aussitôt prévenue de l'indisposition, était empressée auprès de Sara.

— Ayant appris votre évanouissement, j'ai tout quitté pour venir à vous, dit Fatime avec un intérêt marqué.

— Je vous en sais bien gré, madame, fit Sara d'une voix faible, mais je me sens mieux.

— D'où vient donc cette subite indisposition ?

Sans répondre Sara tourna ses regards vers Singapoor.

Le vieillard, embarrassé, dit en balbutiant :

— Je n'y comprends vraiment rien.

— Cette nouvelle a fortement ému les invités, qui rendent tous un juste hommage à vos mérites, ma chère Sara. Et si je ne les en avais empêchés, ils seraient tous ici.

— On est vraiment trop bon et je serais bien ingrate, si je n'allais pas à l'instant leur en témoigner toute ma reconnaissance.

— Ils en seront enchantés. Mais auparavant prenez quelque rafraîchissement.

— Volontiers...

Maintenant, madame, je suis à vos ordres.

Fatime fit aussitôt à Sara et à Singapoor les honneurs de son salon.

A peine s'étaient-ils éloignés que les domestiques attirés par l'indisposition de Sara portèrent leurs jugements sur les invités.

— Est-elle mijaurée cette petite dame ? disait l'un d'eux.

— Ces maîtres ne savent comment faire pour se rendre intéressants, dit un autre domestique avec un geste de superbe mépris.

— Et madame Fatime avec ses grands airs, ajouta un troisième.

— Est-elle assez ridicule ! fit l'homme aux gestes superbes.

Ces réflexions furent brusquement interrompues par une interpellation du chef des esclaves qui s'écriait :

— Hola ! ho ! vous autres. Paresseux, que faites-vous là ?

— On y va, dit l'esclave prétentieux.

— Comment ? on y va !

Le chef des esclaves ayant fait mine d'approcher, les trois interlocuteurs se séparèrent.

Dans la préoccupation d'esprit, dans l'affaiblissement du corps où elle se trouvait, Sara semblait, en entrant dans les salons ornés de fleurs, une de ces victimes que, dans l'antiquité, on conduisait à l'autel.

Les plaisirs bruyants des bals et des fêtes ne sont vraiment agréables qu'aux esprits superficiels ou aux âmes bourrelées de remords qui cherchent à s'étourdir.

L'homme sérieux se sent mal à l'aise au milieu de ces compliments flatteurs qui le plus souvent sortent d'une bouche où se dessine encore, malgré l'adulateur, un sourire ironique.

Et quels souvenirs laissent ces fêtes ! Des regrets pour les personnes qui ont entendu trop complaisamment d'amères critiques ; des regrets aussi pour ceux qui y ont cherché un délassement et qui au fond de la coupe couronnée de fleurs, ont éprouvé une lassitude plus grande lorsqu'ils ont ensuite été abandonnés à eux-mêmes.

Juliette ne perdait pas de vue Sara et Singapor. Comme l'esprit du mal elle guettait sa proie.

Cependant la première partie de la soirée s'était écoulée sans que Juliette pût mettre son infernal projet à exécution.

Après les compliments de condoléance que son indisposition avait appelés, Sara s'était tenue à l'écart, et Singapor que rien n'était venu alarmer, commençait à se ressentir de l'entraînement général.

Ce vieillard était encore un adepte de la morale du plaisir.

Le temps ayant aiguisé son appétit, il accepta des gâteaux et des rafraîchissements.

C'est là que Juliette l'attendait. Mais son projet ne tarda pas à se heurter à un obstacle. Sara, sur les instances de Singapor, fit comme son mari et

accepta.

Cette circonstance rendait en effet l'exécution du plan de Juliette difficile, périlleuse même.

Il fallait, en atteignant Singapoor, éviter avant tout que Sara ne tombât victime du poison destiné à son mari.

Tandis que chaque invité se trouvait occupé des personnes qui l'entouraient, Juliette put se glisser inaperçue auprès d'un esclave qui versait du vin de Chypre pour Sara et Singapoor. Elle jeta, sans être remarquée, dans le verre qui semblait destiné à Singapoor, la poudre qui devait lui donner la mort.

Juliette attendit anxieuse que l'esclave offrît le vin aux deux convives.

Mais, ô contrariété ! ô terreur ! l'esclave présenta le verre inoffensif à Singapoor et le poison à Sara.

Prompte comme l'esprit du mal, Juliette se glissa auprès de Sara et imprima une forte secousse à son bras au moment où elle portait le verre à ses lèvres.

Sara fut sauvée ; mais le but de Juliette n'était pas atteint.

Après les excuses d'usage, Juliette se perdit dans la foule des invités, non sans avoir remarqué que Singapoor avait offert par galanterie son verre à Sara.

Juliette ne perdit pas un instant et fut auprès de l'esclave au moment où, après avoir versé un nouveau verre de vin, il allait l'offrir à Singapoor.

— On vous appelle, dit Juliette à l'esclave en lui désignant un des coins de la salle opposé à la table où se trouvait Sara.

L'esclave, n'apercevant rien et ne pouvant rien distinguer qui le concernât, puisqu'en réalité personne ne l'appelait, regarda pendant quelque temps l'endroit de la salle désigné par Juliette, qui put ainsi aisément jeter, sans être aperçue, le poison dans le verre destiné à Singapoor.

Le verre ne tarda pas à être présenté au vieil Indou, qui, après l'avoir vidé presque entièrement, éprouva une sensation désagréable.

— C'est étrange, dit-il, ce vin de Chypre me semble bien amer ; qu'en penses-tu, mon amie ?

— Je le trouve au contraire délicieux.

— Mais qu'éprouvais-je donc ? Des douleurs...

C'est en vain que Singapoor s'efforçait de dompter la nature qui frémissait à l'attaque du poison.

Sara, voyant les traits contractés de son mari, se leva bruyamment de table.

Ce brusque mouvement, les gémissements de Singapoor, appelèrent bientôt l'attention générale.

Singapoor ne tarda pas à tomber dans une crise terrible. Le poison comme le feu dévorait sa poitrine.

— Je suis empoisonné, s'écria-t-il.

Ce cri jeta partout l'alarme.

Dans ce péril extrême, chacun donnait un avis ; mais ce fut en vain. Le poison résista à tous les cordiaux et vainquit aisément la nature affaiblie par l'âge.

Singapoor expira en jetant sur Sara un regard accusateur.

XIX.

Les dieux de l'Inde.

Nous avons vu au commencement de ce récit que la demeure de Singapoer était éloignée de la ville, et située sur les bords du Mississipi. Cette villa dont le site et surtout le calme, qui naît toujours loin des habitations, formait un des principaux charmes, n'était que trop propice à l'exécution des ordres lugubres que Singapoer, avant de mourir, avait légués à son intendant, un indien fidèle observateur des anciennes coutumes de la religion de Boudha.

Singapoer voulait, nous le savons déjà, en mourant entraîner avec lui, Sara dans la tombe.

Sara aurait pu échapper à la mort qui l'attendait, si au lieu de rentrer chez elle après le terrible événement que nous avons raconté, elle avait pensé au danger qu'elle courait. Sa demeure était seule à craindre pour elle. Habitation d'un consul indien, elle était considérée par le droit international comme pays Britannique et soumise aux lois de l'Inde, sans qu'aucune juridiction du gouvernement de la Louisiane osât pénétrer, par des regards indiscrets, ce qui s'y passait.

L'inviolabilité du domicile qui sied si bien à l'orgueil humain, devait être fatale à Sara.

Aussitôt qu'elle fut rentrée dans ses appartements, après avoir fait transporter dans sa demeure le corps de son époux, elle pressentit le sort qui l'attendait, car les portes se refermèrent sur elle.

Elle voulut en vain ouvrir.

Ayant sonné sa femme de chambre, ce fut l'intendant qui se présenta.

— Que désire, madame ? demanda-t-il, d'un ton qui émanait à la fois du serviteur et du maître : du serviteur par habitude ; du maître par la résolution inébranlable d'accomplir un devoir pénible à son ancienne maîtresse.

— Faites châtier l'impertinent qui a osé fermer les portes à clé.

— Cet impertinent, madame, j'ai le regret de vous le dire, c'est moi.

— Vous, M. l'intendant ?

— Oui, madame, répondit l'intendant avec fermeté.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— J'agis d'après les ordres de Singapoor, votre mari.

— De Singapoor ! Boudha l'aurait rendu à la vie ?

— Plût au ciel pour vous madame.

— Que signifie ce ton lugubre ?

— Vous savez comme moi, madame, que les lois de l'Inde exigent que les femmes suivent leurs époux, pour les servir dans l'autre vie et que vous devez être brûlée sur le même bûcher que notre seigneur et maître.

L'imagination de Sara lui représenta aussitôt le bûcher avec toutes ses souffrances. Les flammes s'élevaient devant elle et l'entouraient ; elle frissonna.

Et cependant elle ne pouvait ni ne voulait fuir, parce que née avec des idées religieuses, elle préférerait mourir que d'échapper au trépas en violant les lois de Brahma.

Mais sur le point d'affronter le bûcher et ses horreurs, elle regrettait la vie.

Une larme coula silencieuse sur sa joue. Tandis qu'elle se détournait pour l'essayer, l'intendant qui craignait de se laisser attendrir, s'éloigna rapidement en fermant la porte derrière lui.

Sara se précipita vers la porte, mais ce fut en vain que ses petites mains firent des efforts inouïs pour l'ébranler.

Ses cris furent sans écho. Les domestiques qui n'étaient pas indiens avaient été renvoyés par l'intendant, et il ne restait plus que des disciples de Boudha décidés à accomplir leur tâche jusqu'au bout.

— Prisonnière chez moi ! dit-elle. Il ne me manquait plus que cet affront. Je n'aurai même pas l'honneur de l'acte héroïque que j'accomplirai en montant sur le bûcher !

Les diverses phases de la terrible scène qui venait de s'accomplir dans le salon de Fatime, se retracèrent à son esprit. Elle cacha son visage dans ses mains.

— Oh ! Quelle scène affreuse s'offre à ma vue ! soupira-t-elle. Je vois encore ces regards étonnés qui de Singapoor se reportait sur moi, ces chuchotements qui, émanant de Juliette, ne présageaient rien de bon, et semblaient exprimer plus d'horreur que de compassion. Il me semblait que l'ironie qui se lisait sur certains visages, m'enlevait l'honneur. Et ce

vieillard, lui aussi, jetait sur moi des regards vitreux qu'il s'efforçait en vain de rendre pénétrants.

Ses yeux éteints exprimaient la surprise, la terreur, la colère.

Il est mort, et je dois partager son sort... Brûlée vive !... à seize ans lorsque la vie surabonde en moi. Quel sort affreux ! ne toucher au bonheur que pour mieux en comprendre la perte.

Juliette doit être satisfaite, mon malheur aussi passe son espérance.

Mais qui donc a pu empoisonner mon mari ? Qui avait intérêt à cette mort ?... Juliette...

Mais qu'entends-je ? on ouvre la porte... C'est elle !

— Oui, c'est moi, dit avec calme Juliette qui avait entendu cette exclamation mêlée d'effroi ; je viens vous sauver.

— Vous ! me sauver ?

— Oui, moi.

— L'honneur me défend de rien accepter de celle qui m'a flétrie.

Les apparences seules présentées sous un prisme fâcheux sont contre moi. Je suis innocente, madame, vous le savez bien.

— Je vous croyais coupable et je venais vous sauver du supplice qui vous attend. Innocente et perdue par ma faute, je vous sauverai malgré vous.

— Quel serait le prix de ce service, demanda Sara, avec ironie ?

— Rien.

— C'est trop, madame... sachez que mon premier acte serait de vous dénoncer à la justice comme empoisonneuse.

— Moi ! s'exclama Juliette épouvantée, malgré elle, en face de cette accusation.

Mais elle ne perdit pas longtemps contenance. Comme un habile joûteur, elle envoya bientôt à l'adversaire un trait accéré. Entraînant Sara vers la fenêtre, elle lui montra le bûcher qu'on élevait déjà dans une cour, placée au centre de la demeure, et entourée de bâtiments, de sorte qu'aucun œil indiscret du dehors ne pût soupçonner le drame que l'on préparait.

— Regardez donc, s'écria Juliette ; avant de menacer, craignez pour vous même.

— Ah ! le bûcher !

On entendit le bruit que faisaient les charpentiers en assemblant les bois.

— C'est dans cette cour, ajouta Juliette, où personne ne peut pénétrer, que vous serez brûlée vive dans une heure.

— Dans une heure !

— Comprenez-vous enfin, que rien ne peut vous arracher au supplice ? Fernand, votre seul protecteur, Fernand ignore ces apprêts que j'ai fait devancer à dessein, et il ne le connaîtra que quand je le lui ferai savoir, pour verser des larmes, s'il le désire, sur vos cendres encore brûlantes.

— Quelle cruauté ! Se repaître d'un supplice !

— Supplice que j'envie, car les tourments que j'éprouve me rendent la vie tellement affreuse que la mort elle-même entourée des plus atroces supplices, me semble préférable.

Vous êtes le seul obstacle qui s'élève entre moi et le succès de mon œuvre, il faut que vous disparaissiez.

En parlant ainsi elle s'éloigna en jetant sur Sara d'après regards.

Sara n'essaya même pas de la suivre et de fuir.

Elle supposait avec raison que les abords de sa chambre étaient gardés.

— Tout m'accable, disait-elle, et cependant j'espère encore. M. de Montfort veille sur moi. Courage, m'a-t-il dit, je veille sur vous et jusque sur le bûcher ne craignez rien.

Oui, mais l'heure du supplice approche, une main perfide l'a devancée.

D'ailleurs, m'est-il permis d'échapper au sort qui m'attend. Boudha ne me fait-il pas un devoir de me jeter moi-même dans les flammes ? O cruelle alternative !

Sara fut pendant quelques temps plongée dans ses sombres réflexions. Elle y serait restée longtemps si l'arrivée de trois de ses serviteurs ne l'eût arraché à elle-même.

C'étaient les trois serviteurs qui devaient monter avec elle sur le bûcher, afin de servir dans le ciel, selon la croyance indienne, le maître que la mort leur avait enlevé sur la terre.

Ces hommes étaient joyeux. Ils avaient brigué et obtenu le lugubre honneur de monter avec Sara sur le bûcher. Aussi en venant rendre une dernière fois sur la terre, leurs hommages à leur maîtresse, manifestèrent-ils leur joie et leur orgueil.

Ayant levé les yeux sur eux, Sara leur demanda ce qu'ils désiraient.

— Monsieur l'intendant vient de nous apprendre, madame, que nous avons l'honneur d'avoir été choisis par notre ancien seigneur et maître pour monter avec vous sur le bûcher, afin de continuer, dans le ciel, les fonctions que nous remplissions sur la terre.

Sara ayant gardé le silence, l'un des trois serviteurs s'avançant jusques auprès d'elle, la salua respectueusement et lui dit :

— J'étais, vous le savez, madame, le grand veneur de notre bon maître lorsque la vigueur lui permettait de se livrer au royal exercice de la chasse. Que ferait-il là-haut, maintenant qu'il a rejeté le manteau de la vieillesse et acquis une jeunesse céleste, car la mort est pour les justes une fontaine de jouvence, que ferait-il là-haut, dis-je, si je n'étais pas là pour relancer le cerf et le sanglier, le dix-cors et le solitaire ?

— Et pendant que notre seigneur et maître se livre à ses nobles divertissements, ne faut-il pas, madame, dit à son tour un autre serviteur, que l'on s'occupe des travaux plus modestes, mais plus utiles de la panification ?

— Il s'agit bien vraiment, répliqua le grand veneur, de vanter l'utilité de la boulangerie et surtout de la comparer à des amusements royaux.

— Prenez garde, grand veneur, que l'orgueil n'obscurcisse votre vue, répondit le grand panetier.

— Et vous, boulanger, prenez garde au pétrin.

— Insolent !

— Calmez-vous, mes amis, dit avec un geste majestueux le troisième serviteur qui jusque-là les avait écouté avec un air d'indifférence qui touchait au mépris. Pourquoi vous disputer la prééminence ? Que signifient les exercices de la chasse et les travaux de la boulangerie en comparaison de la liqueur divine, du Nectar que le grand échanson verse avec la joie dans les festins.

Tandis que les mets les plus délicats gisent sur la table, l'emphytrion lève bien haut le verre qui renferme ma précieuse liqueur et se lève avec respect en portant le toast au héros de la fête.

— Les fumées du vin lui ont sans doute monté au cerveau, fit le grand veneur.

Le mécontentement de l'échanson n'eût plus de borne lorsque le veneur et le panetier non satisfaits de lui disputer le premier rang y joignirent le persifflage.

— Malheureux ! s'écria-t-il avec un tel éclat de voix que Sara fut tirée de ses réflexions ; malheureux, vous osez disputer le premier rang au collègue de Ganymède qui versait le Nectar sur la table des dieux ?

— Des dieux du paganisme ! répliqua le grand veneur, observateur des lois de Vichnou.

— Vous blasphémez Brahma et Vichnou, fit avec horreur le grand panetier.

— Du calme, du calme ! fit Sara, qu'importent les honneurs à qui va mourir.

— Pour revivre au ciel dans les mêmes conditions que nous aurons occupées sur la terre, répondit l'échanson qui, dans l'emportement de sa colère osait non-seulement élever sa voix devant sa maîtresse, mais même combattre ses idées.

— Que sommes-nous en présence de Brahma, devant qui nous allons paraître ?

Laissez-moi.

— Mais, madame, dirent-ils tous trois à la fois.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il encore ?

— Madame, dit le grand échanson ; nous avons été choisis par notre seigneur et maître, mais pour que nous ayons l'honneur de monter sur le bûcher, vous devez ratifier ce choix.

— Vous désirez partager mon sort ?

— Si nous le désirons ! fit le panetier.

— C'est mon seul désir, dit le veneur.

— Ce serait ma gloire, ajouta l'échanson surenchérissant sur ses compagnons ¹.

Qu'il soit fait selon votre désir, dit Sara en lui faisant signe de se retirer.

XX.

Le Bûcher.

Pendant leur discussion, les trois ambitieux serviteurs n'avaient pas remarqué qu'un personnage, déguisé en esclave indou s'était glissé dans la salle et s'était ensuite caché en tâtonnant dans un cabinet.

A peine furent-ils partis que ce personnage, après avoir jeté autour de lui des regards inquiets et scrutateurs et s'être assuré qu'il était seul avec Sara, l'appela à voix basse.

— Madame Sara !

Sara ne fit aucun mouvement,

— Pauvre femme ! Elle est bien malheureuse.

Élevant la voix, il l'appela encore :

— Madame Singapoor !

— Qui m'appelle ?

Que me veut-on encore ? fit-elle avec mécontentement, sans relever la tête. Qu'on me laisse mourir en paix.

— Il ne s'agit pas de mourir, mais de vous sauver ! répondit Fernand en s'avançant.

— M. Fernand ! Vous ici. Mais hélas, je dois mourir.

— Oui, si je ne m'étais pas glissé jusqu'ici, si je n'avais pas apporté un déguisement qui vous permettra de sortir inaperçue. Hâtez-vous, revêtez ce déguisement et bientôt vous serez libre.

— Libre !

— Oui, libre, répéta Fernand en jetant sur les épaules de Sara un large vêtement indou.

— O M. de Montfort, ne parlez pas ainsi. Ne me faites pas entrevoir un horizon de bonheur au moment où je dois mourir.

— Vous, mourir ! Mais vous oubliez donc que je vous défends ?

Si je vous revêts d'un déguisement, ne croyez pas que je craigne de regarder vos ennemis, la mort même en face. Non, oh ! non, je ne les crains pas pour moi, mais pour vous qui dans la mêlée pourriez être blessée.

— Croyez, M. do Montfort, que je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve d'héroïsme pour vous apprécier.

— Venez, venez, sauvons-nous, dit Fernand en entraînant Sara.

Sara fait quelques pas, mais soudain elle s'arrête. C'est que ses regards ont rencontré les statues des divinités de l'Inde.

— Je ne puis vous suivre, s'écria-t-elle effarée.

— Qui vous en empêche ?

— Je ne m'appartiens pas.

— Qui ? Quoi peut s'opposer encore à votre départ ? Désignez-le moi. Bientôt j'en aurai fait justice.

— Vous ne pouvez pas plus lutter que conjurer mon malheur.

— Mais encore, qui vous empêche de partir ?

— Brahma.

— Et que m'importe Brahma, cette divinité imaginaire !

— Taisez-vous, fit Sara avec effroi, en jetant des regards épouvantés sur les statues de ses dieux.

— Ces divinités n'existent que dans l'imagination des malheureux indiens qui se soumettent à leurs ridicules et cruelles pratiques.

— Mais taisez-vous donc ; le ciel va tomber sur votre tête.

— Si Brahma est dieu qu'il montre sa puissance et m'écrase de sa foudre.

— Brahma, Vichnou, ayez pitié de lui, s'écria Sara comme si le ciel allait l'écraser.

— Si ces divinités existent, elles doivent m'entendre. Eh bien ! je les mets au défi de manifester leur puissance. Et cependant c'est le moment ou jamais pour elles d'agir, puisque je veux vous enlever à leurs horribles sacrifices.

— O ciel !

— Entendez-vous, Brahma ? Êtes-vous sourd, Vichnou ? Où sont vos foudres, Boudha ?

Sara stupéfaite restait immobile, comme si elle avait été pétrifiée.

— Vous voyez bien que ces divinités n'existent pas. Mes imprécations restent sans punition, parce qu'elles s'adressent au néant d'où l'imagination indienne a fait sortir Brahma, Boudha, Vichnou, qui sont impuissants, parce qu'ils n'ont jamais existé.

Et c'est pour obéir aux lois cruelles dictées par quelque prophète de malheur au nom des divinités qui n'existent pas que vous monteriez sur un bûcher !

Sara, effrayée d'abord par les menaces de Fernand appelant si directement sur sa tête les foudres vengeresses avait cru que tout allait être réduit en poudre. Peu à peu elle s'était rassurée. Le raisonnement de Fernand que n'interrompait pas la vengeance de Brahma produisait ses effets. Cependant les idées dont elle avait été imbues depuis son enfance, exerçaient encore une grande influence sur son esprit. Elle était ballotée entre la crainte des divinités vengeresses, car l'amour divin n'existe que dans la religion chrétienne, et le désir d'échapper au supplice.

Fernand comprit par la lutte qui se livrait dans l'esprit et le cœur de Sara que la conviction serait plus efficace que l'effroi et que le meilleur moyen d'atteindre ce but était de faire une comparaison entre la religion catholique et les erreurs de l'Indoustan.

Levant les yeux au ciel, il dit avec ferveur :

— O Dieu tout-puissant, inspirez-moi et accordez-moi la grâce de la convaincre...

Il fut interrompu par Sara qui disait avec émotion :

— Aussi loin que peuvent se reporter mes souvenirs, je me rappelle que ma mère me prenant sur ses genoux me dit et me répéta bien souvent : Prie mon enfant, prie Brahma, Vichnou, Boudha, les plus grands dieux du ciel, de nous être propices.

Puis, joignant mes deux petites mains, elle me faisait prier.

Plus tard elle ajouta : Le plus grand malheur est d'être infidèle à la religion de ses pères. Quelque fatalité qui t'accable, sois fidèle à Brahma, à Vichnou et à nos autres divinités.

— Pour accepter ces divinités, il faudrait, je vous le répète, qu'elles existassent.

— J'ai juré.

— Serment sans objet.

— J'ai promis à ma mère.

— Mais votre mère ne voulait pas votre malheur, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, elle m'aimait tant.

— Née dans l'erreur, votre mère vous demanda une chose impossible.

Écoutez :

Si l'impuissance ou l'inanité des divinités indoues ne vous est pas suffisamment démontrée par leur inaction en face de mes provocations qui seraient des blasphèmes si elles existaient, comparez les principes de la religion du Christ avec ceux de Brahma.

Le culte de vos divinités émane de la crainte et non de l'amour. Au lieu des élévations de pensée, de cette communication entre la créature et le créateur, de cet amour qui nous attire à Dieu par la bonté et l'espérance, la religion indoue n'inspire que la crainte et étouffe tout sentiment naturel. Le bûcher est toujours allumé et appelle sans cesse de nouvelles victimes, tandis que le Christ s'est lui-même offert en holocauste.

Et puis, quelles divinités sont offertes à votre adoration ! Un éléphant tout caparaçonné d'or, comme si l'on craignait qu'un œil indiscret ne devinât le ridicule de cette divinité ; le dieu-cheval dans lequel Vichnou doit s'incarner à la fin du monde, la vache-déesse, le serpent, le scorpion, le paon, la tortue et jusqu'au porc et au limaçon.

L'imagination s'abandonnant à ces chimériques pensées a créé ces dieux qu'elle a tirés de la fange pour les placer sur vos autels. Tout est dieu, excepté Dieu même, tout y est bon, excepté le bien et la vertu. Tel est le malheur de l'homme abandonné à l'erreur, il secoue le joug d'un Dieu doux et miséricordieux, pour se livrer à la superstition et se créer des divinités qui asservissent son intelligence, par d'ingénieuses fables, et demandent son sang.

Au nom du ciel, mais du véritable ciel, qui doit être l'objet de nos pensées, abjurez votre erreur, oubliez les ordres barbares de divinités qui n'existent que dans l'imagination indienne et qui sont aussi impuissantes à vous river au bûcher qu'à me punir de mes mépris ; et puisqu'il vous faut une religion, suivez au moins celle du Christ, qui, au lieu de demander votre sang, a versé le sien sur la croix pour vous sauver.

— O ciel ! que répondre ? s'écriait Sara.

— Suivez-moi et fuyons cette funeste demeure.

— Non, je ne puis...

— C'est la vie, c'est le bonheur sur la terre et dans le ciel que vous hésitez à accepter.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre.

— Grand Dieu ! on vient ; il est peut-être trop tard, s'écria Fernand avec désespoir...

— Qui que vous soyez, ô maître du ciel, Brahma ou Christ, voyez les tortures de mon esprit, les angoisses de mon cœur ; ayez pitié de moi.

— O je vendrai chèrement ma vie à ces bourreaux, s'écria Fernand.

La porte s'ouvrit et Juliette s'avança le front sévère et soucieux. La vengeance ne s'empare jamais du cœur humain sans y exercer des ravages,

sans que le stygmate de cette passion ne se lise sur le front.

A cette vue, Fernand, un moment étonné, eut cependant la présence d'esprit de se réfugier dans un cabinet contigü à la salle où ils se trouvaient. Juliette ne l'avait pas remarqué, à cause de son déguisement d'esclave, qui le rendait méconnaissable.

Sara frémit sous le regard haineux de Juliette, qui l'attira vers la fenêtre et lui montra le bûcher et le flambeau déjà allumé qui devait y mettre le feu.

— Renoncez à l'espoir de vivre, dit-elle avec un accent qui exprimait toute sa haine et sa colère.

— Jamais !

— N'êtes-vous pas encore convaincue que vous allez mourir ?

— J'en doute, fit Fernand, qui se cacha aussitôt après avoir parlé.

Juliette, ayant cru que cette réponse émanait de Sara, ajouta :

— Espérez-vous encore que Fernand viendra à votre secours ?

Mais Fernand ne s'intéresse guère plus à vous. D'ailleurs, il ignore que vous allez mourir.

— Mensonge ! s'écria Fernand en rejetant son déguisement et en apparaissant subitement aux yeux de Juliette.

— Grand Dieu ! Fernand !

— Oui, Fernand, qui vient donner un démenti à vos calomnies et sauver la vertu persécutée.

D'un geste menaçant il repoussa Juliette qui voulait sortir, couvrit Sara d'un manteau d'esclave, rejeta son ennemie dans le fond de la salle et ouvrit la porte qu'il ferma précipitamment derrière lui.

Juliette, ayant en vain ébranlé la porte, courut à la fenêtre qui donnait sur la cour.

Elle cria, mais on la prit d'abord pour Sara. Puis ses gestes et ses propos incohérents n'étaient pas de nature à éclairer les esclaves qui veillaient sur le bûcher.

— Accourez, accourez, criait-elle. Elle se sauve... Je suis enfermée.

Le désordre que ces cris causèrent dans la maison furent favorables à la fuite de Sara et de Fernand. Déguisés en esclaves, ils passèrent inaperçus dans le tumulte général.

La porte s'ouvrit enfin devant Juliette, mais il était trop tard. Fernand et Sara passaient en ce moment devant le bûcher.

Ce fut en vain qu'elle s'écria :

— Arrêtez-les ! arrêtez-les !

Personne ne se trouvait plus dans la cour.

Bientôt elle les vit sortir de l'hôtel et disparaître à ses yeux.

— Elle est libre ! s'écria-t-elle. Elle échappe au bûcher ! Elle m'enlève la gloire !

Vengeance ! vengeance !

Épilogue.

— Ils ne viendront donc pas ? Ni Fatime, qui m'avait juré une amitié éternelle, ni Midwell mon frère, ni même cette sibylle, que j'ai comblée de dons.

O amitié ! tu n'es qu'un vain nom.

— Ne suis-je point auprès de toi ? Juliette.

— Oui, toi, tu as toujours été bonne pour moi ; mais les autres...

— N'accuse pas leur cœur ; la peur d'une maladie contagieuse seule les éloigne. Tu sais qu'on a répandu le bruit que tu étais atteinte de la fièvre jaune.

— Regarde, Clara, du côté de Mississipi...

Tu ne vois rien ?...

Je lui ai cependant envoyé mille dollars pour qu'elle vint m'apprendre si je dois vivre ou mourir.

La mort ! la mort... Le néant m'effraye.

— Tu oublies, Juliette, les enseignements de ta bonne mère. Elle t'apprit qu'il y a un Dieu et une éternité...

— Oh ! ne me parle pas de l'éternité.

Suis-je sur le point de mourir ?

— Ne sommes-nous pas tous entre les mains de Dieu ?

— Clara, s'écria Juliette, en serrant convulsivement le bras de sa sœur, Clara, tais-toi. Ne me parle pas de ton Dieu.

— Il n'y a pas d'autre Dieu. C'est le Dieu vivant.

— On le dit irrité.

— Contre les coupables impénitents. Mais toi, tu te réconcilieras avec lui.

— Moi !

— Et pourquoi pas ? Tes entraînements, tes exagérations...

— Avaient un noble but, n'est-ce pas ?

— Oui, certes. Toutefois, tu as eu le tort de t'écarter des principes religieux.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre dans l'antichambre.

— Enfin, dit Juliette, c'est la sibylle ! Je saurai la vérité.

Mais le sourire que sa bouche ébauchait s'arrêta glacé sur ses lèvres.

Un homme était debout sur le seuil de la chambre, attendant qu'on l'invitât à pénétrer plus avant.

Clara s'avança aussitôt vers l'étranger et le présenta à Juliette comme un médecin de ses amis.

— Madame me permet-elle, dit-il en s'approchant du lit de Juliette, de mettre mes faibles connaissances à son service ?

— Soit, répondit avec une certaine froideur Juliette, que la présence de ce médecin contrariait d'autant qu'elle avait été trompée dans son attente. Ayant renié Dieu, elle n'avait plus confiance en la science des hommes. Elle appelait les hallucinations des sibylles.

Clara accompagna le docteur jusqu'à la porte de l'antichambre et là elle lui demanda avec anxiété :

— Eh bien ! docteur, que concluez-vous ?

— Elle n'a plus que deux heures à vivre.

— Grand Dieu !

— Vous voyez que vous n'avez pas de temps à perdre pour la réconcilier avec Dieu.

— Désirez-vous que je prévienne notre bon curé ?

— Volontiers. Qu'il vienne au plutôt et qu'il ait la bonté d'attendre dans l'antichambre. Il faut que je prépare la malade à recevoir sa visite.

— Et ce n'est pas chose facile, n'est-ce pas ?

— Hélas !

— La prière étant l'arme la plus redoutable pour combattre l'esprit du mal, je vais de ce pas au couvent des Carmélites et chez les bons pères de la Compagnie de Jésus, réclamer le secours de leurs armes divines.

— Merci, docteur.

— Espérons en Dieu.

— Il est si bon, si miséricordieux.

— Mais n'oublions pas qu'il est le Dieu juste.

En retournant près de Juliette, Clara prit l'héroïque résolution de lui apprendre immédiatement que la mort était inévitable et qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre.

Que d'âmes sont perdues pour l'éternité par une amitié mal entendue ! Craignant de troubler la quiétude du malade, on attend les derniers moments, souvent agités par une fièvre qui rend toute confession

impossible quand le fils de l'homme ne vient point au moment où on ne l'attend pas encore.

Parfois aussi le malade voyant la mort s'approcher, mais craignant d'attrister ceux qu'il aime, n'ose appeler le prêtre.

C'est ainsi que le démon peuple son empire.

— Clara, dit encore Juliette, regarde... N'aperçois-tu pas la sybille ?... Mais regarde donc bien.

— Je ne vois rien, dit Clara, ou plutôt, chère Juliette, je vois — car je t'aime trop pour te cacher — que ton état empire d'heure en heure, de moment en moment !

— Que dis-tu ! je suis forte.

— Chère Juliette !...

— Cruelle ! Toi aussi tu me hais donc, cependant je ne t'ai jamais fait de mal à toi.

Je comprends que Fernand me haïsse, mais toi...

— Fernand vous respecte et vous aime.

— Fernand me hait, te dis-je.

— O chère marraine, que dites-vous ? fit Fernand qui quitta l'antichambre et s'approcha avec émotion.

— Fernand ! Toi ici, tu viens donc pour me maudire !

— Chère marraine, fit Fernand en se mettant à genoux au pied du lit, je viens au contraire te demander ta bénédiction.

— Je ne puis plus bénir.

— La bénédiction du prêtre vous donnera le droit de bénir à votre tour.

— Et Sara ?

— Prie pour vous. Voyez...

En effet, Sara, convertie au catholicisme, récitait dans l'antichambre son chapelet à côté du prêtre mandé par le médecin.

— Vous me pardonnez tous, demanda Juliette avec doute et étonnement ?

— Ils prient même pour vous, dit avec bonté le prêtre en s'avançant vers la malade.

Juliette était vaincue par le pardon des injures et par les prières.

Le prêtre reçut ses aveux et lui donna l'absolution de ses fautes.

Après avoir remercié Dieu de la grâce extraordinaire qu'il lui avait accordée, elle demanda combien de temps elle avait encore à vivre.

Clararegarda la pendule et pâlit. Deux heures s'étaient écoulées depuis le départ du médecin.

Juliette comprit ce regard et le silence de Clara.

— Vite, M. le curé, s'écria-t-elle : réunissez le plus grand nombre de personnes qu'il vous sera possible, afin que je fasse une rétraction publique de mes erreurs. Plus heureuse que Voltaire, j'ai....

Elle ne put achever, sa tête retomba sur son oreiller, les sueurs glacées de la mort ravagèrent sa physionomie.

On récita les prières des agonissants.

— Faites, mon Dieu, répétait Juliette, que comme le bon larron, j'entre dans votre paradis !

Fin.

Une Découverte campagnarde.

Je me rendis naguère chez un de mes anciens condisciples qui habite la campagne et dirige une vaste exploitation agricole. Il est si agréable de quitter Paris et ses ennuis, qui furent si bien dépeints par Boileau, pour jouir des charmes agrestes chantés par Virgile.

Après avoir parcouru les champs qui promettaient une belle récolte et de récompenser le labeur des agriculteurs, je rêvai dans les vertes prairies arrosées par un ruisseau serpentant au milieu des fleurs et bordé de grands arbres qui me fournissaient une ombre que les rayons du soleil ne pouvaient percer.

Le soir venu, je rentrai au logis au milieu des animaux bêlant, des chevaux et des bœufs fatigués du travail de la journée.

La promenade et surtout l'air pur de la campagne ayant aiguisé mon appétit, je fis amplement honneur à tous les mets qui me furent présentés ; mon vorace appétit et mes compliments flatteurs réjouirent la ménagère.

Un énorme jambon vint couronner ce repas, j'allai dire ce festin. Mon ami m'en servit une forte portion.

— Eh ! que faites-vous donc, lui dis-je ? Croyez-vous enfin que j'ai un appétit de Gargantua ?

— Goûtez et vous protesterez après si vous ne le trouvez pas bon, me répondit-il.

— Je ne doute pas que ce jambon ne soit exquis. Il doit être aussi succulent que les mets dont j'ai mangé copieusement, trop peut-être, mais l'appétit comme l'estomac a des bornes.

— Goûtez, vous dis-je. Ne vous faites pas tirer l'oreille ; vous ne savez pas ce que vous refusez.

— Si j'en crois l'odorat, je suis fixé sur la saveur de ce mets. Il doit être exquis.

— Dans ce cas...

— Je m'exécute.

— Oh ! le brave.

A peine eus-je goûté à ce jambon que je m'arrêtai en disant :

— Je ne mangerai pas.

— Eh ! pourquoi ?

— Vous avez violé votre programme.

— Comment donc ?

— N'était-il pas entendu que vous ne me feriez servir que des mets provenant de votre exploitation, de votre crû, si je puis m'exprimer ainsi, et vous me donnez du jambon d'York ?

— Vous croyez ?....

— Fi donc, ajoutai-je, c'est mal : Vous reconnaissez ainsi la supériorité des produits de la perfide Albion, comme vous l'appellez ; bien plus, vous donnez par là un exemple déplorable au lieu de vous mettre à la hauteur de nos voisins.

— Que j'aime et que j'admire votre indignation ! Mais elle s'est trompée d'adresse.

— Comment, s'il vous plaît.

— C'est bien simple.

— Cependant.

— Vous n'avez pas mangé du jambon d'York.

— Qu'est-ce donc ?

— Devinez.

— A quoi bon. J'ai pu me tromper sur l'origine de ce jambon, quoiqu'il ressemble bien à celui d'York, ajoutai-je en mastiquant encore pour mieux me fixer. Mais, à coup sûr, il vient d'Angleterre, il n'est pas de votre cru et mon raisonnement n'en subsiste pas moins dans toute sa force.

— Voilà l'erreur.

— Comment ! mon raisonnement ne serait pas juste, parce que le jambon au lieu de devenir d'York, vous a été envoyé de quelque autre ville d'Angleterre ?

— Et s'il ne venait pas de la perfide Albion ?

— Impossible.

— Cela est cependant.

— D'où vient-il donc ?

— De France.

— De France !

— Oui, et d'une contrée que vous connaissez parfaitement.

— Que je connais ?

— Cherchez bien, fit-il en souriant.

— D'ici peut-être !

— Précisément.

La figure de mon ami rayonnait à la vue de ma surprise mêlée d'admiration.

— Expliquez moi donc enfin ce mystère, lui dis-je.

Bien volontiers. Mais ce n'est pas un mystère. La saveur que vous appréciez tant est le résultat d'un procédé bien simple.

On place dans, un vase profond, le jambon sur lequel on verse quelques verres de vinaigre. Pendant trois ou quatre jours, on le retourne et on le frotte fortement avec de la saumure.

— J'ai souvent entendu dire que la saumure contient une trop forte dose de salpêtre qui rend la viande indigeste et lui fait contracter une saveur peu agréable.

— Aussi j'ai une recette pour obvier à ces inconvénients.

— Quel homme précieux, vous êtes !

— Précieux, non ; mais j'observe.

— Vous êtes trop modeste. Mais continuez. Quel est le procédé merveilleux qui remédie aux inconvénients de la salaison ?

— Pour un jambon de six kilogr., je fais usage d'un kil. de sel commun, de 60 gr. de salpêtre, de 125 gr. de sel gris et 125 gr. de sucre. Je réduis en poudre fine ces divers ingrédients et j'en frotte fortement le jambon.

Lorsque le jambon a été frotté pendant 4 ou 5 jours et humecté pendant trois semaines, à l'aide d'une cuiller de bois, on le renferme dans un sac de papier goudronné.

On l'expose ensuite à la fumée de bois pendant trois semaines encore, en ayant soin qu'il ne subisse pas l'action d'une trop forte chaleur.

— Et c'est du jambon ainsi préparé.... ?

— Que vous mangez en ce moment.

— Vraiment, cette découverte est d'une grande utilité !

— Si vous le croyez, faites en part à vos lecteurs.

— Vous m'y autorisez ?

— Puisque vous croyez le procédé utile, répondit mon ami avec simplicité ; je n'y mets qu'une condition, c'est que vous taisiez mon nom.

Deux ouvriers pendant la Commune.

Coa, coa, coa...

Tels étaient les cris que répétaient d'un air injurieux de turbulents enfants qui, en sortant d'une école laïque d'une petite ville de la banlieue de Paris, aperçurent un Frère.

C'est que ces enfants étaient loin de puiser le respect de la religion à l'école. L'instituteur, imbu des idées voltairiennes, forcé et contraint par les règlements de mener ses élèves aux offices du dimanche, n'y donnait pas l'exemple de la piété. Et, dans ses réflexions, soit en classe, soit pendant les récréations, il n'épargnait point les diatribes contre l'école des Frères qu'on venait de fonder pour l'instruction vraie, qui ne peut être bonne sans être religieuse.

Ce qui vexait surtout l'instituteur, c'est que les familles les plus recommandables de la ville s'étaient empressées de confier leurs enfants aux Frères, dont le zèle et la science sont indiscutables.

Les sarcasmes du maître avaient produit leurs effets sur l'esprit des élèves. L'insulte que nous venons de rapporter au commencement de ce récit en était le fruit.

Tels maîtres, tels élèves.

L'instituteur, caché derrière sa jalousie, regardait avec un sourire narquois. Il admirait ses élèves qui, vraiment, se montraient dignes de lui. Mais il attendit en vain que le Frère, qu'on insultait, se révoltât contre les injures. Le religieux, calme et serein, s'éloigna, après avoir dompté la nature, en priant pour ses petits persécuteurs.

Parmi les enfants qui faisaient entendre ces cris injurieux, se distinguait le jeune Nicolas Frondel ; né d'un père qui fréquentait plus les cabarets que l'église, il marcha rapidement dans la voie de la méchanceté.

Hélas ! c'est surtout aux enfants qui ne reçoivent que de mauvais exemples chez eux que l'instruction religieuse est nécessaire, et, ce sont précisément ceux-là que leurs parents envoient aux écoles où l'on ne parle,

le plus souvent, qu'avec mépris de la religion, qui seule pourrait les arrêter dans la voie funeste qui les mène à l'insubordination, à la révolte, au bannissement ou au bagne.

Fier de sa turbulente prouesse, Nicolas Frondel rencontra, en rentrant chez lui, son jeune voisin, Armand Bienassi, qui assistait aux cours de l'école des Frères. Né d'un père qui ne brillait point par ses vertus, le jeune Armand avait le bonheur d'avoir une mère qui lui donnait l'exemple de la piété. Loin de subir l'influence délétère de son mari, et de se cacher, comme le font trop souvent les femmes timorées, pour remplir leurs devoirs de religion, elle avait appris à son fils, dès son bas âge, des prières et les premières notions religieuses. Sa piété lui avait donné peu à peu un certain ascendant sur son mari, qui n'était pas sans s'apercevoir que chaque fois que sa femme suivait assidument les pratiques religieuses, elle gagnait en bonté et en douceur. Aussi avait-elle obtenu, non sans effort toutefois, que son fils serait envoyé à l'école des Frères.

Le mari avait bien essuyé, avec peine, les quolibets de ses amis ; il en était même revenu plusieurs fois morose au logis, mais il se consolait à la vue des progrès de son fils et de sa bonne conduite, tandis que Nicolas Frondel faisait le désespoir de ses parents et l'ennui des voisins.

Nous ne suivrons pas ces enfants dans toutes les péripéties de leurs études. On devine aisément que Armand Bienassi fut un élève modèle qui obtint son certificat d'études, tandis que Nicolas Frondel, qui aimait à faire l'école buissonnière, ne fut même pas jugé apte à être présenté, quoique le maire qui protégeait ostensiblement l'instituteur et la prétendue libre pensée fut président de la commission d'examen. On sait qu'avec certains examinateurs il y a des accommodements.

Ainsi dernièrement, en août 1876, j'ai entendu aux examens qui eurent lieu dans une sous-préfecture des environs de Paris, un des examinateurs qui disait à l'inspecteur, en lui remettant la liste des points fixés d'après les réponses des élèves :

— Voici ma liste, M. l'inspecteur, mais je ne vous autorise pas à modifier les chiffres.

On les modifiait donc !

Comme j'étais présent, l'inspecteur rougit.

A qui douterait du fait que je rapporte, je dirai au besoin le nom de l'examineur et de l'inspecteur.

Cependant Armand Bienassi fut modeste dans son succès. Il évita même toute manifestation joyeuse qui eût pu attrister son voisin. Nicolas Frondel ne lui en sut pas gré ; il n'en fut pas moins jaloux au lieu de se dire qu'il ne devait son échec qu'à lui-même et de prendre la résolution de s'amender. Aussi retrouvons-nous, six ans après, en 1870, l'un contre-maître et l'autre simple ouvrier d'une fabrique.

La guerre de Prusse, l'invasion, les défaites successives, le siège de Paris, suspendirent peu à peu les travaux industriels.

Enfin, chacun prit les armes, et les ouvriers de la fabrique formèrent à eux seuls une compagnie. Là encore l'orgueil de Nicolas Frondel eut à souffrir. Malgré les petits verres qu'il fit boire à ses compagnons de travail, il n'obtint que le grade de caporal, tandis que le contre-maître Bienassi fut nommé lieutenant.

Dès lors la jalousie de Nicolas Frondel n'eut plus de borne.

II.

Nous sommes au 30 octobre 1870. Les Prussiens assiègent Paris depuis six semaines. Néanmoins la préoccupation des ouvriers de Belleville n'est pas de combattre l'ennemi ; les Prussiens avaient bec et ongle, tandis que les grands parleurs ont rarement du courage. Aussi les Bellevillois résolurent-ils de s'attaquer au gouvernement.

Le gouvernement était républicain ; mais comme les meneurs de Belleville n'en faisaient pas partie, tout devait périr puisque leur personnalité n'était pas en évidence. Puis ils ne craignaient pas le gouvernement qui s'était intitulé de la défense nationale, ils pressentaient déjà qu'il n'était composé que d'hommes de défaillance.

Nicolas Frondel ayant en vain essayé d'entraîner dans des idées de révolte les ouvriers de la fabrique dont Armand Bienassi était contre-maitre, se rendit à Belleville et fut un des plus ardents fauteurs de désordre. Il prit part à l'échauffourée du 30 octobre qui eût des conséquences si funestes sur l'issue des négociations qui venaient d'être ouvertes avec la Prusse.

Cette tentative de révolte fut le prélude de la Commune, parce que le prétendu gouvernement de la défense nationale n'eut pas l'énergie de rechercher les coupables et de les punir. Plus tard, ces hommes qui avaient joué au soldat pendant six mois, sans être décimés par la mitraille, se

souvinrent qu'on pouvait se révolter sans répression, levèrent le 18 mars, l'étendard de la Commune et donnèrent le triste spectacle d'une guerre civile en présence de l'ennemi qui souriait de pitié et de satisfaction.

Frondel fut encore un des meneurs du 18 mars. A peine la Commune fut-elle installée à l'Hôtel-de-Ville qu'il se fit nommer Colonel.

— Enfin ! il allait éclipser son ancien voisin, son contre-maître qui n'était que lieutenant.

Tandis que Frondel se parait de ses épaulettes de mauvais aloi, Bienassi brisait son épée et envoyait sa démission. Partisan de l'ordre, il ne pouvait pactiser avec la révolte.

Nicolas qui ne le perdait pas de vue et qui le guettait comme une bête fauve guette sa proie, bondit de joie à cette nouvelle.

— Enfin, se dit-il, je le tiens.

Sans plus attendre, il fit appeler son sergent.

— Sergent, dit-il, rendez-vous à la fabrique du citoyen Carandeu, faites-vous accompagner d'une forte escouade et arrêtez le citoyen Bienassi qui vient de donner un exemple déplorable en envoyant sa démission.

Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous.

Le sergent exécuta aussitôt les ordres de son chef, mais ce fut en vain que, pour lui être agréable, il fit fouiller par son escouade la fabrique dans ses moindres recoins. Il ne découvrit rien et fut forcé de lui rendre enfin compte de son insuccès.

Le désappointement de Nicolas s'exhala en plaintes et en reproches immérités.

Soudain, au milieu de ses récriminations, une idée lui vint. Bienassi était sans doute à B*** chez son père.

Vite il donna l'ordre au sergent de se rendre à B*** et prit un soin particulier de lui indiquer la rue, le numéro et divers renseignements pour qu'il pût cerner la maison du père d'Armand Bienassi qui ne pourrait ainsi échapper à leur recherche et à leur poursuite.

Un instant Frondel eût la pensée de se rendre lui-même à B***, mais il craignit de soulever contre lui l'opinion publique en arrêtant un concitoyen.

Il attendit donc avec impatience le résultat de l'expédition.

La maison ayant été cernée, le sergent entra brusquement. Il espérait trouver Armand auprès de son père. Mais ses regards investigateurs embrassèrent en vain toute la pièce où le vieillard était accroupi auprès de l'âtre.

— Que voulez-vous, demanda en tremblant le vieillard ?

— Nous venons arrêter ton fils, répondit brutalement le sergent. Il a donné un exemple d'insubordination que la Commune a résolu de punir sévèrement.

— Mon fils n'est pas ici.

En effet, il se trouvait dans la maison voisine, chez la mère de Nicolas Frondel, lâchement abandonnée par son fils, dont toutes les pensées étaient absorbées par son ambition et ses passions.

Tandis que le coupable ouvrier, transformé en colonel, donnait l'ordre d'arrêter Armand Bienassi, celui-ci apportait ses soins à la vieille mère Frondel, devenue paralytique. Charmée de la bonté de son jeune protecteur, elle appelait les bénédictions du Ciel sur sa tête au moment où le sergent entra chez son vieux père.

Pendant les investigations des sbires de la Commune, le vieux Bienassi craignait que son fils ne rentrât dans sa demeure.

Mais Armand devait être pour le moment récompensé de sa bonne action. Il venait de placer la paralytique dans un fauteuil ; il l'installait avec un soin vraiment filial, lorsque son attention fut attirée par une exclamation de la malade qui, heureuse d'être hors de sa couche, examinait tout autour d'elle et plongeait ses regards au dehors.

— Regarde, Armand, dit-elle. Vois ces soldats ; ils semblent embusqués et examiner ta maison.

Bienassi ayant jeté un coup d'œil, ne tarda pas à se convaincre que la maison de son père était cernée et que c'était lui que probablement on cherchait.

Il exprima ses craintes à la malade en la priant de lui indiquer un endroit où il pût se réfugier.

Après quelques instants de réflexion, elle lui dit :

Tâche d'entrer dans le four où je cuisais autrefois mon pain, quand j'avais la santé et que je n'étais pas affligée de la terrible paralysie qui me rend plus impuissante qu'un enfant.

La bonne vieille eût continué pendant quelques temps à se plaindre de son malheur, si Armand qui craignait l'arrivée des sbires de la Commune, ne l'avait interrompue en lui disant :

— Retenez bien ce que je vais vous dire. De là dépend mon salut. S'ils entrent ici, dites leur votre nom, et ils ne feront probablement pas de perquisition.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et pourquoi.

Armand n'eut pas le temps de répondre. Le sergent étant déçu dans ses investigations chez le père Bienassi, alla frapper à la porte voisine. C'est ce bruit qui avait interrompu la conversation commencée entre Armand et sa protégée, dont la présence d'esprit pouvait seule en ce moment le sauver.

Le sergent, après avoir pendant quelques instants attendu une réponse qui l'autorisât à entrer, prit sur lui l'autorisation qu'on semblait ne pas lui octroyer ; il ouvrit et pénétra dans la maison.

Pendant ce temps, Armand avait cherché un refuge dans le four indiqué par la vieille.

Ayant scruté d'un coup d'œil la chambre où la paralytique était assise immobile, le sergent lui dit :

— N'avez-vous pas vu le citoyen Armand Bienassi ?

— Le fils de notre voisin ?

— Oui.

— Que lui voulez-vous ?

— Nous venons l'arrêter.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a refusé de porter les armes pour la Commune.

La bonne vieille, avec l'esprit versatile qui caractérise le jeune âge et la vieillesse, ces deux extrêmes de la vie, abandonna Armand et les dangers qu'il courait pour penser à son fils.

— Si vous êtes garde nationale, vous connaissez peut-être mon fils ? demanda-t-elle.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Nicolas Frondel.

— Vraiment !

— Eh bien ! oui.

— C'est mon colonel, fit le sergent, en faisant le salut militaire.

— Il se porte bien, demanda la vieille mère avec intérêt ? Il y a bien longtemps qu'il n'est venu me voir, ajouta-t-elle avec un profond soupir.

— Notre colonel se porte à merveille, répondit le sergent. Et, pour disculper son chef, il ajouta : Il est si occupé...

— Qu'il n'aura pas eu le temps de venir à B***, ajouta la mère qui ne désirait rien tant que d'avoir un prétexte d'excuser son ingrat enfant.

Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

— Ce matin, c'est lui qui nous a donné l'ordre d'arrêter Armand Bienassi, qui, paraît-il, est un homme bien insubordonné.

Pendant ce dialogue, Armand écoutait anxieux dans sa cachette. Il craignait que la bonne vieille se laissant entraîner à sa bonté naturelle, ne découvrit sa retraite, et ne le recommandât à la bienveillance de son fils.

Avec impatience, Armand attendit la réponse de la malade.

— Lui ! dit-elle, un insubordonné ! Mais le connaissez-vous ?

— Non pas. Mais, mon chef m'a donné un ordre, je l'exécute.

La vieille garda le silence.

— Ce n'est pas ici, se dit le sergent, que l'ennemi de mon colonel a pu se réfugier.

Il s'éloigna.

C'est ainsi qu'Armand Bienassi, fut sauvé par un acte de charité chrétienne. S'il n'avait pas eu pitié de la vieillesse et de la paralytique, il aurait été surpris chez lui, et peut-être eût-il attendu sous les verrous la mort que bien des vengeances personnelles donnèrent, sous de prétextes politiques, lorsque la Commune aux abois agissait avec les instincts de la bête fauve.

Craignant avec raison, que celui qui s'était fait son ennemi n'ordonnât de nouvelles perquisitions, Armand se rendit à Versailles, où il mit son bras au service du vrai gouvernement, de l'ordre.

Il était loin de supposer, que Nicolas Frondel ferait traîner son vieux père en prison.

C'est ainsi que les adeptes de la Commune punissaient, disaient-ils, dans les parents, les prétendus crimes des enfants.

Le bras du juge suprême, ne tarda pas à s'appesantir sur les coupables. Les troupes régulières pénétrèrent dans Paris.

Nous ne rappellerons pas ici le massacre des otages, cet acte honteux qui rappelle les fureurs de la révolution de 1793, et dont les auteurs, dans leur exil, sont loin de rougir. Ils osent même annoncer au monde que leur retour en France serait l'ère d'exécutions plus terribles encore.

Nicolas Frondel, dont le verbe était si haut quand il s'agissait de faire arrêter des hommes inoffensifs, se cacha lorsqu'il s'agit de se mesurer avec des soldats.

Sa lâcheté le sauva néanmoins de la mort, mais non de l'infamie.

Il se glissa, hors des murs de Paris, et se réfugia chez sa mère.

Il ne fut arrêté que plusieurs semaines après que l'ordre était rétabli dans la capitale.

Grâces aux sollicitations de sa vieille mère, qui se fit porter au tribunal et sollicita l'indulgence des juges, Nicolas Frondel eût la vie sauve, mais il fût envoyé à Nouméa, où il expie la paresse et l'insubordination de son enfance, les fautes et les crimes de sa jeunesse, tandis qu'Armand Bienassi est devenu le directeur de la fabrique dont il était contre-maître.

C'est ainsi que le vice reçut son châtiment, et la vertu sa récompense, même en cette vie.

UNE ŒUVRE DE PROPAGANDE.

On lit dans l'Univers, l'Union, la France Nouvelle et le Pèlerin :

Trop souvent les catholiques perdent de vue les publications qui sont destinées à faire beaucoup de bien en empêchant des journaux antireligieux de se répandre dans les masses. C'est ainsi que presque toutes les revues qui traitent du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et de la viticulture, sont entre les mains des adversaires de la religion qui, sous le couvert de renseignements commerciaux, glissent leurs principes anti-sociaux.

Il est nécessaire d'user des mêmes procédés pour le bien. C'est le but que s'est efforcé d'atteindre l'Économiste agricole, viticole et commercial qui, en publiant des renseignements commerciaux sûrs, inculque à ses lecteurs les vrais progrès sociaux et religieux dans des récits, des nouvelles et des feuilletons émouvants et dramatiques.

Le titre a été choisi à dessein, afin que nos adversaires ne puissent soupçonner sous cette dénomination une feuille inspirée par les idées religieuses. On peut ainsi aisément faire adopter le journal dans les cafés, par les négociants, les agriculteurs, les viticulteurs, etc.

Ce journal hebdomadaire et non politique, modeste à son début, prospère et grandit depuis quatre ans, entre les mains de M. Gondry du Jardinot. Il a le format des grands journaux et ne coûte que 7 fr. par an.

Mais une telle œuvre pour se répandre partout ne doit pas être l'œuvre d'un seul. Aussi M. Gondry du Jardinot, après avoir fait de grands sacrifices personnels pour amener le journal non-seulement à vivre de sa propre vie, mais à donner de beaux dividendes, 8 à 10 pour cent, fait-il appel, maintenant qu'il peut garantir le succès, au concours des catholiques zélés qui comprennent l'importance de la diffusion de la bonne presse.

Ce résultat est le fruit du dévouement de la rédaction toute entière qui est faite sans aucune autre indemnité qu'une faible part dans les bénéfices.

Et pour que beaucoup de personnes puissent s'intéresser à cette œuvre, on a divisé le capital social en actions de 100 fr.

Les souscripteurs feront à la fois une bonne œuvre et une bonne affaire, tout en donnant une marque de sympathie au fondateur.

Adresser les souscriptions sous pli chargé à l'adresse de M. Gondry du Jardinnet, 152, rue de Rennes, à Paris.

Prime offerte aux abonnés.

Les nouveaux abonnés d'un an, et les personnes qui renouvelleront leur abonnement, pourront obtenir les cinq volumes suivants dûs à la plume de J. Gondry du Jardinnet :

Un drame dans la Forêt-Noire, 1 fr. 50 ; l'Anneau du meurtrier, 2 francs ; Une agréable visite aux Grands Crûs de France et de l'étranger, 2 fr. ; le Secret du Château de Rocnoir, 2 fr. ; le Secret d'un Touriste, illustré, 3 fr.

Ces cinq volumes, qui se vendent en librairie 10 fr. 50, seront accordés aux abonnés au prix de 3 fr.

Donc, moyennant 10 francs, on recevra le journal pendant un an et cinq volumes.

1 Le vrai n'est pas toujours vraisemblable ; aussi croyons nous utile de citer le fait suivant rapporté en ces termes par le Pionnier de Calcutta, pour convaincre les plus incrédules que même de nos jours, les veuves se brûlent encore aux Indes sur le bûcher. Le 15 avril 1869, le frère d'une femme appelée Mussumat Rahusia, habitant un village à 6 milles de Sheolee, dans le district Cawnpore, arriva dans ce village portant à Mussumat Rahusia la nouvelle que son mari, le brahmine Omeid-Tewarrée, venait de mourir à Mhow. La veuve montra une très-grande émotion et se mit à crier : « Sutt Ram ! Sutt Ram ! » Puis elle annonça l'intention de se brûler. Le pundit de la famille fut consulté ; il fut d'avis de soumettre Mussumat Rahusia à une épreuve :

« Mettez-lui, dit-il, la main sur une lampe allumée, pour voir si elle supportera la douleur. » La lampe fut apportée ; la veuve mit sa main à la flamme jusqu'à ce que la chair fut noire et crevassée. « Cela ne m'a point fait de mal, dit-elle, et je suis toujours prête au sacrifice. » Les voisins s'assemblèrent en grand nombre, et beaucoup manifestèrent une grande appréhension des résultats qui pourraient suivre la suttie ; même les membres de la famille de la femme déclarèrent qu'ils s'y opposaient, les suites pouvant être très-sérieuses. L'affaire en resta là tout le jour, la veuve tenait bon. Le lendemain matin, elle partait avec quelques-uns de ses parents pour Bithoor dans le but de rendre les devoirs à son mari, quand le pundit la rappela en lui disant que la journée se montrait sous des auspices défavorables. Alors Mussumat Rahusia recommença à crier : « Sutt Ram ! Sutt Ram ! Je veux brûler avec mon mari. » Et ainsi toute la journée. Pendant ce temps le peuple s'attroupait. Vers le soir, la future victime s'adressa à quelques zémindars, et les pria de lui prêter un champ pour le sacrifice. L'un d'eux, vaincu par les supplications, lui dit : « Allons, je vais vous donner un champ, quelles qu'en puissent être les conséquences, et bien que beaucoup y trouvent du danger. » Les opposants diminuèrent ou se turent, et la foule, toujours croissante, vint présenter ses hommages à la sainte femme. On croyait à tort que le sacrifice aurait lieu immédiatement dans la soirée. Le lendemain matin, un homme entra dans la maison au point du jour ; il tomba à genoux devant la femme : « Maharini, lui dit-il, je suis aveugle, rends-moi la vue ; tu peux faire des miracles, puisque tu vas te sacrifier. » Mussumat Rahusia n'avait pas mangé depuis deux jours et n'avait bu que de l'eau du Gange ; elle semblait épuisée. Elle pria les gens de préparer le bûcher et resta quelques temps sur le dos, respirant

convulsivement. Les amis la crurent mourante ; le pundit, apercevant un vêtement qui avait appartenu au mari, pria le fils de la veuve de le porter à sa mère :

« L'âme de Musumat Rahusia, disait-il, soupire après son mari ; sûrement, la vue de ce vêtement rappellera la mourante à la vie. » Le pundit eut l'air d'avoir raison. A la vue du vêtement, la veuve porta violemment ses deux mains à sa poitrine, se leva, demanda des musiciens, et s'informa auprès des zémindars si on lui avait trouvé un champ pour le bûcher. Le pundit, naturellement, trouva l'occasion d'adresser une homélie à ses paroissiennes. En ce moment arriva le zémindar qui avait offert son champ la veille ; il se déclara prêt à tenir sa promesse, ordonna qu'on lui coupât du bois et qu'on le portât à l'endroit du sacrifice. Les travailleurs ne manquèrent pas à la besogne ; le bûcher fut construit ; on en informa la veuve, qui s'attifa, mit ses plus beaux bijoux et, sans perdre de temps, marcha ou plutôt courut vers le lieu de sa mort, suivie de deux ou trois cents voisins ; les hommes venaient les premiers, les femmes ensuite ; derrière, une bande de musiciens. Arrivée au bûcher, la suttie (c'est le nom que prend en ce moment la veuve) monta tranquillement, croisa ses jambes sous elle, et pria son fils de mettre le feu. Ce fils, d'environ dix-huit ans, portait une poignée d'herbes à cette intention. Il ne se le fit pas dire deux fois et mit le feu. Les flammes montèrent ; la suttie se leva à demi ; sur quoi les spectateurs murmurèrent ; mais la veuve se rassit immédiatement et fit comprendre par des gestes qu'elle ne voulait point échapper à la mort. Les assistants jetaient du nouveau bois sur le bûcher ; la flamme augmenta, enveloppa et recouvrit la victime. Le sacrifice était consommé. Les spectateurs jetèrent des fleurs et diverses offrandes sur le bûcher, puis on se sépara.

Sur le bûcher, ou le Sort des femmes. [Une découverte campagnarde. Deux ouvriers pendant la Commune.] Par J. Gondry Du Jardin

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64832838>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent

également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr